

# JIM BUTCHER

LES DOSSIERS

# DRESDEN

1. AVIS DE TEMPÊTE



Jim Butcher

# *Avis de tempête*

Les dossiers Dresden – 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Grégory Bouet



*L'ombre de Bragelonne*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France  
par Bragelonne sous le titre : *Dans l'œil du cyclone*

Titre original : *Storm Front*  
Copyright © Jim Butcher, 2001

© Bragelonne 2007, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
© Chris McGrath

ISBN : 978-2-8112-0269-9

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

# Chapitre premier

Le facteur était en avance de trente minutes. C'était un remplaçant. Son pas plus lourd avait quelque chose de désinvolte et le type sifflait. Il sifflotait encore avant de s'arrêter brusquement devant ma porte. Il y eut quelques instants de silence, puis il éclata de rire.

Il frappa.

Damnation ! Sûrement un recommandé, autrement, il aurait glissé le courrier dans la boîte de mon bureau. Je reçois assez peu de recommandés, et jamais pour de bonnes nouvelles. Je m'extirpai de mon fauteuil pour aller ouvrir.

Le nouveau facteur ressemblait à un ballon de basket sur lequel on aurait collé des bras, des jambes et une grosse tête chauve brûlée par le soleil. Il ricanait en lisant l'inscription sur la porte vitrée.

Il me jeta un coup d'œil et gloussa encore en la désignant.

— C'est une blague ?

Je relus la plaque, parce que des gens s'amuse à la modifier de temps à autre.

Le goût du public pour le paranormal s'était développé avec la fin du millénaire. Des voyants, des fantômes, des vampires : n'en jetez plus, la coupe est pleine ! Personne n'y croyait vraiment, mais toutes les merveilles promises par la science se faisaient attendre. La maladie restait d'actualité, la famine frappait toujours, la violence, le crime et la guerre n'arrêtaient pas de faucher les populations. En dépit de tous les progrès technologiques, les choses n'avaient pas changé autant que prévu.

La Science, religion majeure du XX<sup>e</sup> siècle, avait perdu de sa superbe après les explosions de navettes, les bébés drogués à la naissance et la génération d'Américains complaisants qui

laissaient la télévision se charger de l'éducation de leurs enfants. Le commun des mortels courait après quelque chose, et je crois qu'il ne savait pas quoi. Mais même s'ils s'ouvraient de nouveau à une magie qui ne les avait jamais vraiment quittés, les gens doutaient encore.

Quoi qu'il en soit, les affaires allaient mal, ce mois-ci. Ça faisait même un bon moment qu'elles étaient calmes. Je n'allais pas pouvoir payer le loyer de février avant le 10 mars, et le prochain devrait attendre encore plus longtemps.

Mon dernier boulot remontait à la semaine dernière, quand j'avais dû étudier la maison prétendument hantée d'un chanteur de country, à Branson, dans le Missouri. Il n'y avait rien, et ça ne lui a pas plu. Ça lui a fait encore moins plaisir quand je lui ai suggéré de ralentir sur les boissons alcoolisées, de dormir un peu plus et de faire de l'exercice. Un traitement bien plus efficace qu'un exorcisme. En plus du déplacement, il m'a payé une heure de boulot. Je suis reparti avec l'impression d'avoir fait le choix le plus honnête, le plus judicieux et le moins commercial. Plus tard, j'ai appris qu'il avait fait appel à un charlatan qui lui avait mitonné une belle petite cérémonie avec beaucoup d'encens et de lumière noire. Y'en a, je vous jure...

J'avais fini mon roman et je le balançai dans le casier des affaires classées. J'avais encore un carton rempli de bouquins aux tranches froissées et aux pages cornées. Je suis terrible avec les livres. Je regardai la pile en hésitant sur le choix de ma prochaine lecture, sachant que je n'avais rien à faire pour l'instant.

Le téléphone sonna.

Je le fixai avec une pointe de colère : les magiciens sont des types sombres et terrifiants. Je décrochai à la troisième sonnerie, le temps d'effacer tout désespoir de ma voix.

— Dresden.

— Oh ! Je suis bien chez Harry Dresden ? Le... heu... magicien ?

On avait l'impression que mon interlocutrice s'excusait d'avance, au cas où elle m'aurait offensé.

*Non*, pensai-je. Je suis Harry Dresden le, hum, caniche nain, Harry le magicien, c'est l'étage du dessous.

Un des principaux commandements du mage lambda est de ronchonner. En revanche, ce n'est pas très bon pour un consultant indépendant qui a des factures en retard. Aussi, plutôt que de lâcher une réponse cinglante, je soufflai un léger :

— Oui, madame. Que puis-je faire pour vous ?

— Je... je ne suis pas très sûre. J'ai perdu quelque chose, et vous pourriez peut-être m'aider.

— Retrouver les biens égarés fait partie de mes spécialités, de quoi s'agit-il ?

— De mon mari, répondit la femme après un silence gêné.

Elle avait la voix rauque d'une majorette qui aurait chanté toute la journée, mais suffisamment posée pour appartenir à une adulte, pas à une gamine.

— Madame, je ne fais pas vraiment dans les personnes disparues. Vous en avez parlé à la police ou à un détective privé ?

— Non ! Surtout pas ! Enfin, je n'en suis pas là. Seigneur ! C'est assez compliqué. Je ne peux rien dire au téléphone. Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps, monsieur Dresden.

— Attendez un instant. Excusez-moi, quel est votre nom ?

Il y eut un nouveau silence tendu, comme si elle consultait des notes.

— Vous pouvez m'appeler Monica.

Les gens qui pensent connaître deux ou trois trucs sur la magie n'aiment pas trop donner leur nom aux magiciens de peur que ceux-ci puissent s'en servir à leurs dépens. À dire vrai, ils ont raison.

J'allais devoir faire assaut de prudence et de politesse. Elle était sur le point de raccrocher par pure indécision, et j'avais besoin de cette affaire. Si je m'y mettais vraiment, je dénicherai sûrement son jules.

— Très bien, Monica, dis-je en adoptant un ton aussi mélodieux et amical que possible. Si vous pensez que votre situation est très délicate, vous devriez peut-être venir à mon bureau. S'il s'avère que je peux vous aider, je le ferai. Si ce n'est pas le cas, je vous recommanderai quelqu'un qui le pourra... tout ça gratuitement, bien entendu.

Ces dernières paroles me retournèrent le ventre.

À mon avis, c'est le « gratuitement » qui fit pencher la balance. Elle accepta immédiatement de venir me voir et me dit qu'elle serait là dans une heure, ça devait nous amener vers quatorze heures trente. J'avais tout le temps de sortir manger et de revenir pour ce rendez-vous.

À l'instant où je raccrochai, le téléphone sonna, me faisant sursauter. Je l'examinai. Je me méfie de tout ce qui est électronique. Tout ce qui date d'après les années quarante me paraît louche – et semble me détester. Prenez ce que vous voulez, les voitures, le téléphone, la télévision, la radio, les magnétoscopes – ils me claquent tous dans les pattes. Je n'utilise même pas de stylo à cartouches.

Je décrochai avec autant d'entrain simulé que la fois précédente.

— Dresden à l'appareil, en quoi puis-je vous aider ?

— Harry, j'ai besoin de toi au *Madison* dans dix minutes. Tu peux y être ?

Cette voix de femme était calme et directe.

— Inspecteur Murphy, susurrai-je, onctueux, quelle joie d'avoir de vos nouvelles. Ça fait une éternité. Ici ? ça boume, tout le monde va bien. Et chez toi ?

— Je n'ai pas le temps, Harry. J'ai deux cadavres sur les bras et j'aimerais que tu y jettes un coup d'œil.

Je me dégrisai dans la seconde. Karrin Murphy était responsable du bureau des Enquêtes spéciales de Chicago. Le capitaine de la police lui confiait d'office tous les crimes qui *sortaient de l'ordinaire*. Les attaques de vampires, les trolls en vadrouille et les raptés d'enfants commis par les feys ne font pas trop sérieux sur un rapport de police – pourtant, des gens étaient blessés, des bébés disparaissaient et on ne comptait plus les actes de vandalisme surnaturels. Il fallait bien que quelqu'un s'en occupe.

À Chicago, voire dans toute la région, ce quelqu'un s'appelait Karrin Murphy. J'étais sa bibliothèque du surnaturel ambulante, doublée d'un consultant payé par la municipalité. Bon sang, deux corps ? Deux morts d'origine mystérieuse ? C'était la première fois quelle me confiait une affaire pareille.

— Où es-tu ? lui demandai-je.

— À l'hôtel *Madison* sur la Dixième Rue, au septième étage.

— C'est à un quart d'heure à pied.

— Parfait. Je t'attends dans quinze minutes.

Je lâchai un soupir dubitatif et regardai l'horloge. Monica Juste-Monica serait là dans quarante-cinq minutes.

— C'est un peu comme si j'avais un rendez-vous.

— Dresden, c'est un peu comme si j'avais deux cadavres, pas le moindre début de piste, pas l'ombre d'un suspect et un tueur en liberté. Ton rendez-vous peut attendre.

La moutarde me monta au nez, ça m'arrive parfois.

— En fait, non, il ne peut pas attendre. Mais je vais quand même venir jeter un coup d'œil, sans traîner, histoire d'être revenu pour l'autre affaire.

— Tu as mangé ? demanda Murphy.

— Comment ?

Elle répéta la question.

— Non, répondis-je.

— Évite, alors...

Il y eut un grand silence, puis elle reprit la parole d'une voix blanche :

— C'est pas beau à voir.

Sa voix se radoucit, et ça m'effraya plus que n'importe quelle vision d'horreur ou de meurtre sauvage. Murphy est une dure à cuire pur jus qui se vante de ne jamais s'émouvoir.

— C'est vraiment sale, Harry. S'il te plaît, fais vite. Les gars du bureau des Enquêtes spéciales meurent d'envie de s'attaquer à cette affaire, et je sais que tu détestes passer après quelqu'un d'autre.

— Je suis déjà là, dis-je en enfilant mon manteau.

— Septième étage, me rappela Murphy. On se voit là-bas.

— Pas de problème.

J'éteignis en partant et fis attention à bien fermer la porte. Merde ! Impossible de prévoir combien de temps l'histoire de Murphy allait durer, et il était hors de question de poser un lapin à Monica Je-Ne-Peux-Rien-Dire. J'ouvris de nouveau, pris une feuille et un crayon, et écrivis :

« Je dois m'absenter quelques instants. De retour à 14 h 30.

Dresden. »

Satisfait, je m'engageai dans l'escalier. Même si je suis au cinquième étage, je ne prends presque jamais l'ascenseur. Comme je l'ai déjà dit, je me méfie des machines, qui ont tendance à me claquer dans les doigts au pire moment.

En plus, si j'étais un tueur utilisant la magie pour me débarrasser des gens par lots de deux, je m'arrangerais pour faire disparaître le seul magicien employé par la police. Je préférerais largement tenter ma chance dans l'escalier quel que soit dans la cabine exiguë d'un ascenseur.

Moi ? Paranoïaque ? Peut-être. Mais ce n'est pas parce qu'on est paranoïaque qu'un démon invisible n'est pas prêt à vous arracher la gueule...

## Chapitre 2

Karrin Murphy m'attendait devant l'hôtel. On ne pourrait pas trouver un duo plus disparate. Je suis grand et mince, elle est petite et trapue. J'ai les cheveux noirs et les yeux sombres, elle ressemble à Shirley Temple. Mes traits sont marqués, j'ai un nez aquilin et le menton pointu, elle est toute en rondeurs, avec un petit nez mignon qui n'aurait pas choqué sur une majorette.

Il faisait frais et il y avait du vent. Un mois de mars classique. Murphy cachait son tailleur sous un long manteau. Elle ne porte jamais de robe, mais je suis sûr qu'elle a de belles jambes bien musclées, comme celles d'une gymnaste. Elle était taillée pour l'action, et quelques diplômes d'aïkido décoraient son bureau pour le prouver. Ses cheveux mi-longs battaient sous la brise printanière. Pas de boucles d'oreilles, et un maquillage assez discret pour être pratiquement invisible. Elle ressemblait plus à une tante sympa ou à une maman cool qu'à un implacable inspecteur de la criminelle.

— Tu n'as rien d'autre comme pardessus, Dresden ? lâcha-t-elle dès que je fus à portée de raillerie.

Debout devant quelques voitures de police en stationnement interdit devant l'immeuble, elle me regarda dans les yeux l'espace d'une seconde puis détourna la tête. Je lui tirai mon chapeau – peu de gens tiennent aussi longtemps. Ce n'est pas vraiment dangereux, sauf si on s'attarde plusieurs secondes, mais comme je suis magicien, j'ai l'habitude qu'on ne s'obstine pas à me regarder en face.

J'examinai mon vieux trench-coat noir, ses grosses coutures, sa doublure imperméable et ses manches parfaitement ajustées.

— Je ne vois pas le problème.

— Il vient du tournage d'*El Dorado* ?

— Et ?

Murphy haussa les épaules avant de tourner les talons pour se diriger vers l'hôtel. J'eus tôt fait de la dépasser. Elle accéléra, je passai la quatrième. Nous fîmes la course vers les portes de l'établissement sans nous soucier des flaques laissées par une averse nocturne.

Mes jambes étant plus longues que celles de Murphy, j'arrivai le premier. Je lui ouvris la porte et m'inclinai galamment. C'était un jeu entre nous. Mes manières peuvent sembler vieillottes, mais j'ai été élevé d'une manière assez traditionnelle. Je suis persuadé que les mecs ne devraient pas traiter les femmes comme des modèles réduits d'hommes avec des seins et moins de muscles. J'attends toujours qu'on me démontre que j'ai tort. J'aime me conduire en gentleman avec une femme, lui ouvrir la porte, l'inviter à dîner, lui offrir des fleurs, ce genre de choses.

Murphy ne supporte pas ça, parce quelle a dû se battre bec et ongles contre les pires machos de Chicago pour forger sa carrière. Elle me toisa tandis que je lui tenais la porte, mais son regard était calme et détendu. Notre petit rituel lui mettait un peu de baume au cœur, même si elle le trouvait horripilant.

C'était si horrible que ça, au septième étage ?

Dans l'ascenseur, nous ne dûmes rien. Heureusement, on se connaissait depuis assez longtemps pour que la situation ne soit pas inconfortable. J'étais en phase avec Murphy – d'instinct, je peux lire son humeur, le cheminement de sa pensée. C'est ce qui arrive quand je côtoie quelqu'un pendant longtemps. Franchement, j'ignore si c'est normal ou surnaturel.

Je sentais Murphy tendue comme une corde de piano. Son visage restait de marbre, mais la raideur de son cou et de ses épaules la trahissait.

Au fond, je projetais peut-être sur elle mes propres réactions. L'espace confiné de l'ascenseur me rendait nerveux. Je déglutis péniblement et regardai autour de moi. Nos deux ombres semblaient comme étendues sur le plancher. Ce jeu de lumière me dérangeait, mais j'attribuai ce tiraillement d'angoisse à un petit coup de stress. *Du calme, Harry !*

Murphy soupira quand l'ascenseur s'arrêta, puis elle recommença avant de sortir, comme si elle avait prévu de

retenir son souffle tant qu'elle serait à l'étage, n'acceptant de respirer qu'une fois revenue dans la cabine.

L'odeur du sang est particulière, poisseuse, un brin métallique. Quand les portes s'ouvrirent, ce parfum étrange saturait l'endroit. Mon estomac se retourna, mais je me redressai et filai dans le sillage de Karrin, qui remonta le couloir gardé par deux policiers. Me reconnaissant, ils me firent un signe de la main et me laissèrent passer sans me demander la petite carte fatiguée fournie par la ville. Je veux bien admettre que la police d'une grande ville comme Chicago ne fait pas appel à une horde de consultants (dans les documents officiels, je figure comme consultant parapsychologie, je crois), mais ces poulets manquaient de sérieux.

Murphy me précéda dans la pièce, où l'odeur de sang se fit plus prononcée. Pourtant il n'y avait rien d'atroce dans la pièce numéro un. Le salon de la suite ressemblait à une salle d'attente sortie d'un film des années trente, toute en teintes rouges et dorures. Ça puait l'argent et ça sonnait faux. Les fauteuils étaient en cuir, et une épaisse moquette couleur rouille recouvrait le parquet. On avait tiré les rideaux de velours cramoisi et les lumières étaient allumées.

Malgré cela, la pièce restait un peu trop sombre avec des couleurs un peu trop vives. Pas le genre où on peut s'asseoir pour lire tranquillement. Sur ma droite, une porte frémit sous un éclat de voix.

— Attends un instant, dit Murphy.

Elle franchit la porte en question et entra dans ce qui devait être la chambre à coucher.

Les yeux mi-clos, j'étudiai la configuration du salon. Un canapé en cuir, deux fauteuils, une chaîne stéréo et une télévision dans un meuble combiné noir. Une bouteille de champagne tiède flottait dans un seau qui avait dû être rempli de glaçons. Deux coupes vides juste à côté. Un pétale de rose rouge jurait avec la moquette (mais dans cette pièce, rien ne s'accordait).

Un morceau de satin dépassait de la jupe d'un des fauteuils. Je m'accroupis et relevai la bande de tissu en prenant soin de ne rien toucher. Une petite culotte noire dont l'élastique avait

craqué comme si elle avait été arrachée... Affriolant.

La chaîne était à la pointe du progrès, même s'il ne s'agissait pas d'une grande marque. J'utilisai la gomme de mon crayon pour la mettre en marche. Une douce musique emplit la pièce. Une mélodie grave avec un tempo lancinant. Le souffle d'une femme qui fredonne se fondant dans l'harmonie.

La musique continua encore quelques instants avant de buter sur une section de deux secondes, la répétant encore et encore.

Je me rembrunis. Comme je l'ai dit, je fais toujours ça aux machines, à cause de ma nature magique et de ma maîtrise des arcanes. Plus la machine est délicate et moderne, plus il y a de chances que je la détraque. En forme, je mouche une photocopieuse à vingt mètres.

— La suite de l'amour, lâcha un homme derrière moi en étirant le dernier mot en un *amoouuuuur*. Vous en pensez quoi, monsieur Merlin ?

— Bonjour inspecteur Carmichael, répondis-je sans me retourner.

La voix légère de Carmichael était nasillarde et assez particulière. C'était le partenaire de Murphy et le sceptique du coin. Il me prenait pour un charlatan prêt à tout pour empocher l'argent honnêtement gagné par la ville.

— Vous pensiez ramener cette culotte à la maison, ou vous n'avez pas fait attention ? continuai-je en me retournant.

Carmichael était un petit gros chauve avec de petits yeux porcins et un menton inexistant. Sa veste était froissée et sa cravate couverte de taches de nourriture. Un déguisement parfait pour un cerveau affûté comme un rasoir. C'était un flic exceptionnel, et malheur au tueur qu'il prenait en chasse.

Il s'approcha du fauteuil pour mieux voir.

— Pas mal, Sherlock, mais ça, c'est un amuse-gueule. Attendez de voir le plat de résistance. Je vous prépare une bassine.

Il se retourna pour éteindre le lecteur de CD avec son crayon.

J'écarquillai les yeux pour lui montrer combien j'étais terrifié, et le précédai dans la chambre. À mon grand regret. Je contemplai la scène, notant machinalement certains détails

avant de fermer tout doucement la porte sur la zone de ma tête qui avait commencé à hurler à l'instant même où j'étais entré.

Ils étaient morts dans leur lit, cette nuit. La rigidité cadavérique avait commencé son œuvre. La femme chevauchait le type, le corps tendu en arrière, le dos courbé comme une danseuse, l'arrondi de ses seins lui conférant une charmante silhouette. L'homme, grand et musclé, agrippait les draps de satin, les serrant dans ses poings. Un photographe érotique en aurait tiré un tableau magnifique.

Dompage que les côtes gauches de nos amants aient décidé d'exploser, faisant jaillir des pointes osseuses qui avaient déchiré les chairs. Les artères avaient projeté du sang jusque sur le miroir du plafond, avec des morceaux de chair gélatineuse et probablement les restes de leur cœur. J'examinai les torsos ravagés. Je remarquai la pellicule grisâtre qui se formait sur les poumons immobiles et les arêtes des côtes qui avaient forcé vers l'extérieur jusqu'à se briser sous l'influence d'une pression interne.

Plutôt moyen, comme potentiel érotique.

Le lit trônait au beau milieu de la chambre, une subtile manière de souligner son importance. Même décor que dans le salon, beaucoup de rouge, beaucoup de fric, un peu surchargé, sauf si on l'admirait à la lueur d'une bougie. D'ailleurs, les chandelles, sur le mur, étaient totalement consumées.

Je contournai le plumard et la moquette produisit un bruit spongieux. La petite partie de mon cerveau bien à l'abri derrière mes barrières de discipline et d'entraînement rigoureux continuait à bredouiller des choses incohérentes. Je tentai de l'ignorer. Ce n'était pas une mince affaire. Mais, si je ne pouvais pas quitter cette pièce assez vite, j'allais pleurer comme une petite fille.

Je me hâtai de relever tous les détails. La femme était magnifique et dans la vingtaine. Enfin, elle devait avoir été magnifique... Ses cheveux châtons coupés au carré étaient manifestement teints. Ses yeux étaient entrouverts, mais je ne pus pas voir grand-chose, sinon qu'ils étaient clairs. Avec une touche de vert, peut-être...

L'homme devait avoir dans les quarante ans, avec un corps

modelé par des années d'exercice. Son biceps droit portait le tatouage d'une dague ailée partiellement masqué par le drap qu'il tenait. Ses phalanges étaient marquées, couvertes de corne, et une sale cicatrice couturait son abdomen, sûrement un coup de couteau.

Des vêtements jonchaient le sol, un costume pour lui et une minuscule robe noire plus une paire de pompes pour elle. Je remarquai aussi deux sacs de voyage intacts posés l'un à côté de l'autre, probablement par le groom.

Je redressai la tête. Carmichael et Murphy me regardaient en silence.

Je fis la moue.

— Alors ? demanda Murphy. C'est de la magie... ou pas ?

— Soit ça, soit une sacrée partie de jambes en l'air, lui répondis-je.

Carmichael ricana.

Je rigolai aussi un peu. Juste ce qu'il fallait à cette petite partie de mon cerveau pour défoncer la porte. Mon estomac se retourna et je dus filer hors de la chambre. Carmichael n'avait pas menti, il m'avait laissé une belle petite bassine et je tombai à genoux pour vomir.

Je repris mes esprits en quelques secondes, mais il était hors de question que je retourne dans cette pièce. Pas besoin de revoir ce spectacle. Je ne voulais plus voir ces deux cadavres à qui on avait arraché le cœur.

Quelqu'un avait utilisé la magie pour obtenir ce résultat. Oui, on avait recouru à la magie pour attaquer quelqu'un. La Première Loi avait été violée et la Blanche Confrérie en ferait une attaque. Ce n'était pas l'œuvre d'un esprit ou d'une entité maléfique, ni une attaque lancée par l'une des nombreuses créatures de l'Outremonde, comme les vampires ou les trolls. Il s'agissait d'une agression délibérée et préméditée commise par un sorcier ou un magicien. Bref, un humain capable de manipuler les forces fondamentales de la création et de la vie.

C'était pire qu'un meurtre : une perversion ignoble, comme si un dingue avait utilisé un Botticelli pour tabasser son voisin à mort. Comme si on avait transformé une chose merveilleuse en

arme de destruction massive.

Il n'est pas facile d'expliquer la magie à quelqu'un qui ne l'a jamais ressentie. Elle tire sa source de la vie, de l'intelligence, de la conscience, des émotions du genre humain. Souffler une vie avec cette énergie-là avait quelque chose de hideux, voire d'incestueux.

J'étais assis, le souffle court, je tremblais et la bile emplissait ma bouche. Murphy revint avec Carmichael.

— Très bien, Harry, on y va ? Que s'est-il passé ici, d'après toi ?

Il me fallut un moment pour reprendre mes esprits.

— Ils sont arrivés et ont commandé du champagne. Ils ont dansé un peu, puis commencé à batifoler près de la chaîne. Après, ils ont attaqué les choses sérieuses dans la chambre. Tout ça a pris un peu moins de une heure. Ça leur est tombé dessus au moment crucial.

— Un peu moins de une heure, répéta Carmichael. Comment le savez-vous ?

— Le CD fait une heure dix. J'imagine qu'ils ont pris quelques minutes pour danser et pour boire, puis ils sont allés au lit. Il y avait de la musique quand on les a trouvés ?

— Non, répondit Murphy.

— Donc, la chaîne n'était pas sur répétition. Je pense qu'ils voulaient de la musique pour que tout soit parfait, en accord avec la chambre et le reste.

— On avait déjà reconstitué tout ça par nous-mêmes, grommela Carmichael à Murphy. Il a intérêt à faire mieux que ça.

Karrin lança à son partenaire un regard qui signifiait : « Ta gueule », puis elle me souffla :

— Il m'en faut plus, Harry.

Je me passai la main dans les cheveux.

— Il n'y a que deux manières de procéder pour obtenir pareil résultat. La première, c'est l'invocation, la manifestation la plus directe, la plus brutale et la moins raffinée de la magie ou de la sorcellerie. Des explosions, des feux, ce genre de choses. Mais je ne pense pas qu'un invocateur se cache derrière tout ça.

— Pourquoi ? demanda Murphy son stylo crissant sur le

calepin qui ne la quittait jamais.

— Il faut toucher ou voir ce qu'on veut affecter. Rien d'indirect. L'homme ou la femme aurait dû se trouver dans la chambre avec eux. Difficile de couvrir ses traces après un truc comme ça. Non, un tueur capable de balancer un tel sort aurait eu le bon sens d'utiliser un flingue, c'est plus simple.

— Et l'autre option ? continua Karrin.

— La thaumaturgie. *Ce qui est en haut est à l'image de ce qui est en bas*. Provoquer un effet à petite échelle et lui donner assez d'énergie pour qu'il se répercute à grande échelle.

— Quel tissu de conneries, grogna Carmichael.

— Comment ça marche, Harry ? On peut faire ça à distance, demanda Murphy d'une voix pleine de scepticisme.

— Le tueur a besoin de quelque chose pour le relier à ses victimes. Des cheveux, des ongles, du sang. Des trucs comme ça...

— Comme une poupée vaudoue ?

— Exactement !

— La teinture de la femme est encore fraîche, continua la policière.

— En retrouvant son salon de coiffure, vous en tirerez peut-être quelque chose. Je ne sais pas.

— Tu peux me dire un truc qui nous serait d'une quelconque utilité ?

— Oui. Le tueur connaissait ses victimes et je pense que c'est une femme.

— Bon, on a assez perdu de temps avec ces bêtises, lâcha Carmichael. Neuf fois sur dix, le tueur connaît sa victime.

— La ferme, Carmichael ! coupa Murphy. Qu'est-ce qui te fait dire ça, Harry ?

— C'est le principe même de la magie. Quand on la manipule, ça vient de l'intérieur. Les magiciens doivent se concentrer sur ce qu'ils veulent provoquer. Le visualiser et y croire à fond pour que ça fonctionne. On ne peut rien provoquer si ce n'est pas déjà en nous. La tueuse aurait pu les zigouiller et maquiller le crime en accident, mais elle a choisi une autre... option. Pour les tuer de cette manière, elle devait leur en vouloir personnellement. Elle voulait les atteindre au plus profond

d'eux-mêmes. Peut-être une vengeance. Qui sait, une épouse ou une maîtresse délaissée...

— Il y a aussi le moment de la mort. En plein acte sexuel. Ce n'est pas une coïncidence. Pour la magie, les émotions agissent comme un chemin qui peut être utilisé pour atteindre une cible. Elle a choisi le moment où ils seraient ensemble et ivres de désir. Elle avait des « échantillons » pour focaliser son pouvoir et elle a tout planifié. On ne fait pas ça à des inconnus.

— Connerie, souffla Carmichael, mais cette fois, ça tenait plus du juron que de l'insulte.

— Tu n'arrêtes pas de dire « elle », lâcha Murphy. Comment diable peux-tu en être aussi sûr ?

Je désignai la chambre.

— Parce qu'on ne peut pas faire un truc pareil sans une sérieuse dose de haine, répondis-je. Les femmes manipulent la haine bien mieux que les hommes.

Elles la concentrent et l'utilisent plus efficacement. Bordel, les sorcières sont largement plus cruelles que les magiciens ! Pour moi, ça a tout l'air d'une vengeance féminine.

— Mais un homme aurait pu le faire aussi, avança Murphy.

— Ben... hésitai-je.

— Bon Dieu ! T'es vraiment qu'un porc misogyne, Dresden ! Tu crois que *seule* une femme aurait pu faire ça ?

— En fait, non. Je ne pense pas...

— Vous ne pensez pas, coupa Carmichael. Bonjour l'expert ! Je leur jetai un regard furibond.

— Je n'ai pas encore eu le temps de me pencher sur la méthode idéale pour faire exploser des cœurs, Murph ! Mais dès que j'en aurai l'occasion, je te tiendrai au courant !

— Et tu me diras ça quand ? lâcha Murphy.

— Je ne sais pas. (Je levai la main pour couper court à sa réponse.) Je ne peux pas faire ça selon un planning précis, Murph. C'est impossible. Je ne sais pas si j'en suis capable et... quant au temps que ça va prendre...

— À cinquante dollars de l'heure, j'espère que ça ne sera pas long, grogna Carmichael.

Murphy le dévisagea. Elle n'était pas tout à fait d'accord avec lui, mais elle ne lui donnait pas non plus entièrement tort.

J'en profitai pour me calmer en prenant de profondes inspirations, puis je revins à la charge.

— OK. Qui sont les victimes ?

— Vous n'avez pas à le savoir, déclara Carmichael.

— Ron, fit Murphy, je ne dirais pas non à un café.

Carmichael se tourna vers elle. Il n'était guère plus grand, mais il fit mine de la toiser.

— Allez, Murphy, ce type te mène en bateau ! Tu ne crois quand même pas qu'il va te dire quelque chose d'important ?

La policière contempla le visage rougeaud et les yeux porcins de son partenaire avec une certaine hauteur glaciale. Plutôt dur à faire avec un type qui vous dépasse quand même d'une dizaine de centimètres.

— Bien noir avec deux sucres.

— Bordel ! siffla Carmichael en me lançant un regard haineux.

Sans dépasser mon torse.

Il fourra les mains dans ses poches et sortit de la pièce.

Murphy alla fermer la porte en silence. Immédiatement, le salon s'obscurcit, se rétrécit, et la goule malveillante de cette sulfureuse intimité retrouvée sembla danser dans l'odeur de sang des cadavres d'à côté.

— La fille s'appelait Jennifer Stanton. Elle travaillait pour la Chambre de velours.

Je sifflai de surprise. La Chambre de velours était un service d'hôtes aux tarifs exorbitants dirigé par une certaine Bianca. Pour plusieurs centaines de dollars de l'heure, elle louait une escadrille de filles charmantes aux hommes les plus riches de la région. Les femmes proposées par Bianca semblaient tout droit sorties de la télévision ou du cinéma. C'était aussi une vampire à l'influence considérable dans l'Outremonde. Elle avait du Pouvoir, avec un grand P.

J'avais déjà essayé d'expliquer le concept de l'Outre-monde à Murphy. Elle n'avait pas vraiment compris, mais avait saisi que Bianca était un monstre des plus agressifs, qui n'hésitait pas à agrandir son territoire de temps à autre. Et si une des filles de Bianca était concernée, la vampire l'était aussi, c'était certain.

— Ça fait partie d'une guerre territoriale ? me demanda

Murphy.

— Non, répondis-je. À moins que ça n'implique un sorcier humain. Un vampire, même magicien n'aurait pas pu réussir un truc pareil hors de l'Outremonde.

— Elle serait en bisbille avec un magicien humain ?

— Possible, mais ça m'étonnerait. Elle n'est pas stupide.

Je ne pouvais pas dire à Murphy que la Blanche Confrérie faisait en sorte que les vampires qui s'attaquent aux sorciers mortels ne vivent jamais assez longtemps pour s'en vanter. Je n'ai pas le droit de parler de la Confrérie aux gens normaux, c'est interdit.

— En plus, continuai-je, si un humain voulait atteindre Bianca en s'attaquant à une de ses filles, il aurait plutôt tué la nana et épargné le client pour qu'il raconte tout et nuise aux affaires de la Chambre.

— Mouais, lâcha la policière.

Elle n'était pas convaincue, mais elle nota mes remarques.

— Et l'homme ? demandai-je.

Karrin leva les yeux un moment avant de répondre :

— Tommy Tomm.

Je clignai des yeux pour lui faire comprendre qu'elle ne venait pas de me livrer l'adresse de la cachette d'Elvis.

— Qui ?

— Tommy Tomm, le garde du corps de Johnny Marcone.

C'était déjà mieux. Johnny « Gentleman » Marcone, un gangster, avait su tirer son épingle du jeu quand une guerre interne avait déchiré la famille Vargassi. La police ne savait pas trop comment considérer Marcone, après toutes ces années passées à lutter d'arrache-pied contre la famille en question. Gentleman Johnny ne tolérait aucun excès dans son organisation et il détestait que des indépendants opèrent dans sa ville. Les voyous, les perceurs de coffres et les trafiquants de drogue qui ne travaillaient pas pour lui avaient la fâcheuse habitude d'être dénoncés et arrêtés. Certains disparaissaient et on n'entendait plus jamais parler d'eux.

Marcone avait une influence civilisatrice sur le crime – et sur son territoire, ce n'était pas du luxe. Homme d'affaires des plus habiles, il était protégé par une batterie d'avocats bardés de

dépositions, de témoignages et d'enregistrements. Les flics ne l'avouaient jamais, mais parfois ils rechignaient presque à le poursuivre. Marcone valait mieux que ce qui aurait existé sans lui : l'anarchie dans le monde du crime.

— Il avait un homme de main, si je me souviens bien, ajoutai-je. C'est fini maintenant.

— Il semblerait, fit Karrin.

— Tu vas foire quoi ?

— Exploiter la piste du coiffeur, je pense. J'irai parler à Bianca et à Marcone, mais je sais déjà ce qu'ils me diront.

Karrin referma son calepin d'un mouvement rageur.

Je lui trouvai l'air fatigué et le lui dis.

— J'en ai marre, me répondit-elle. Marre de passer pour une dingue. Même Carmichael, mon partenaire, pense que j'ai perdu la raison.

— Et qu'en dit le reste du poste ?

— La plupart des types me tirent la gueule et font tourner leur index contre leur tempe quand ils croient que je ne regarde pas. Ils rangent mes rapports sans même les lire. Les autres, ceux qui sont tombés sur une scène atroce, chient dans leur froc. Ils ne veulent pas croire à quelque chose qu'ils n'ont pas vu dans *Temps X* quand ils étaient petits.

— Et toi ?

Murphy sourit, ses lèvres dessinant une expression toute féminine qui la rendit beaucoup trop belle pour qu'elle soit une vraie peau de vache.

— Moi ? Tout craque autour de nous, Harry. À mon avis, les gens sont trop orgueilleux quand ils pensent qu'on sait tout sur le monde qui nous entoure. Et puis merde ! Ça ne me dérange pas de me dire que nous pouvons de nouveau percevoir tout ce qui rôde dans l'ombre. Au fond, ça flatte la cynique qui se cache en moi.

— Si tout le monde pensait comme toi, j'aurais moins de tarés au bout du fil.

Elle eut un sourire espiègle.

— Tu imagines vivre dans un monde où toutes les radios ne passent que du Abba ?

Nous éclatâmes de rire. Cette pièce en avait bien besoin.

— Hé, Harry ! me dit Murphy en ricanant.

Je voyais les engrenages tourner dans sa tête.

— Ouais ?

— À propos de ce que tu disais au sujet de ta capacité à découvrir comment la tueuse avait procédé. Et sur le fait que tu n'es pas sûr d'y arriver.

— Ouais ?

— J'y crois pas. Pourquoi m'as-tu menti ?

Je me raidis. Bordel, elle était douée ! Ou alors je mens très mal.

— Murph, il y a des trucs auxquels on ne doit pas trop penser.

— Des fois, je n'ai aucune envie de me mettre à la place des ordures que je pourchasse... Mais je fais ce qu'il faut pour que le boulot soit bien fait. Je vois ce que tu veux dire, Harry.

— Non, tu ne vois pas.

Non, elle ne voyait pas. Elle ne savait rien de mon passé, de la Confrérie, de la Malédiction de Damoclès qui pèse sur moi. D'ailleurs, la plupart du temps, je feins de l'ignorer aussi.

La Confrérie attend un prétexte pour m'accuser d'avoir violé une des Sept Lois de la Magie et activer la Malédiction. Si elle apprenait que je cherche à me procurer les composantes d'un sortilège de meurtre, je ne donne pas cher de ma peau.

— Murph, je ne peux pas tenter de comprendre ce sort ni rassembler les éléments qui m'aideraient à le faire. Tu ne peux pas piger...

Karrin me fixa sans me regarder dans les yeux. C'était la première personne à réussir un tour pareil.

— Oh, je comprends ! Je comprends que j'ai un assassin sur les bras et que je ne peux pas le prendre sur le fait. Je comprends que tu sais quelque chose qui pourrait m'aider, ou que tu pourrais trouver ce quelque chose... Harry, si tu me laisses tomber sur ce coup-là, j'arrache ta carte du répertoire de la police et je la flanque à la poubelle.

Merde ! Ce boulot de consultant payait pas mal de factures. Voire la majorité. Je comprenais. Si j'avais opéré à l'aveugle comme elle, j'aurais également eu les nerfs en pelote. Karrin ne savait rien des sorts, des rituels ou des talismans, mais elle

connaissait trop bien la violence et la haine de tous les jours.

Cela dit, je ne me préparais pas à faire de la magie noire. J'allais étudier son fonctionnement. C'était toute la différence. J'aidais la police dans une affaire de meurtre, rien de plus. La Blanche Confrérie le comprendrait.

Oui, bien sûr. Et un jour j'enseignerai la magie à l'université !

Murphy me porta l'estocade quelques secondes plus tard. Elle me regarda dans les yeux un court mais courageux instant, puis se détourna, le visage las, honnête et fier.

— Il faut que je sache tout ce que tu peux me dire, Harry. S'il te plaît.

La damoiselle en détresse dans la plus pure tradition... Pour une femme libérée et active, elle savait parfaitement comment abuser de mon éducation rétro.

Je grinçai des dents.

— D'accord. Je m'y mets dès ce soir.

Misère ! La Confrérie allait adorer. J'avais intérêt à bien me cacher.

Murphy hocha la tête puis soupira sans me regarder.

— Tirons-nous d'ici, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Je n'essayai pas de la précéder.

Les flics en uniforme bullaient toujours quand nous sommes sortis. Aucune trace de Carmichael. Les gars du labo étaient arrivés et ils rongeaient leur frein en attendant notre départ. Ils rassemblèrent leurs sacs en plastique, leurs pinces à épiler, leurs lampes et je ne sais quoi d'autre avant de se ruer dans la suite.

Murphy remettait de l'ordre dans ses cheveux pendant que nous attendions que le vénérable ascenseur daigne grimper jusqu'à nous. Elle portait une montre en or et j'eus soudain un flash.

— Bon sang ! Quelle heure est-il ?

— Deux heures vingt-cinq, pourquoi ?

J'étouffai un juron en filant vers l'escalier.

— Je suis en retard pour mon rendez-vous.

Je volai quasiment sur les marches – après tout, ça fait un petit bout de temps que je m'entraîne – et je sprintais déjà en atterrissant dans le hall d'entrée. Évitant un porteur chargé de

bagages jusqu'à la truffe, je rebondis sur le pavé dans le même mouvement.

Avoir des jambes longues qui bouffent pas mal de terrain est un sacré avantage.

Je courus dans le vent, mon manteau noir battant comme un drapeau.

J'étais à quelques pâtés de maisons de mon bureau quand je ralentis. Je ne voulais pas rencontrer Monica Mon-Mari-A-Disparu en soufflant comme un phoque, échevelé et le visage ruisselant de sueur.

C'était peut-être à cause d'un hiver assez pantouflard, mais j'avais perdu la forme – et mon souffle par la même occasion. Ça me dérangeait assez pour que je ne remarque pas la Cadillac bleu nuit arrivée à ma hauteur, ni le mec plutôt baraqué qui en était sorti pour se mettre sur mon chemin. Très roux, il avait un cou de taureau. On aurait juré que quelqu'un lui avait aplati le visage avec un madrier quand il était petit, mais en ratant ses sourcils broussailleux. Pendant que je le détaillais, ses petits yeux bleus s'étrécirent encore.

Je m'arrêtai et reculai avant de tourner les talons. Deux hommes aussi grands que moi, et bien plus lourds, arrivaient au pas de course. Manifestement, ils m'avaient suivi et ils semblaient irrités. L'un d'eux boitillait et l'autre avait les cheveux courts coiffés en pointes avec un gel quelconque. J'eus l'impression de me retrouver au lycée, coincé par les terreurs de l'équipe de foot.

— Puis-je vous aider, messieurs ? demandai-je en cherchant vainement un flic des yeux.

Ils devaient tous être au *Madison*. Tout le monde aime se rincer l'œil.

— Dans la voiture, gronda le rouquin.

Un des joggers ouvrit la portière arrière.

— J'aime marcher, c'est bon pour mon cœur.

— Si tu montes pas dans la voiture, ça va pas être bon pour tes jambes, grogna le type.

Une voix monta de la voiture.

— Monsieur Hendricks, s'il vous plaît, un peu de politesse... Monsieur Dresden, auriez-vous l'obligeance de m'accorder un

peu de votre temps ? Je pensais vous raccompagner jusqu'à votre bureau, mais votre sortie un peu brusque m'a pris de court. M'autoriserez-vous à vous véhiculer sur le reste du trajet ?

Je me penchai pour étudier l'arrière de la voiture. Un homme plutôt bien fait de sa personne, en jean et polo, me regardait en souriant.

— Et vous êtes ? demandai-je.

Le sourire du type s'agrandit et je parierais avoir vu ses yeux scintiller.

— Je m'appelle Johnny Marccone. J'aimerais discuter affaires avec vous.

Je le dévisageai un moment, puis mes yeux dérivèrent vers le très grand et très costaud M. Hendricks. Il grognait sourdement et ressemblait à Cujo juste avant qu'il ne saute sur la femme, dans la voiture. Je me voyais mal échapper à Cujo et à ses deux potes.

Je montai à l'arrière de la Cadillac pour rejoindre Johnny Marccone.

La journée s'annonçait chargée et j'étais toujours en retard à mon rendez-vous.

## Chapitre 3

Johnny Gentleman Marcone n'était pas le genre de mec à me faire casser les jambes ou briser la mâchoire. Les cheveux poivre et sel coupés court, des rides de bronzage émaillant le coin de ses yeux, il avait les pupilles d'un joli vert dollar. Bref, il ressemblait un peu à un entraîneur de football, beau, bronzé, athlétique et amical. Ses hommes renforçaient encore cette impression. Cujo Hendricks avait tout du joueur de football américain mis sur la touche pour brutalité excessive.

Cujo reprit sa place derrière le volant, me jeta un regard mauvais dans le rétroviseur puis redémarra en direction de mon bureau.

Le volant avait l'air d'une petite chose fragile entre les énormes pattes de ce type. Mentalement, je pris note de ne jamais laisser ces mains se refermer sur mon cou. Même une. À vrai dire, j'avais l'impression que cette brute aurait pu m'étrangler avec son pouce.

La radio était en marche. Bien entendu, elle ne tarda pas à hurler sa détresse en ne produisant plus que des parasites. Hendricks la fixa et sembla réfléchir un instant. Il avait peut-être besoin d'envoyer un message à son caveau reptilien. Enfin, il se pencha et appuya sur tous les boutons avant de réussir à éteindre l'appareil. Pourvu que la voiture tienne jusqu'à mon bureau...

— Monsieur Dresden, dit Marcone, d'après mes sources, il vous arrive de travailler pour la police.

— Elle me donne un os à ronger de temps à autre, concédai-je. Hendricks, vous devriez mettre votre ceinture ! Les statistiques montrent qu'on y gagne de cinquante à soixante pour cent en sécurité.

Cujo grogna de nouveau en m'observant dans le rétroviseur,

et je me fendis d'un grand sourire. Les sourires énervent toujours plus que les insultes. À moins que le mien soit spécialement pénible.

Marcone semblait surpris par mon attitude. Il s'attendait peut-être que je serre mon chapeau contre mon cœur, mais je n'ai jamais aimé Francis Ford Coppola et je n'ai pas de parrain. En revanche, j'ai une marraine, et comme par hasard, c'est une fey. Mais c'est une autre histoire.

— Monsieur Dresden, combien me coûteraient vos services ?

Je dressai l'oreille. À quoi pouvais-je servir à un type comme Marcone ?

— Cinquante dollars de l'heure plus les frais. Après, tout dépend du boulot.

Comme pour m'encourager à poursuivre, Gentleman Johnny hochait la tête au rythme de mes phrases. Il se plongeait dans ses pensées comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait dire, soucieux de mon confort comme un grand-père qui s'occupe de son petit-fils.

— Combien me coûterait de vous engager pour *ne pas* enquêter sur quelque chose ?

— Vous voulez me payer à ne rien faire ?

— Au tarif convenu nous ferait mille quatre cents dollars par jour, non ?

— Mille deux cents, crus-je bon de corriger.

— L'honnêteté est si rare de nos jours, répondit Marcone, rayonnant. Mille deux cents dollars, donc. Disons que je vous paie deux semaines de travail, monsieur Dresden, histoire que vous preniez du bon temps. Vous allez au cinéma, vous dormez un peu plus, ce genre de choses...

— Et pour plus de mille dollars par jour, vous voulez que je... ? lançai-je méfiant.

— Rien, monsieur Dresden, sourit Marcone. Rien du tout. Détendez-vous, les doigts de pied en éventail. Et restez en dehors des affaires de l'inspecteur Murphy.

Ah, ah ! Marcone ne voulait pas que je m'occupe du meurtre de Tommy Tomm. Intéressant. Je regardai par la vitre en plissant les yeux, comme si je réfléchissais.

— J'ai l'argent sur moi, continua Marcone. Du cash tout de

suite. Je suis sûr que vous honorerez votre part du contrat, monsieur Dresden. On m'a vanté votre honnêteté.

— Je ne sais pas, John... J'ai trop de boulot pour accepter une nouvelle affaire.

Nous étions presque arrivés à mon bureau, et la portière n'était pas verrouillée. Je n'avais pas attaché ma ceinture non plus, au cas où j'aurais à sauter du véhicule. Vous avez vu cette vivacité d'esprit ? On appelle ça l'« Intelligence des Mages »... ou la paranoïa.

Le sourire de Marcone disparut.

— Monsieur Dresden, je suis tout disposé à *travailler* avec vous. Si c'est une question d'argent, je peux vous offrir plus. Je double votre tarif de base.

Il croisa les mains tout en me parlant. Si ça continuait, il finirait par me faire une offre que je ne pourrais pas refuser.

Son sourire revint.

— Qu'en dites-vous ?

— Ce n'est pas une question d'argent, John, répondis-je en croisant nonchalamment son regard. On ne peut pas s'entendre, c'est tout...

À ma grande surprise, il ne détourna pas les yeux.

Ceux qui sont versés dans l'art de la magie apprennent à regarder le monde sous un autre angle. On y gagne une perspective différente et une façon de voir les choses qui ne se développe qu'en étudiant la face magique de l'Univers.

Quand on regarde quelqu'un dans les yeux, on le perçoit sous cet angle différent. Et l'espace d'une seconde, il vous perçoit de la même manière.

Marcone et moi nous affrontâmes du regard.

Derrière son sourire bon enfant et ses manières affables se cachait un soldat. Un guerrier. Il obtiendrait ce qu'il voulait, et de la manière la plus efficace. C'était un type dévoué à sa cause et à ses hommes. La peur n'avait aucune prise sur lui. Il gagnait sa vie grâce à la misère humaine, opérant dans la drogue, la prostitution et le vol, mais il s'arrangeait pour minimiser les souffrances parce que c'était la manière la plus efficace de gérer ses affaires. La mort de Tommy Tomm le rendait furieux. Une rage froide et réaliste contre une invasion de son territoire et un

défi manifeste. Il espérait mettre la main sur le coupable et s'occuper de lui à sa manière, sans que la police s'en mêle. Ce n'était ni la première fois qu'il tuait ni la dernière. Pour lui, ça n'avait pas plus d'importance qu'une transaction classique, comme payer ses courses à la caisse. Il faisait froid et sec chez Johnny Gentleman Marcone. Mais il y avait pourtant une once de ténèbres dans cette austérité. Dans un coin reculé de son esprit, un douloureux secret se terrait. Je n'arrivai pas à voir ce que c'était, mais il s'agissait d'un moment de son passé qu'il aurait aimé effacer à tout prix. Il était prêt à tuer pour ça. Toute sa force et toute sa volonté venaient de cet événement.

Voilà ce que je vis en me plongeant dans son âme, derrière toutes ses protections et ses apparences. Inconsciemment, sachant ce que je trouverais en fouillant dans son cœur, il avait provoqué cet échange de regards en ayant conscience de ce qu'il révélerait. C'était le but de sa manœuvre. Il voulait savoir à qui il avait affaire.

Quand je plonge mon regard dans l'âme des gens – leur essence –, ils font la même chose avec moi. Ils voient tout ce que j'ai fait, ce que je suis prêt à faire et de quoi je suis capable. La plupart des gens pâlisent – au minimum. Un jour, une femme a perdu connaissance. Je ne sais pas ce qu'ils voient quand ils fouillent là-dedans. Ce n'est pas vraiment un endroit que je fréquente assidûment.

John Marcone n'était pas comme les autres. Sans même ciller, il se contenta de regarder, d'évaluer et, au bout d'un moment, d'acquiescer comme s'il avait compris quelque chose.

J'eus la désagréable impression de m'être fait avoir : il en avait plus appris sur moi que moi sur lui. Ma première émotion fut la colère. La rage d'avoir été manipulé, la fureur qu'on puisse oser dénuder mon âme ainsi.

La seconde d'après, cet homme me terrifia. J'avais inspecté sa conscience, et elle était aussi solide et nette qu'un réfrigérateur en acier trempé. C'était plus que déconcertant. Il était fort, sauvage et impitoyable sans être cruel. L'âme d'un tigre...

— Très bien, dit-il comme si rien ne s'était passé. Je ne vous forcerai pas à accepter mon offre, monsieur Dresden. (La

voiture ralentissait déjà devant mon immeuble et Hendricks coupa le moteur.) Mais je peux vous donner un conseil ?

Il avait abandonné le rôle du père bienveillant.

— Si c'est gratuit...

Merci, mon Dieu, pour le tac au tac ! J'étais vraiment trop troublé pour sortir quelque chose d'intelligent.

Marcone faillit sourire.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que vous ayez la grippe pendant quelques jours. L'affaire de l'inspecteur Murphy n'a pas besoin de sortir au grand jour. Vous n'aimeriez pas le spectacle. Ça se joue de mon côté du terrain. Laissez-moi m'en occuper et vous n'en entendrez plus parler.

— Vous me menacez ? demandai-je.

Je n'y croyais pas du tout, mais je ne voulais pas qu'il s'en doute. Si seulement ma voix n'avait pas tremblé.

— Non, répondit-il, visiblement sincère. Je vous respecte trop pour en arriver là. On dit que vous êtes ce que vous prétendez, monsieur Dresden. Un vrai magicien.

— On dit aussi que je suis fou comme un pou peint en vert.

— Je choisis soigneusement quel *on* écouter, lâcha Marcone. Réfléchissez à ce que je vous ai dit, monsieur Dresden. Je doute que nos chemins professionnels respectifs aient à se croiser plus qu'il est bon. Et je n'ai aucune envie de vous compter parmi mes ennemis, dans cette affaire.

Je ravalai ma peur et lui crachai ma colère au visage :

— Vous ne voudriez pas de moi comme ennemi, monsieur Marcone. Ça ne serait pas vraiment intelligent de votre part. Pas du tout.

Ses yeux s'étrécirent et il me dévisagea, toujours aussi calme. Il pouvait soutenir mon regard sans crainte maintenant. Nous nous étions jaugés, et ça ne se reproduirait plus.

— Vous devriez essayer d'être plus poli, monsieur Dresden. C'est bon pour les affaires.

Je ne lui répondis pas tout de suite. Tout ce que j'avais sur la langue suintait la peur ou semblait stupidement agressif.

Je choisis une autre option.

— Si vous perdez vos clés de voiture, appelez-moi. En revanche, n'essayez plus de me corrompre ni de me menacer.

Merci pour le taxi.

Impassible, Marcone me regarda sortir de la voiture. Hendricks me jeta un dernier regard mauvais et démarra. Ce n'était pas la première fois que je dénudais une âme, loin de là, et on n'oublie pas une expérience comme celle-là. Mais c'était la première fois que je rencontrais quelqu'un d'aussi calme et discipliné. Même les sorciers avec qui j'avais partagé mon essence n'étaient pas aussi stoïques. Aucun ne m'avait jamais réduit à une colonne de nombres avant de me ranger dans un coin pour m'utiliser lors d'équations à venir.

Je glissai les mains dans les poches de mon manteau avant de frémir sous la caresse du vent. Je suis un magicien. Je manipule une authentique forme de magie, me dis-je. Je n'ai pas peur des salauds baraqués qui ont des grosses voitures. Je n'ai pas peur des cadavres explosés à coups de sortilèges plus puissants que tout ce que je pourrais inventer.

Sans déconner, c'est vrai !

Pourtant, ces yeux couleur de billets verts enchâssés dans cette âme plus froide que la glace m'avaient remué et je tremblais toujours en empruntant l'escalier de mon immeuble. Je m'étais conduit comme un abruti. Il m'avait pris par surprise, et l'intimité soudaine de la mise à nu m'avait effrayé. Tout cela m'avait brisé, me poussant à le menacer comme un gamin dans une cour d'école. Marcone était un prédateur. Il avait failli sentir ma peur. S'il avait perçu ma faiblesse, il aurait abandonné son masque d'amabilité et de compréhension aussi vite qu'il l'avait adopté.

Bonjour la première impression !

Mais, au moins, j'allais être à l'heure à mon rendez-vous.

## Chapitre 4

Quand j'arrivai devant mon bureau, Monica Juste-Monica était en train d'écrire quelque chose au dos de la note que j'avais laissée sur ma porte.

Je m'approchai, mais elle était trop concentrée pour lever les yeux. C'était une assez jolie blonde d'une bonne trentaine d'années. Le souvenir macabre de la teinture, sur la morte, me laissa supposer que c'était sa vraie couleur. Elle était discrètement maquillée et son visage semblait ouvert et amical, avec une rondeur des joues qui lui donnait l'air jeune et frais. Ses lèvres pleines étaient très féminines. Elle portait une longue jupe d'un jaune pâle au-dessus de grandes bottes marron et un chemisier d'un blanc éclatant sous un cardigan vert hors de prix – l'idéal pour se protéger d'un début de printemps un peu frisquet. Pour arborer un tel camaïeu, il fallait se maintenir en forme. Elle l'était. Tout ça lui donnait un aspect étrangement familial, un mélange de Fanny Ardant et de Simone Signoret, peut-être. Bref, bien seyant et classique.

— Monica ? demandai-je en affichant mon sourire le plus innocent.

Elle cligna des yeux tandis que j'approchai.

— Oh ! Êtes-vous... heu... Harry...

— Harry Dresden, pour vous servir.

Je lui tendis la main.

Elle l'accepta après une courte hésitation et garda les yeux rivés sur mon torse. À ce moment précis, j'étais bien content d'avoir affaire à quelqu'un de trop nerveux pour me regarder dans les yeux. Je lui serrai la main avec fermeté et gentillesse, puis la lâchai avant de l'effleurer en ouvrant la porte.

— Désolé pour ce retard, j'ai dû aller donner un coup de main à la police.

— Un coup de main ? Je veux dire, la police... heu...

Elle agita la main au lieu de finir sa phrase et entra pendant que je lui tenais la porte.

— De temps à autre, les flics tombent sur des... affaires... et font appel à mes services.

— Quel genre d'affaires ?

Je haussai les épaules, repensai aux corps du *Madison* et pâlis. Alors que je fixais Monica, elle m'étudia en se mordant la lèvre. Puis se hâta de détourner les yeux.

— Une tasse de café ? demandai-je en refermant la porte et en allumant la lumière.

— Non merci, ça ira.

Elle resta plantée là, à regarder mon carton de livres, son sac serré contre le ventre. Prêt à parier qu'elle se mettrait à hurler si je faisais « bouh ! », je pris grand soin de bouger lentement en me faisant un café instantané.

Mon petit univers me permit de me calmer et de me remettre de l'entretien avec Marcone. Le temps que je me ressaisisse, le café était prêt. Je m'installai derrière mon bureau et fis signe à ma visiteuse de choisir une chaise.

— Bien, Monica. Que puis-je faire pour vous ?

— Heu... comme je vous l'ai dit, mon mari a... a...

Elle secoua la tête en agitant les mains.

— Disparu ? avançai-je.

— Oui, lâcha-t-elle, reconnaissante. Mais ce n'est pas une disparition mystérieuse, ni quelque chose comme ça. Il est juste parti. (Elle rougit et balbutia.) Il a emballé deux ou trois affaires et il s'est envolé, mais il n'a rien dit à personne. Depuis, il ne s'est pas montré. Je m'inquiète pour lui.

— Mouais... Ça fait combien de temps qu'il a filé ?

— Trois jours.

— Il doit bien y avoir une raison pour que vous veniez me voir plutôt qu'un détective privé ou la police ?

Monica rougit de nouveau. Ça lui allait à ravir, son teint se mariait bien avec le rose. C'était charmant.

— Oui. Il s'intéressait à... à...

— La magie ?

— Oui. Il s'est acheté beaucoup de livres dans la section

« religions » des librairies. Rien à voir avec les manuels de *Donjons et Dragons*. Des livres sérieux. Il s'est procuré des cartes de tarot, aussi.

Elle prononçait le nom du jeu comme « carotte ». Amateurs !

— Et vous pensez qu'il y a un lien entre sa disparition et cette lubie ?

— Je ne suis pas sûre... Peut-être. Il était tendu. Il venait de perdre son travail et il subissait beaucoup de pressions. Je me fais du souci pour lui. Celui qui le retrouvera devrait pouvoir en parler avec lui...

Elle prit une profonde inspiration, comme si aligner une suite de phrases dépourvues de « heu » l'avait épuisée.

— J'ai toujours du mal à comprendre votre choix. Pourquoi pas la police ?

Les phalanges de Monica blanchirent sur son sac.

— Il a fait sa valise, monsieur Dresden. La police pensera qu'il a quitté sa femme et ses enfants. Les flics ne vont pas se fatiguer. Mais je vous assure que ce n'est pas aussi simple que ça. Il n'est pas comme ça. Tout ce qu'il veut, c'est notre bonheur. Oui, c'est tout ce qu'il veut.

Je plissai le front. Alors, on est nerveuse ? On croit que son petit mari s'est tiré, après tout ?

— Admettons. Pourquoi moi ? Pourquoi pas un détective privé ? Je connais un homme de confiance, si vous voulez.

— Parce que vous vous y connaissez en...

Elle eut un geste las.

— En magie.

Elle hocha la tête.

— J'ai cru que ça pouvait être important. Enfin, je ne sais pas. J'ai juste cru...

— Où travaillait-il ? demandai-je.

Tout en parlant, j'avais sorti un vieux cahier et je jetai quelques notes dessus.

— Silverco, répondit Monica. C'est une société qui déniche des marchés juteux puis qui conseille les entreprises sur les meilleurs moyens de dépenser et d'investir leur argent.

— Bien... Comment s'appelle-t-il, Monica ?

Elle sursauta et essaya de trouver rapidement un autre nom

que le vrai.

— George, me dit-elle enfin.

Je la regardai et elle se concentra sur ses mains.

— Monica... Je sais que ça doit être très dur pour vous, croyez-moi. Les gens sont souvent nerveux quand ils viennent me voir. Écoutez-moi, s'il vous plaît. Je ne suis pas là pour vous blesser ni nuire à qui que ce soit. Moi, j'aide les gens. C'est vrai, quelqu'un de malveillant pourrait utiliser votre nom à vos dépens, mais je ne suis pas comme ça. (J'empruntai la devise de Marcone.) Ce n'est pas bon pour les affaires.

Elle eut un petit rire nerveux.

— Je me sens si bête, me confia-t-elle. J'ai entendu tellement de choses sur les...

— Magiciens. Oui, je comprends.

Je posai mon crayon et croisai les mains dans le plus pur style sorcier. Cette femme était nerveuse et pleine d'espoir. Je pouvais la rassurer en lui donnant quelques détails. J'essayai de ne pas regarder par-dessus son épaule le calendrier avec la date du quinze entourée de rouge. Le loyer en retard. Il me fallait de l'argent. Même avec ce que j'allais toucher pour aujourd'hui et ce qui tomberait après, parce que la ville mettrait une éternité à payer.

En plus, je ne pouvais pas résister à une damoiselle en détresse. Même si elle n'était pas sûre à cent pour cent de vouloir de moi comme sauveur.

— Monica, dis-je, l'Univers abrite des puissances dont la plupart des gens ignorent tout. Des puissances que nous ne comprenons toujours pas complètement. Les hommes et les femmes qui travaillent avec ces puissances ne voient pas le monde comme les gens normaux. Ils perçoivent les choses d'une manière différente. Ils sont à part. Quelquefois, ils suscitent ainsi la méfiance aveugle et la crainte. Je me doute que vous avez lu des livres et vu des films où des gens comme moi font des choses horribles. En plus, les mots de l'Ancien Testament « Tu ne laisseras pas la vie aux sorciers » n'ont pas amélioré le climat. Pourtant, nous ne sommes pas si différents que ça. (Je lui refis mon plus beau sourire.) Si je dois m'occuper de votre affaire, il faudra me faire confiance. Je vous promets que je ne

vous décevrai pas.

Je vis qu'elle digérait tout ça en gardant les yeux rivés sur ses mains.

— Victor, lâcha-t-elle. Victor Sells.

— Parfait, dis-je en reprenant mon crayon. Vous ne voyez pas un endroit où il aurait pu aller, comme ça, à brûle-pourpoint ?

— La maison au bord du lac. Nous avons une maison du côté du...

Elle agita la main.

— Quel lac ?

Son visage s'éclaira et je me rappelai d'y aller doucement.

— C'est à Lake Providence, près de la frontière de l'État, au bord du lac Michigan. C'est magnifique en automne.

— Bien. Vous ne voyez pas un ami ou de la famille chez qui il aurait pu aller ? Quelque chose comme ça ?

— Victor et sa famille ne se parlent plus. Je n'ai jamais su pourquoi. Il ne la mentionne jamais. Nous sommes mariés depuis dix ans et elle ne nous a jamais contactés.

— D'accord, dis-je en continuant à noter. Des amis alors ?

Monica se mordit les lèvres – une habitude manifestement.

— Pas vraiment. Il était ami avec son patron et quelques personnes dans l'entreprise, mais il s'est fait virer...

— Mouais, je comprends.

J'écrivais toujours en séparant les idées par de grands blancs. J'avais bien entamé la page opposée, une fois les faits et les observations de Monica soigneusement notés. J'aime le travail bien fait.

— Alors, monsieur Dresden ? Vous pouvez m'aider ?

Je relus les pages en opinant du chef.

— Je crois, Monica. Serait-il possible de voir certains objets de votre mari. Ses livres favoris, des trucs comme ça. Une photo m'aiderait beaucoup. Il faudrait aussi que j'aille jeter un coup d'œil à votre maison de Lake Providence. Ça ne vous dérange pas ?

— Aucun problème.

Elle semblait soulagée, mais plus nerveuse que jamais. Je notai l'adresse de la maison et quelques indications sur

l'itinéraire.

— Vous connaissez mes tarifs ? Ils ne sont pas donnés. Vous devriez peut-être vous adresser à quelqu'un d'autre.

— Nous avons des économies, monsieur Dresden. Je ne me fais aucun souci pour l'argent.

Venant d'elle, ça semblait surréaliste et totalement en désaccord avec sa nervosité.

— Très bien, en ce cas je facture cinquante dollars de l'heure, plus les frais. Je vous enverrai une liste détaillée de ce que je fais, ça vous donnera une bonne idée des progrès de l'enquête. Il me faut un acompte. Je ne peux pas vous garantir de travailler uniquement sur votre cas. J'essaie de traiter chaque client avec respect et courtoisie, du coup, aucun ne passe avant un autre.

Elle acquiesça vivement, sortit une enveloppe de son sac et me la tendit.

— Voilà cinq cents dollars, ça suffira pour l'instant ?

Bingo ! Cinq cents billets élimineraient le loyer du mois dernier et entameraient bien celui en cours. J'ai l'habitude des clients inquiets qui préfèrent protéger leur numéro de compte bancaire contre ma sorcellerie.

De l'argent, c'est de l'argent.

— Ça ira, dis-je en me retenant de caresser l'enveloppe.

Au moins, j'avais assez d'éducation pour ne pas la vider sur le bureau et recompter.

Elle sortit une autre enveloppe.

— Il a emporté la majeure partie de ses affaires, dit-elle. Enfin, elles ne sont plus aux endroits habituels. J'ai pourtant récupéré ça.

Il y avait dans l'enveloppe une amulette, un anneau ou un charme quelconque. J'étais intrigué. Une troisième enveloppe apparut. Cette femme devait être une maniaque de l'organisation.

— Voilà une photo de lui et mon numéro de téléphone. Merci, monsieur Dresden. Quand allez-vous m'appeler ?

— Dès que j'en saurai un peu plus. Demain après-midi, au pire samedi matin. Ça ira ?

Elle faillit me regarder dans les yeux, se reprit et sourit à mon nez.

— Oui, oui... Merci beaucoup de votre aide. (Elle jeta un œil sur le mur.) Holà, le temps file ! Je dois aller chercher mes enfants à l'école.

Elle ferma la bouche et rougit de nouveau comme si elle venait de me livrer une information vitale.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, madame, la rassurai-je en la raccompagnant jusqu'à la porte. Merci de m'avoir confié cette affaire. Je vous appelle bientôt.

Elle me salua, toujours sans lever les yeux, avant de se sauver. Je refermai la porte et revins aux enveloppes.

D'abord l'argent. Dix billets de cinquante. Ils ont toujours l'air neufs même quand ils ont plus de trois ans, car il Y'en a très peu en circulation. Je les rangeai dans mon portefeuille avant de jeter l'enveloppe.

Ensuite, la photo. Elle représentait Monica avec un homme grand, aux traits harmonieux, avec un front large et des sourcils broussailleux qui lui donnaient un petit côté excentrique. Son sourire était plus blanc que blanc, et il avait le hâle des gens qui restent longtemps au soleil, comme s'il faisait de la voile. Un sérieux contraste avec la pâleur de Monica. Victor Sells, supposai-je...

Le numéro était écrit sur un bristol soigneusement découpé pour tenir dans l'enveloppe. Pas de nom, pas de code postal, juste un numéro de téléphone. Je le rangeai dans mon répertoire.

Bizarre, ça aussi. Où voulait-elle en venir en ne me fournissant que des prénoms, alors qu'elle allait me livrer une dizaine de façons d'en savoir plus par la suite ? Une fois de plus, ça prouvait que les gens font n'importe quoi quand ils sont nerveux. Ils disent des conneries et prennent des décisions étranges qu'ils trouvent totalement stupides en y repensant plus tard. J'allais essayer de ne pas remuer le couteau dans la plaie à notre prochaine rencontre.

Je jetai la seconde enveloppe avant de vider la troisième sur le bureau.

La carapace desséchée d'un scorpion luisante de vernis rebondit sur le bois. Une fine cordelette de cuir tressé partait d'un anneau situé à la base de la queue. Si on le portait en

collier, la queue pointait vers le sol.

Je frémis. Dans certains cercles, le scorpion est un symbole extrêmement puissant. En plus, ces bestioles ne représentent jamais des choses sympas ou agréables. Un petit talisman comme celui-là pouvait canaliser un sacré paquet de sorts bien vicieux. Si on le porte à même la peau comme il se doit, les petites pattes n'arrêtent pas de piquer la chair en s'agitant sur votre poitrine – impossible de l'oublier. Si on essaie de serrer le porteur dans ses bras, le dard a tôt fait de transpercer la peau, et les pinces ne manquent pas de se prendre dans les poils du torse d'un homme ou de griffer les seins d'une femme. Une saloperie très pénible. Pas mauvaise en tant que telle, mais il n'y a aucune chance de produire une belle magie bien gentille avec un objet pareil autour du cou.

Victor Sells était peut-être impliqué dans quelque chose de sérieux qui avait mobilisé toute son attention. L'Art avait parfois cet effet sur les gens, et plus particulièrement ses aspects les plus sombres. Si le désespoir l'avait poussé vers la magie noire après la perte de son boulot, ça pouvait expliquer son brusque départ du foyer. Beaucoup de sorciers plus ou moins authentiques sont persuadés que l'isolement augmente leurs capacités de manipuler la magie. C'est faux, mais ça permet aux esprits faibles ou manquant d'entraînement d'éviter les distractions.

Ce n'était peut-être même pas un vrai talisman. Il pouvait s'agir d'un souvenir – une curiosité rapportée d'un voyage. Je n'avais aucun moyen de déterminer si cet objet aidait à la focalisation et à l'usage de la magie – à part m'en servir pour lancer un sort – et, pour un grand nombre de raisons, je n'avais aucune envie d'utiliser un objet aussi douteux.

Je décidai de revenir à cette petite horreur quand il faudrait attraper M. Sells. Ce truc pouvait être dénué d'importance. Ou pas...

Je regardai la pendule. Trois heures et quart. J'avais le temps de passer à la morgue pour voir si on n'avait pas reçu des cadavres non identifiés. Mon affaire pouvait être bouclée avant la fin de la journée. Ensuite, direct à la banque pour déposer mon argent et faire un virement à mon propriétaire.

J'appelai les hôpitaux. Ça sortait de l'ordinaire, mais ce n'était pas non plus très compliqué, les problèmes habituels mis à part : friture, communication brouillée, d'autres conversations noyant la mienne. Quand quelque chose peut merder, ça ne rate jamais.

Un instant, j'eus l'impression de voir un mouvement du coin de l'œil : un sursaut du scorpion toujours posé sur mon bureau. Je clignai des yeux puis l'observai. Il ne bougea pas. En prenant de grandes précautions, j'étendis mes sens vers lui comme au travers d'une main invisible, cherchant une trace d'enchantement ou d'énergie magique.

En vain. Il était aussi dénué de sortilège que de vie.

Une vermine ratatinée n'était pas suffisante pour faire peur à Harry Dresden. Sinistre ou pas, elle n'allait pas ruiner ma concentration.

Je la fis glisser dans le tiroir du milieu. Loin des yeux, loin du cœur.

Oui, j'ai un problème avec les saloperies venimeuses, qu'elles soient mortes ou pas. Et alors ? ça dérange quelqu'un ?

## Chapitre 5

Le pub *McAnany* est à deux pas de mon bureau.

Dès que j'ai des soucis ou un peu d'argent, je vais y manger un morceau. Beaucoup de marginaux le fréquentent. Mac, le propriétaire, a l'habitude des magiciens et des problèmes qui vont avec. Pas de jeux vidéo, pas de télévision ni de karaoké. Et même pas de juke-box. Mac a embauché un pianiste, qui risque moins de se détraquer en notre compagnie.

Il faut descendre quelques marches pour arriver dans une pièce au plafond bas équipé de ventilateurs. Quand on est grand, comme moi, on fait attention en se déplaçant. Il y a treize tabourets au bar et treize tables dans la salle. Treize fenêtres en haut des murs laissent passer un peu de lumière. Treize miroirs reflètent les clients sans trop de détails et donnent une illusion d'espace. Enfin, treize piliers sculptés en s'inspirant des contes et des légendes du Vieux Monde rendent les déplacements périlleux. Leur principal intérêt est en réalité de disperser *le flot* d'énergie et les auras qui s'accumulent autour des magiciens grincheux. Ça leur évite de se manifester et de semer la confusion. Les couleurs sont de douces nuances de marron et de vert.

La première fois que je suis entré dans ce pub, j'avais l'impression d'être un vieux loup qui retrouvait un de ses louviers favoris. Mac brasse lui-même sa bière – son ale – et c'est la meilleure de la ville. Il cuit la nourriture dans un four à bois. Quant au service, selon Mac, on a intérêt à bouger son cul jusqu'au comptoir si on veut récupérer son assiette. J'adore ce genre d'endroit.

Ayant fait chou blanc avec les morgues, j'avais soulagé l'acompte de Monica de quelques billets pour descendre ici. Après une journée pareille, j'avais bien mérité une bonne ale et

un plat du jour. La nuit promettait d'être chargée aussi. À la maison, j'allais devoir découvrir comment notre inconnue avait élaboré le sort de mort qui avait effacé Tommy Tomm, le séide de Marcone, et sa petite copine, Jennifer Stanton.

— Dresden..., m'accueillit Mac, tandis que je m'asseyais au bar.

La salle aux lumières tamisées était vide, à part deux joueurs d'échecs que je connaissais de vue. Mac est un grand type d'un âge indéterminé. Pourtant, il irradie une telle sagesse et une telle force que je ne le place pas au-dessous de la cinquantaine. Il louché un peu et son sourire trop rare est malicieux. Mac ne dit pas grand-chose, mais, quand il s'y met, ce n'est jamais pour rien.

— Salut, Mac. Quelle putain de journée ! Fais-moi un sandwich à la viande, avec des frites et de l'ale.

— Ungh, répondit-il.

Il me servit ma bière sans me regarder, l'air absent. Il agit comme ça avec tout le monde. Vu sa clientèle, je ne peux pas l'en blâmer. Moi-même, je ne me risquerais pas à regarder les habitués dans les yeux.

— T'as entendu parler de l'affaire du *Madison* ?

— Ungh, confirma-t-il.

— Une sale histoire.

Un commentaire aussi futile sembla indigne d'un grognement. La bière servie, Mac se retourna vers son fourneau et s'occupa du feu.

Je ramassai un journal déjà corné et parcourus les nouvelles.

— Hé, regarde-moi ça ! Encore un carnage au Troisième Œil ! Bon Dieu, cette drogue est pire que le crack.

L'article décrivait comment deux drogués au Troisième Œil avaient démoli une épicerie. Convaincus que le magasin allait exploser, ils avaient décidé de prendre le destin de vitesse.

— Ungh.

— T'as déjà vu un truc pareil ?

Mac fit non de la tête.

— Il semble que cette saleté confère au camé un don de prescience, dis-je en continuant de lire l'article.

Les deux drogués s'étaient effondrés sur place et ils avaient

été admis aux urgences dans un état critique.

— Tu sais quoi ?

Mac se tourna vers moi tout en continuant à cuisiner.

— Je n’y crois pas. C’est un tissu de conneries. On essaie d’arnaquer ces pauvres gosses en leur faisant gober qu’ils vont manipuler la magie.

Mac hocha la tête.

— Si c’était du sérieux, la police m’aurait appelé depuis longtemps.

Mac haussa les épaules et retourna à sa tambouille. Il releva la tête et examina le miroir derrière le bar.

— Harry, souffla-t-il. Tu as été suivi.

J’avais passé la journée tendu comme une corde de piano, du coup, il me fut impossible d’empêcher mon dos de se contracter. Je pris ma chope à deux mains et récitai mentalement quelques phrases en latin archaïque. Il est tellement plus pratique d’être prêt à se défendre quand quelqu’un vous veut du mal. Je fixai le reflet troublé d’une personne qui s’approchait dans le miroir usé et terni. Mac continuait de cuisiner sans se tracasser. Mac ne se tracasse jamais.

Je sentis le parfum de la fille avant de me retourner.

— Tiens, mademoiselle Rodriguez, lâchai-je. C’est toujours un plaisir de vous voir.

Déconcertée, elle s’arrêta à quelques pas de moi. Un des avantages de mon métier, c’est que les gens attribuent tout ce qu’on fait à la magie quand ils ne trouvent pas immédiatement une autre explication. Si elle pouvait mettre mon mystérieux pouvoir de détection sur le compte de la sorcellerie la plus noire, elle ne penserait sûrement pas que son parfum avait trahi son identité.

— Allez, asseyez-vous. Je vous offre à boire et pendant ce temps-là je refuserai de répondre à vos questions.

— Harry, me réprimanda-t-elle en prenant place sur le tabouret à côté du mien. Je ne travaille pas tout le temps !

De taille moyenne et d’une beauté sombre, elle portait un tailleur impeccable. Ses cheveux noirs dévoilaient son front hâlé pour se rejoindre à la base de son cou, faisant ressortir la séduction de ses yeux sombres.

— Susan..., la grondai-je. Seul le travail peut vous pousser à venir ici. Branson vous a plu ?

Susan Rodriguez travaillait pour *Les Arcanes de Chicago*, un tabloïd qui se spécialisait dans les phénomènes paranormaux du Midwest. En général, les articles n’allaient pas plus loin que « Le Yeti a enlevé l’enfant d’Elvis » ou « Le fantôme mutant de J.F.K. enlève une girl-scoutte lycanthrope ». Pourtant, de temps en temps, *Les Arcanes* couvraient un véritable événement comme l’invasion des feys de la Cour Sombre en 1994. La ville de Milwaukee avait disparu pendant deux heures. Partie. À pus ! Les photos satellites du gouvernement montraient la vallée et sa rivière, recouvertes par la forêt – et pas la moindre trace d’une occupation humaine. Plus aucune communication. Deux heures plus tard, tout était redevenu normal et, dans la ville, personne ne s’était aperçu de rien.

Susan m’avait aussi accompagné à Branson la semaine précédente. Depuis que j’avais ouvert mon bureau, elle ne me quittait plus d’une semelle, désespérant de me soutirer une histoire. Il faut bien avouer qu’elle a du nez, et assez de curiosité pour s’attirer les pires ennuis. À la fin de notre première interview, elle m’avait dupé en plantant son regard dans le mien. La jeune reporter aux dents longues qui veut examiner son sujet sous un autre angle. C’était elle la femme qui s’était évanouie après la mise à nu de l’âme.

Elle eut un petit sourire. J’aimais bien ça, ses lèvres prenaient une forme agréable et elles étaient particulièrement jolies.

— Vous auriez dû rester pour le spectacle, dit-elle en jetant son sac à main sur la table. C’était plutôt impressionnant.

— Non merci, très peu pour moi.

— Ma rédactrice a adoré l’article. Elle est certaine que je vais gagner un prix.

— Je le vois déjà, « D’étranges visions hantent une star de la country droguée jusqu’aux yeux », ça, c’est du grand journalisme ou je ne m’y connais pas !

Je lui lançai un coup d’œil et elle me rendit mon regard sans manifester aucune crainte. Si ma pique l’avait atteinte, elle n’en laissa rien paraître.

— Il paraît que le chef du B.E.S. vous a appelé aujourd'hui, me dit-elle en se penchant tellement vers moi qu'un coup d'œil vers le bas m'aurait proposé une bien belle image grâce au V de son col de chemise. J'aimerais en savoir plus, Harry.

Elle eut un sourire tout en insinuations et en promesses.

Je fus sur le point de lui rendre son sourire.

— Désolé, j'ai signé une clause de confidentialité avec la ville.

— Bon, alors quelque chose qui restera entre nous. D'après la rumeur, ces meurtres seraient assez extraordinaires.

— Je ne peux rien pour vous, Susan. Même un champion de pêche à la truite ne me tirerait pas les vers du nez.

— Allez, donnez-moi un indice. Un commentaire. Une confiance partagée par deux personnes très attirées l'une par l'autre.

— Je me demande de qui vous parlez ?

Elle plaça un coude sur le comptoir, cala son menton sur sa main et m'examina à travers le voile de ses longs cils. Parmi toutes les choses qui m'attiraient chez elle, il y avait cet usage malicieux de ses charmes afin de décrocher une bonne histoire. Pourtant, elle ignorait totalement à quel point elle pouvait être séduisante. Je l'avais découvert en regardant son essence l'année dernière.

— Harry Dresden, vous êtes vraiment impossible. (Ses yeux cillèrent un peu plus.) Vous n'avez même pas regardé mon décolleté, je me trompe ?

Je pris une lampée d'ale et fis signe à Mac de lui en servir une. Ce qu'il fit prestement.

— Je plaide coupable, lâchai-je.

— La plupart des hommes seraient complètement dingo, à ce stade. Il faut que je fasse quoi, avec vous, Dresden ?

— Je suis pur de cœur et d'esprit, rien ne peut me corrompre.

Ivre de frustration, elle me dévisagea pendant quelques instants avant d'éclater de rire. Même son rire était beau, chaud, intense. Je profitai de l'occasion pour regarder sa poitrine. Il y a des limites aux vertus de la pureté de l'esprit et du cœur. Au bout d'un moment, les hormones viennent taper du poing sur la table. Bien sûr, je ne suis plus un adolescent, mais pas non plus

un expert de ce genre de truc. Appelons ça un investissement total dans ma carrière professionnelle, mais je n'ai jamais eu trop le temps de m'intéresser à la drague – ni au sexe opposé, d'ailleurs.

La seule fois que ça m'était arrivé, ça avait plutôt mal tourné.

Susan n'avait plus de secrets pour moi. Elle était séduisante, intelligente, ses motivations semblaient claires et elle poursuivait ses objectifs en toute honnêteté. Elle flirtait avec moi pour me soutirer des informations, mais aussi parce qu'elle me trouvait attirant. Parfois ça marchait, parfois non. L'affaire qui nous intéressait était beaucoup trop dangereuse pour *Les Arcanes*. En plus, si Murphy découvrait que j'en avais parlé, elle me « dégusterait le foie avec des fèves et un excellent chianti ».

— On va faire un truc, Harry. Si je vous posais des questions auxquelles vous répondrez par oui ou par non ?

— Non !

Bon sang, je suis nul comme menteur et je n'avais pas besoin d'une reporter aussi intelligente que Susan pour le savoir.

Ses yeux se mirent à briller.

— Le meurtre de Tommy Tomm est-il lié au surnaturel ?

— Non, répétais-je avec entêtement.

— Non, il n'a pas été tué – ou non, ce meurtre n'a rien de surnaturel ?

Je lançai un regard à Mac comme pour l'appeler à la rescousse, mais il m'ignora. Mac ne prend pas partie. Mac est un sage.

— Non, je ne répondrai pas à vos questions.

— La police a-t-elle des pistes ? Des suspects ?

— Non.

— Faites-vous partie des suspects, Harry ?

Une pensée troublante.

— Non, continuai-je exaspéré. Susan...

— Ça vous dirait de dîner avec moi samedi soir ?

— Non ! Je... (Mon cœur rata un battement.) Pardon ?

Elle me sourit et se pencha vers moi pour m'embrasser sur la joue. Ses lèvres, que j'admirais tant, étaient très douces.

— Super, je passe vous chercher à votre appart. On dit neuf heures ?

— J'ai dû rater un truc, non ? demandai-je.

Elle approuva, les yeux pétillant d'humour.

— Je vais vous emmener dans des coins géniaux ! Vous avez déjà mangé à la *Pump Room* ? À l'*Ambassador East* ?

Je fis non de la tête.

— Vous n'imaginez pas la taille des steaks, me confia-t-elle. Et l'atmosphère est tellement romantique. Attention, costard-cravate obligatoire. Ça pose un problème ?

— Heu... oui ? répondis-je, confus. C'était la réponse à la question pour savoir si je sortirais avec vous, non ?

— Non, me répondit Susan en souriant. C'était la réponse avec laquelle je vous ai pigeonné pour vous garder sous la main. Je voulais être sûre que vous aviez autre chose que des jeans et des chemises de cow-boy.

— Oh... Heu, oui.

— Super, répéta Susan en m'embrassant une nouvelle fois sur la joue et en récupérant son sac à main. À samedi, donc.

Elle se leva et me fit son fameux sourire en coin. Elle était divine, sensuelle et envoûtante.

— Je me mettrai sur mon trente et un.

Je la suivis des yeux alors qu'elle s'éloignait. Sonné, je sentis ma mâchoire glisser du bar et rebondir sur le plancher.

Je venais d'accepter un rencard ou une interview privée ?

— Probablement les deux, murmurai-je.

Mac me colla sous le nez un sandwich à la viande avec des frites. Je le payai d'un air maussade et il me rendit la monnaie.

— Elle passera la soirée à essayer de m'arracher des informations que je ne dois surtout pas lui donner, Mac.

— Ungh, approuva-t-il.

— Pourquoi est-ce que j'ai accepté ?

Mac haussa les épaules.

— Elle est jolie, intelligente, sexy.

— Ungh.

— N'importe quel homme normalement constitué aurait fait la même chose.

— Ungh, grogna Mac.

— Mouais, peut-être pas toi.

Amadoué, il esquissa un sourire.

— Pourtant, je vais m’attirer des ennuis. Il faut être cinglé pour se fourrer dans un tel pétrin. Je pris mon sandwich en soupirant.

— Une andouille, lâcha Mac.

— Je viens de dire qu’elle est intelligente, Mac. Le visage de Mac s’illumina d’un sourire et il rajeunit de plusieurs années.

— Pas elle, dit-il. Toi.

Je finis mon repas. Mac avait raison. Tout ça bouleversait mes plans. Maintenant, si je voulais aller renifler du côté de la propriété du lac, il fallait que j’opère de nuit. J’avais déjà programmé une entrevue avec Bianca demain soir, me doutant bien que Murphy et Carmichael n’obtiendraient rien de la vampire. Ça voulait dire que je devais aller à Providence dès ce soir, sachant que ma soirée de samedi était occupée par mon rendez-vous avec Susan, enfin, le début de soirée en tout cas.

Ma bouche se dessécha alors que je réfléchissais à la nuit qui pouvait suivre. On ne sait jamais. Elle m’avait retourné en me faisant passer pour un idiot et elle allait sûrement utiliser tous les trucs possibles et imaginables afin de m’arracher des tuyaux inédits pour l’édition du lundi de ses *Arcanes*. D’un autre côté, elle était belle, futée et un brin attirée par moi.

Toutes les conditions étaient réunies pour qu’on fasse plus que parler et dîner, non ?

Une question se posait : est-ce que je voulais vraiment que ça arrive ?

Depuis l’échec de ma première relation, j’avais raté toutes mes histoires sentimentales.

Ne vous méprenez pas, beaucoup d’adolescents foirent leurs premières relations.

Rares sont ceux qui assassinent la fille concernée.

J’abandonnai le sujet pour éviter de réveiller trop de mauvais souvenirs.

Je quittai le *McAnany* avec un *doggy bag* – un présent de la part de Mac, qui grogna : « Mister » pour seule explication. La partie d’échecs continuait dans le doux brouillard odorant dégagé par les pipes des joueurs.

Tout en me dirigeant vers ma voiture, j’essayai de prévoir ma soirée avec Susan. Devais-je faire le ménage dans mon

appartement ? Avais-je tout ce qu'il me fallait pour lancer mon sort à la propriété des Sells ? Murphy sauterait-elle au plafond en apprenant que j'avais parlé à Bianca ?

En ouvrant la portière de ma voiture, je sentais toujours le baiser de Susan.

Je secouai la tête, ahuri. On dit que les magiciens sont subtils. Croyez-moi, les *femmes* n'ont rien à nous envier.

## Chapitre 6

Aucune trace de Mister quand je suis rentré. Je lui laissai quand même les restes du *McAnany* dans sa gamelle, à tout hasard. Il finirait bien par me pardonner d'être revenu aussi tard. Dans la cuisine, je ramassai tout ce dont j'allais avoir besoin : du pain frais sans conservateurs, du miel, du lait, une pomme du jour, un couteau d'argent, une petite assiette, un bol et une coupe en tek que j'avais façonnée moi-même.

Je retournai à ma voiture. Ma Coccinelle n'était plus vraiment bleue. On avait pillé des clones à elle pour remplacer la portière gauche, maintenant verte, et la portière droite, d'un blanc immaculé. Le coffre, lui, provenait d'un modèle rouge. Mais cette caisse roule, et c'est le principal. Mike est un garagiste génial. Il n'a jamais rien dit au sujet des traces de brûlures sur le pare-chocs avant ni à propos des portières déchiquetées par des griffes. Ce genre de service n'a pas de prix...

J'empruntai l'autoroute 94, du côté du lac Michigan, et traversai un bout de l'Indiana avant de franchir la frontière du Michigan. Providence est une communauté bourgeoise composée de vastes demeures et de grandes propriétés. Habiter ici n'est pas à la portée de toutes les bourses. Victor Sells devait bien gagner sa vie chez Silverco pour se payer un pied-à-terre dans le coin.

La route séparant les demeures du lac serpentait entre les grands arbres et les petites collines. Toutes les bâtisses étaient isolées les unes des autres, et seule la maison des Sells se dressait sur la gauche, du côté de la berge. Je remontai la promenade gravillonnée bien ombragée menant à une presque île juste assez grande pour abriter la maison et un petit quai inoccupé. Comparée aux critères de la région, la maison à

un étage était petite, mais son architecture à base de verre et de bois synthétique poli était très moderne. Le chemin finissait dans une allée située à l'arrière, assez large pour accueillir une dizaine de joueurs de basket autour du panneau fixé dans le mur du fond. Un escalier de bois donnait sur une terrasse, à l'étage.

Je me garai derrière et j'étirai mes jambes en sortant de la voiture, mon matériel et mes ingrédients rassemblés dans un sac à dos noir. Il faisait froid à cause de la brise qui montait du lac, et je m'emmitouflai dans mon vieux manteau.

La première impression étant très importante, je ne voulais rien rater de ce que mon intuition pouvait tirer de la maison. Je m'arrêtai un long moment pour la regarder.

Mon instinct devait encore penser à la bonne ale de *McAnany*, car il ne me souffla rien de transcendant sur cette petite baraque cossue où une famille avait passé pas mal de vacances. Bon, quand le flair s'endort, l'intelligence doit se réveiller. Tout était neuf. La pelouse n'avait pas poussé assez pendant l'hiver pour qu'un coup de tondeuse soit nécessaire, et le panier de basket montrait les signes d'un usage régulier. Les rideaux étaient tirés.

Sous le balcon, un éclat rouge attira mon attention, et j'allai jeter un coup d'œil. Un tube bordeaux avec un couvercle gris censé contenir un rouleau de film avant expédition chez le développeur. J'en utilisais pour transporter des tas de composants. J'empochai l'objet et continuai mon inspection.

La maison n'avait rien d'une résidence secondaire. Elle ressemblait plutôt au nid d'amour d'un richard, un refuge à l'abri des regards indiscrets – ou l'endroit idéal pour un sorcier débutant qui veut affiner ses talents naissants sans craindre d'être interrompu. Victor Sells avait choisi le bon coin pour s'exercer.

Je fis un rapide tour du propriétaire en essayant toutes les portes, même celle de la terrasse qui semblait donner sur une salle à manger. Fermées. Les serrures ne posaient pas de problème, mais Monica Sells m'avait autorisé à renifler autour de la maison, pas à l'intérieur. Rien de tel pour s'attirer le mauvais œil que d'entrer chez quelqu'un sans y être invité. C'est

en partie pour ça que les vampires ne peuvent pas franchir un seuil, car ils ont déjà assez de mal à maintenir leur intégrité physique en dehors de l'Outremonde. Pour un magicien comme moi, pas de problème, mais j'aurais eu beaucoup de mal à utiliser la magie. En plus, ça aurait été très impoli. Je l'ai déjà dit, je suis très à cheval sur les convenances.

Il faut bien avouer que le panneau de contrôle de Tektronic Sécurité aperçu par la fenêtre avait influencé ma décision. J'aurais très bien pu le neutraliser avec un sortilège, mais beaucoup de systèmes ont tendance à alerter le centre d'appels quand ils arrêtent de fonctionner. De toute manière, ça n'aurait pas servi à grand-chose, parce que les véritables indices devaient se trouver ailleurs.

Pourtant, quelque chose me tracassait. Cette maison n'avait pas l'air vide. À tout hasard, je frappai plusieurs fois à la porte, puis je sonnai. En vain. Personne ne vint ouvrir et aucune lumière ne s'alluma. Haussant les épaules, je retournai derrière en longeant quelques poubelles vides.

Bizarre... Il m'aurait paru logique de trouver au moins un petit quelque chose dans ces poubelles, même si la maison était inoccupée depuis un moment. On n'allait pas me faire croire que les éboueurs remontaient toute l'allée pour ramasser les ordures. Si les Sells passaient leurs week-ends ici et ils voulaient se débarrasser de leurs déchets, ils devaient sûrement les déposer au bord de la route en partant. Les éboueurs devaient aussi y laisser les poubelles. Ça signifiait que quelqu'un les avait ramenées.

Ce n'était pas forcément Victor Sells, mais peut-être un voisin... Ou Victor laissait-il un pourboire pour que les boueux s'en chargent à sa place ? Quoi qu'il en soit, c'était une piste à creuser. La maison avait peut-être servi cette semaine.

Je me dirigeai vers le lac. Dans la nuit claire, un petit vent frais faisait craquer les arbres. Il était encore trop tôt pour s'inquiéter des moustiques. La lune était presque pleine et seuls quelques nuages la masquaient comme autant de voiles fuligineux.

La nuit idéale pour attraper des feys.

J'écartai les feuilles et les morceaux de bois pour tracer un

cercle non loin de la berge, puis ramassai les feuilles pour marquer le périmètre du dessin et le fixer dans ma tête. Je pris garde à me concentrer sur le cercle sans laisser échapper une once de pouvoir susceptible de trahir mon piège. Enfin, je peaufinai le tout en ajoutant le bol de miel et la coupe de lait.

Je pris un morceau de pain et me piquai le doigt avec mon couteau d'argent. Éclairé par la lune, le liquide foncé coula et j'en abreuvai le pain noir. Après, je disposai la tartine sur une petite assiette, son côté sanglant sur le dessus.

Le piège était prêt. Je rassemblai mes affaires et partis me cacher dans les broussailles.

En magie, il existe deux éléments fondamentaux pour capturer un fey. *Primo*, il faut maîtriser le concept des Noms Véritables. Chaque créature de l'Univers a le sien. Des sons uniques et des cadences précises attachés à des individus précis. Une sorte de bande originale. En connaissant le nom d'un être, on peut s'y associer – au sens magique du terme – comme un magicien peut affecter quelqu'un s'il dispose d'une boucle de cheveux, d'une rognure d'ongle ou d'une goutte de sang. Quand on connaît le nom d'une créature, on peut développer un lien magique avec elle, comme lorsqu'on appelle quelqu'un au téléphone grâce à son numéro.

Mais ça ne suffit pas. Il faut connaître la prononciation. Demandez à deux Roger Martin de dire leur nom, et il y aura toujours de subtiles différences d'intonation. Les magiciens ont l'habitude de répertorier les noms d'une multitude de créatures, d'esprits ou de gens. On ne sait jamais, ça peut toujours servir.

*Secundo*, il faut maîtriser le tracé du cercle. Pour la plupart des sorts, on est obligé d'en passer par là. Ce rond définit les limites de ce qu'un mage tente de réaliser. Ça l'aide à affiner sa magie, à la focaliser et à la manipuler avec plus de précision. Le cercle crée une sorte d'écran qui empêche l'énergie magique de fluctuer et la garde en place en attendant le bon vouloir du sorcier. Pour faire un cercle, on le grave dans le sol, on prend les mains d'un groupe de personnes, on tourne autour avec de l'encens, bref, on utilise n'importe quelle méthode tout en se concentrant sur le but à atteindre. À la fin, on lui insuffle un peu

d'énergie, on ferme le circuit et tout est prêt.

L'autre avantage de ces cercles, c'est que les feys et les démons ne peuvent pas les traverser. Pratique, non ? En général, on les utilise pour leur interdire l'accès à une zone. Concevoir un cercle qui les maintient à *l'intérieur* est un peu plus compliqué. C'est là que le sang entre en jeu. Il apporte le pouvoir. Si on prend du sang à quelqu'un, on obtient une résonance métaphysique – une sorte d'énergie. Si on ne veut pas drainer d'énergie de cette façon, elle reste minuscule – c'est ce que font les vampires – mais suffisante pour fermer un cercle.

Vous connaissez la théorie, maintenant, mais je vous déconseille la pratique. Vous ne sauriez pas quoi faire en cas d'incident...

Je me cachai derrière un arbre et prononçai le nom du fey que je désirais appeler. Une cascade de syllabes des plus jolies, vraiment, surtout quand on sait que ce fey s'est toujours présenté sous le nom de « Tut-Tut ». J'instillai un peu de ma volonté dans le nom, juste ce qu'il fallait pour l'appel, quelque chose d'assez subtil pour l'attirer dans le coin sans l'y forcer. Enfin, en théorie.

Son nom ? Allons, pensez-vous qu'un magicien *donne* les noms comme ça ? Vous n' imaginez pas ce que j'ai dû faire pour l'obtenir.

Au bout de dix minutes, Tut apparut au-dessus du lac Michigan. Au début, je le confondis avec un reflet de la lune. Il faisait dans les quinze centimètres avec de grandes ailes de libellule et un tout petit corps gracile qui évoquait la splendeur des Seigneurs des feys. Il était entouré d'un nimbe d'argent et sa crinière magenta ressemblait au plumage d'un oiseau de paradis.

Tut adore le pain, le miel et le lait. C'est un vice assez répandu chez les feys de moindre rang. Ils n'ont pas assez de courage pour s'attaquer à une ruche et l'Outremonde souffre d'une pénurie de lait depuis que les laiteries automatisées ont envahi le marché. Inutile de dire qu'ils ne cultivent pas non plus de blé pour le moudre, le transformer en farine et en faire du pain.

Tut s'approcha du sol avec précaution en inspectant les alentours, mais sans me repérer. Je le vis se frotter les mains avant de s'approcher de la dînette disposée dans le cercle, l'estomac gargouillant. Une fois qu'il aurait pris du pain et que le cercle serait fermé, je pourrais négocier des informations contre sa liberté. C'était un esprit mineur du coin, une sorte de manutentionnaire de l'Outremonde. Si quelqu'un pouvait me parler de Victor Sells ou m'orienter vers une autre source d'informations, c'était bien Tut-Tut.

Indécis, l'esprit voletait autour du repas en se rapprochant un peu plus à chaque coup d'ailes. Le fey et le miel La phalène et la flamme. Ce n'était pas la première fois que Tut tombait dans le panneau, mais les feys ne sont pas renommés pour leur mémoire ou leur volonté.

Je retins quand même mon souffle.

Enfin, l'esprit s'empara du pain, le trempa dans le miel et l'engloutit. Un petit « pop » à peine audible trahit la fermeture du cercle.

Tut poussa un cri de lapin pris au piège et décolla immédiatement en direction du lac dans un vrombissement désordonné. Arrivé à la limite du cercle, il percuta un obstacle aussi solide qu'un mur de brique et émit un petit nuage de phosphènes argentés.

Tut hoqueta et retomba sur son cul de fey.

— J'aurais dû m'en douter ! pépia-t-il en me voyant sortir de ma cachette.

Sa voix aiguë ressemblait plus à celle d'un enfant que les ersatz qu'on entend dans les dessins animés.

— Je me disais bien que j'avais déjà vu ces assiettes quelque part ! Espèce d'ignoble vermine humaine ! Vicieux à gros nez !

— Salut, Tut. Tu te souviens du marché de la dernière fois ou on va devoir tout recommencer ?

Tut me toisa et sauta sur place en soulevant de nouveau de petits nuages argentés.

— Libère-moi ou je le dirai à la reine !

— Si je ne te libère pas, tu ne pourras rien lui dire. Et tu sais comme moi ce qu'elle penserait d'un petit fey assez stupide pour se laisser berner par un morceau de pain et du miel.

— Je te préviens, mortel, siffla Tut en croisant les bras, libère-moi immédiatement ou tu subiras la terrible, horrible et implacable malédiction des feys ! Tes dents pourriront ! Tes yeux tomberont ! Ta bouche s’emplira d’excréments et des vers couleront de tes oreilles !

— Allez, balance la sauce, lui dis-je. Après, on pourra négocier ta libération.

Il ne mentait pas très bien. Je le dupais chaque fois, mais il ne se rappelait jamais comment. Après plusieurs siècles d’existence, on a tendance à oublier les petits détails. Tut se renfrogna et tapa dans un caillou.

— Tu pourrais au moins *faire semblant* d’avoir peur, Harry.

— Désolé, Tut, je n’ai pas le temps.

— Le temps, le temps. Vous ne pensez donc qu’à ça, vous, les mortels ? Tout le monde parle de *temps* ! Toute la ville s’agite en geignant sur les retards et en écrasant les Klaxon. Ça n’a pas toujours été ainsi, tu sais ?

Je subis la leçon avec complaisance. De toute manière, Tut ne pouvait pas se concentrer suffisamment longtemps sur un sujet pour devenir pénible.

— Je me souviens des premiers habitants, avant que votre bande de pâlots renifleurs ne débarque. Eux, au moins, ils ne se plaignaient pas d’ulcères ou...

Tut porta son regard sur la nourriture et ses yeux étincelèrent. Il sautilla jusqu’au pain, racla le fond du miel et finit son festin comme un moineau avide.

— Tu m’as gâté, Harry. Pas une once de ces produits bizarres comme on nous en offre parfois.

— Des conservateurs.

— Si tu veux.

Tut finit le lait puis s’allongea sur le dos en se massant le ventre.

— Bien, dit-il. Relâche-moi maintenant.

— Pas encore, Tut. Avant, j’ai besoin de quelque chose.

— Les magiciens ! Toujours à vouloir des trucs ! cracha-t-il. Je peux te lancer le sortilège des excréments, tu sais ?

Il se releva et croisa les bras avant de me jeter un regard méprisant, comme si je n’étais pas une dizaine de fois plus

grand que lui.

— Très bien, concéda-t-il. Je daigne t'octroyer une simple requête pour te remercier de ta cuisine si agréable.

— C'est très aimable de ta part, répondis-je en luttant pour garder mon sérieux.

Tut bomba le torse et parvint à me regarder de haut en continuant :

— Je suis bienveillant et sage de nature.

Je hochai la tête devant tant d'élévation d'esprit.

— Mouais, c'est ça... Bon, Tut, étais-tu dans le coin ces dernières nuits ? Ou connais-tu quelqu'un qui y était ? Je cherche une personne qui est peut-être venue ici.

— Si je te renseigne, je suppose que tu rompras le cercle qui s'est fortuitement refermé sur moi.

— Ça me semble normal.

Tut eut l'air de réfléchir comme s'il caressait l'idée de ne pas coopérer, puis il inclina la tête.

— Très bien, tu auras ton information, relâche-moi.

— C'est sûr ? me méfiai-je. Tu le promets ? Tut tapa de nouveau du pied et souleva un nouveau nuage argenté.

— Harry ! Tu sabotes l'atmosphère dramatique !

— Je veux une promesse, dis-je en croisant les bras.

— D'accord ! D'accord ! D'accord ! répondit Tut en levant les mains. (Et en vrombissant dans le cercle magique.) Je promets ! Je promets ! Je promets ! Je vais te renseigner ! Laisse-moi sortir ! Laisse-moi sortir !

Pour un fey, un serment prononcé trois fois est l'incarnation de la vérité absolue. J'approchai du cercle et brouillai le tracé, me concentrant sur sa rupture. Il se rompit avec un petit sifflement d'énergie.

Telle une comète miniature, Tut fila sur les eaux du lac Michigan et disparut avec un petit éclair, un peu comme le Père Noël. Bon, le Père Noël est un fey *beaucoup* plus gros et beaucoup plus puissant que Tut. En plus, je ne connais pas son Nom Véritable. D'ailleurs, je ne penserais jamais à coincer Papa Noël dans un cercle. Entre nous, je crois que personne n'a assez de couilles pour essayer...

Je fis les cent pas pour éviter de m'endormir. Tut

n'enfreindrait aucune des règles des feys s'il tenait sa promesse en me donnant le renseignement pendant mon sommeil. En plus, je venais de le capturer et de l'humilier, et il aurait été bien content de me rendre la monnaie de ma pièce. Dans deux semaines, il ne se souviendrait plus de rien, mais, si je baissais ma garde ce soir, je risquais de me réveiller avec une tête d'âne – et je n'étais pas sûr que ça arrangerait mes affaires.

Je marchai et j'attendis. En général, il faut une demi-heure à Tut pour trouver les informations souhaitées.

Comme prévu, il revint trente minutes plus tard, tout en étincelles et en poussières lumineuses, et tourbillonna autour de ma tête en me saupoudrant les yeux d'argent.

– Harry ! J'ai réussi !

– Qu'as-tu trouvé, Tut ?

– Devine !

– Sûrement pas !

– Oh, allez ! Tu veux un indice ?

Je me rembrunis. J'étais fatigué et irrité, mais j'essayai de n'en rien laisser paraître. Tut ne pouvait pas aller contre sa nature.

– Tut, il est tard. Tu as promis de tout me dire.

– Pas marrant du tout, râla-t-il. Et après, tu t'étonnes de ne décrocher des rendez-vous qu'avec des gens qui veulent te tirer les vers du nez !

J'écarquillai les yeux et il hoqueta de plaisir.

– Haha ! J'adore ça ! On te surveille, Harry Dresden !

Voilà une vision étrange. Une dizaine de feys voyeurs voletant contre mes fenêtres pour m'espionner... J'allais devoir prendre des mesures pour les en empêcher. Je n'avais pas peur, non, mais on ne sait jamais...

– Dis-moi, Tut.

– Ça arrive, siffla-t-il alors que je lançais la main, les doigts tendus.

Il se posa au centre et je sentis à peine son poids. En revanche, son aura courut le long de ma peau comme un léger choc électrique. Il planta son regard dans le mien sans hésiter. Les feys n'ont pas d'âme à dénuder et ils n'ont aucune idée de ce que peut être celle d'un mortel.

— Bon, commença Tut en bombant le torse, j'ai parlé à Bleuet, qui a parlé à Nez-Rouge, qui a parlé à Meg O'Aspens, qui lui a dit qu'Yeux-d'Or a dit qu'il était avec le livreur de pizzas quand il est passé par ici la nuit dernière !

— Le livreur de pizzas ? m'exclamai-je.

— Pizza ! jubila Tut. Pizza ! Pizza ! Pizza !

Il reprit son vol erratique et je tentai de chasser cette satanée poudre enchantée avant de devoir éternuer.

— Les feys aiment la pizza ?

— Oh, Harry, dit Tut essoufflé, t'as jamais goûté de pizza ?

— Bien sûr que si.

— Et t'as même pas partagé avec moi ? souffla Tut, l'air blessé.

— Écoute, je peux vous ramener des pizzas dans pas longtemps, pour vous remercier de votre aide à tous.

Tut sautilla d'un de mes doigts à l'autre en exultant.

— Attends un peu que je leur dise ! On verra qui rira de Tut-Tut, après ça !

— Tut, dis-je en essayant de le calmer, il a vu autre chose ?

Tut s'immobilisa, soudain pensif.

— Il a dit que des mortels s'amusaient et qu'ils avaient besoin de la pizza pour reprendre des forces !

— D'où venait cette pizza, Tut ?

Le fey me regarda comme si j'étais totalement idiot.

— Mais enfin, Harry ! Du *camion* de pizzas !

Sur ces mots, il s'envola et disparut dans les arbres.

Je soupirai et hochai la tête. Tut ne ferait aucune différence entre Speed Rabbit et Pizza Hut. Il n'y connaissait rien et il ne savait pas lire. La plupart des feys ont l'écriture en horreur.

Bon, j'avais deux pistes. D'abord, on avait commandé une pizza. Cela signifiait deux choses. La première, la maison était occupée hier soir. La seconde, un livreur avait vu les occupants et leur avait parlé. Je pourrais peut-être retrouver le commis et lui demander s'il avait rencontré Victor Sells.

La deuxième piste tournait autour de l'amusement dont avait parlé Tut. Les feys ne s'intéressent pas trop aux divertissements des mortels, sauf quand ils impliquent beaucoup de nudité et de désir. Ces créatures adorent épier les adolescents qui se pelotent

et elles aiment leur jouer des tours. Ainsi, Victor était venu avec quelqu'un d'autre, pour qu'il puisse y avoir « distraction »...

Je commençai à me demander si Monica Sells ne se voilait pas la face. En dépit de cet horrible talisman scorpion, son mari ne s'isolait pas pour apprendre la sorcellerie. Il se délassait dans son petit nid d'amour avec sa maîtresse, comme beaucoup de maris stressés qui s'ennuient auprès d'une épouse timide. Ce n'était pas très joli, mais je pouvais imaginer son état d'esprit.

Le problème restait de l'annoncer à Monica. À mon avis, elle n'allait pas vouloir entendre ce que j'avais découvert.

Je rangeai la vaisselle et le couteau dans mon sac. J'avais mal aux jambes à force de me tenir debout et de marcher. Vivement la maison et un bon lit douillet !

L'homme apparut sans un bruit ni un frémissement magique qui aurait trahi sa présence. Aussi grand que moi, il était beaucoup plus costaud et il brandissait une épée. Sa stature imposante n'était pas dénuée de dignité. La cinquantaine, ses cheveux bruns et plats grisonnant par endroits, il était tout de noir vêtu, un peu comme moi, mais sans le manteau. Seule sa chemise blanche tranchait, un vêtement plus souvent associé aux smokings. Ses yeux gris et perçants cernés de pattes-d'oie reflétaient la lumière de la lune en produisant le même éclat argenté que son épée. Il s'approcha de moi en parlant calmement.

— Harry Blackstone Copperfield Dresden, l'usage irréfléchi d'un Vrai Nom dans l'invocation et le lien d'un tiers viole la Quatrième Loi de la Magie. Je vous rappelle que vous êtes sous le coup de la Malédiction de Damoclès. Plus aucun écart ne sera toléré. À la prochaine infraction, la sentence sera appliquée sur-le-champ. La mort. Par l'épée.

## Chapitre 7

Si un type sinistre ne s'est jamais approché de vous en pleine nuit avec une épée longue de deux kilomètres dans les mains, tout ça sous le ciel étoilé du lac Michigan, croyez-moi sur parole, ça fout une trouille atomique. Et si ça vous est déjà arrivé, allez voir un psychiatre.

Mon pouls s'accéléra et j'eus toutes les peines du monde à ne pas lâcher une phrase en pseudo-latin – du genre qui aurait réduit ce mec en un petit tas de cendres incandescentes.

Je fais n'importe quoi quand j'ai peur. Sans avoir la bonne idée de fuir ou de me cacher, j'essaie de détruire ce qui m'effraie. Un réflexe primitif, que je ne veux pas vraiment contrôler.

Le meurtre réflexe est une réaction un peu extrême. Au lieu de carboniser cet homme, je me contentai de hocher la tête.

— Bonsoir, Morgan. Vous savez aussi bien que moi que ces lois s'appliquent aux mortels, pas aux feys. Et encore moins quand il s'agit d'un sort aussi insignifiant. De plus, je n'ai pas violé la Quatrième Loi, puisque Tut avait tout à fait le droit de refuser le marché.

La moue réprobatrice de Morgan vira au rictus méprisant.

— Des points de détail, Dresden. Pas plus.

Ses mains serrèrent plus fort la garde de l'épée. Avec ses cheveux grisonnants coiffés en catogan, il ressemblait à Sean Connery, dans certains films, mais son visage maigre était trop pincé pour avoir autant de classe.

— Ce qui veut dire ?

Je fis de mon mieux pour rester impassible, mais pour être franc, j'étais plutôt nerveux et impressionné. Morgan était le gardien que la Blanche Confrérie m'avait affecté pour s'assurer que je ne violais pas les Lois de la Magie. En général, il ne

traînait jamais bien loin, toujours prêt à m'espionner et à passer derrière moi quand j'avais lancé un sort. Mais du diable si j'allais montrer ma peur au chien de garde de la Confrérie ! En bon fanatique paranoïaque, Morgan aurait pris ça pour un signe de culpabilité. Maintenant, il fallait que je m'éclipse avant que la fatigue me pousse à dire ou à faire quelque chose dont il se servirait contre moi.

Morgan était un des plus puissants invocateurs du monde. Pas assez intelligent pour se poser des questions au sujet du bien-fondé de la Confrérie, il enchaînait les sortilèges dévastateurs comme personne.

Des sortilèges assez puissants pour arracher les cœurs de Tommy Tomm et de Jennifer Stanton, d'ailleurs, s'il lui en prenait l'envie...

— Ce qui veut dire, grogna-t-il, qu'il est de mon devoir de vérifier que vous n'abusez pas de vos pouvoirs.

— Je travaille sur une affaire de disparition. Je me suis contenté d'appeler un fey de bas niveau pour obtenir quelques informations. Morgan, tout le monde se sert des feys de temps en temps. Il n'y a rien de mal à ça. Ce n'est pas comme si je les contrôlais – je me contente de les impressionner un peu.

— Un point de détail...

Je me redressai de toute ma taille. J'étais aussi grand que lui, mais il me rendait une cinquantaine de kilos. J'aurais pu trouver de meilleures personnes avec qui m'engueuler, mais il m'avait poussé à bout.

— Un point de détail derrière lequel je vais me planquer ! Alors, à moins que vous désiriez réunir la Confrérie pour juger de sa pertinence, je propose qu'on laisse tomber la discussion. Je suis certain qu'il ne faudra pas plus de deux jours aux membres pour modifier leur programme et se débrouiller pour venir. Si vous voulez, je peux vous héberger en attendant. Après tout, on va simplement déranger une bande de vieillards pointilleux en plein milieu de leurs expériences, pour rien du tout. Mais si vous pensez que c'est justifié...

— Non. Ce n'est pas nécessaire, lâcha Morgan.

Il rangea l'épée dans le fourreau caché sous son manteau. Je me détendis un peu. Cette arme n'était pas son atout le plus

puissant, loin de là, mais elle restait un symbole de l'autorité de la Confrérie. Et si on en croyait la rumeur, elle pouvait annuler tous les sorts de quiconque résistait à Morgan.

Je n'avais aucune envie de vérifier cette rumeur...

— Je suis content que nous soyons tombés d'accord. Bon, il n'est point de bonne compagnie qui ne se quitte...

Je fis mine de filer, mais Morgan m'agrippa le bras.

— Je n'en ai pas fini avec vous, Dresden. J'évitais toujours de faire le malin quand Morgan agissait dans le cadre de sa charge de gardien de la Blanche Confrérie. Ce n'était plus le cas, à présent. À partir du moment où il avait rangé son épée, il était responsable de ses actes, sans plus d'autorité que n'importe qui – enfin, en théorie. Il m'avait effrayé et irrité, tout ça à la suite, et maintenant, il voulait m'imposer sa volonté. Je déteste les abus de pouvoir !

Je pris un risque calculé. De ma main libre, je le frappai aussi fort que possible à la bouche.

À mon avis, le coup le surprit plus qu'il lui fit mal. Il recula d'un pas, me libérant le bras, et me fixa, stupéfait. Se tâtant la bouche, il découvrit du sang sur ses doigts.

Je me plantai sur mes pieds et lui fis face – sans le regarder.

— Ne me touchez pas !

Morgan continuait de me fixer. Je vis la colère monter, sa mâchoire se contracter et la veine de sa tempe se mettre à palpiter.

— Comment oses-tu ? Comment oses-tu me frapper !

— C'est pas dur à piger, répondis-je. Quand vous agissez au nom de la Confrérie, je suis prêt à vous manifester tout le respect qui vous est dû. Mais, lorsque vous essayez de jouer les durs pour votre propre compte, rien ne m'oblige à vous supporter.

Je voyais la vapeur sortir des oreilles de Morgan pendant qu'il réfléchissait. Il cherchait une raison de s'en prendre à moi... Et dut conclure qu'il n'en avait aucune. Merci la Quatrième Loi ! Ce type n'est pas très intelligent – je vous en ai déjà parlé ? – et il marche à fond dans cette histoire de Lois.

— Vous n'êtes qu'un crétin, Dresden ! cracha-t-il. Un petit crétin arrogant !

— Sûrement, concédai-je.

Je me préparai à agir vite, si nécessaire. Je déteste fuir mes peurs, mais j'aime encore moins me lancer dans des combats perdus d'avance. Outre le physique, Morgan avait beaucoup plus d'expérience que moi. Aucune Loi de la Magie ne *me* protégeait de ses poings et, s'il y pensait, il pouvait mettre cette théorie en application. Seule la chance m'avait permis de lui assener ce coup et je ne serais pas veinard deux fois de suite.

— Un sorcier a tué deux personnes la nuit dernière, dit Morgan en essuyant le sang avec son énorme poing. Je pense que c'est vous, Dresden. Quand j'aurai découvert comment vous avez fait, et un moyen de le prouver, je ne vous laisserai pas le temps de me lancer le même sortilège.

C'était tout à fait logique pour l'esprit étroit et manichéen du gardien. Un magicien a tué quelqu'un. Je suis un magicien qui a déjà tué quelqu'un avec la magie, et seule la clause de légitime défense m'a évité l'exécution. Avant de s'intéresser à de nouveaux suspects, les flics cherchent toujours des gens qui ont déjà commis des crimes. Morgan n'était qu'un genre de flic, en réalité.

Et pour lui, je n'étais qu'un charlatan dangereux.

— Vous pensez sérieusement que j'ai fait le coup ?

Il ricana. Sa voix hautaine dégoulinait d'une absolue conviction quand il dit :

— Pas la peine de vous cacher, Dresden. Je suis sûr que vous vous croyez assez inventif pour duper des vieillards sédentaires comme nous, mais vous vous trompez. Nous découvrirons la vérité et nous prouverons que vous êtes coupable. Après, nous nous assurerons que vous ne ferez plus jamais de tort à personne.

— Si ça vous amuse, ne vous gênez pas..., répondis-je. (Il était vraiment difficile de rester aussi détendu que je l'aurais voulu.) Je n'ai rien fait, mais j'aide la police à trouver le vrai coupable.

— La police ? (Morgan se concentra pour tenter de lire en moi.) Comme si elle avait une quelconque compétence en la matière. Elle ne vous aidera pas. Même si vous faites porter le chapeau à quelqu'un d'autre devant la loi des mortels, la

Blanche Confrérie fera triompher la justice, elle.

— Bon, d'accord, si vous voulez... Mais, si vous découvrez quelque chose au sujet du tueur, un truc susceptible d'aider la police, vous pourriez me prévenir ?

— Vous me demandez de vous avertir si nous remontons jusqu'à vous, Dresden ? s'exclama Morgan, l'air écoeuré. Vous êtes jeune, je le sais, mais je ne vous aurais jamais cru aussi stupide.

Je réprimai de justesse la réplique évidente qui m'était venue à l'esprit. Morgan frôlait déjà l'apoplexie. Si j'avais mesuré à quel point il était pressé de me voir fauter, je n'aurais pas rajouté de l'eau à son moulin en le frappant.

D'accord, je l'aurais sûrement frappé quand même, mais pas si fort.

— Bonne nuit, Morgan.

J'allais partir, mais il fut plus rapide que je l'aurais cru possible pour un homme de son âge. Son poing percuta ma mâchoire à la vitesse d'un cheval au galop, et je m'écroulai comme une poupée de chiffon. Je ne pus rien faire pendant un moment, même pas respirer.

Morgan se pencha sur moi.

— Nous vous surveillons, Dresden.

Il se retourna et s'éloigna tranquillement. Les ombres de la nuit eurent tôt fait de l'avaloir, mais sa voix parvint jusqu'à moi.

— Nous saurons la vérité.

N'osant pas sortir une ânerie, je préfèrai vérifier que ma mâchoire n'était pas cassée, avant de me relever et de retourner à la Coccinelle. J'avais les jambes en compote.

J'espérais de toute mon âme que Morgan découvrirait le coupable. Au moins, ça m'éviterait d'être exécuté par la Confrérie pour avoir violé la Première Loi...

Je sentais son regard peser sur ma nuque. Fumier de Morgan ! Il n'était pas obligé de prendre autant de plaisir à m'espionner ! J'avais la sale impression qu'il me suivrait partout, les prochains jours. Il me faisait penser à ce chat de dessin animé, planqué à côté du trou de souris, prêt à écraser le rongeur dès qu'il pointe le bout de son nez.

Je me sentais dans la peau d'une petite souris.

La comparaison me mit du baume au cœur. À la fin, c'est toujours le chat qui se fait avoir. J'espérai qu'il en irait de même pour Morgan.

Le problème, avec ce gardien, c'est qu'il évoquait trop d'événements douloureux survenus lors de mon adolescence. À cette époque, je commençais à peine mon initiation aux arcanes, et mon mentor avait vainement essayé de me pousser vers la magie noire. Prenant conscience de son erreur, il avait tenté de me tuer. Par un coup de chance, j'étais parvenu à le détruire – mais j'avais usé de magie pour cela. J'avais violé la Première Loi de la Magie : « Tu ne tueras point. » Quand on est coupable d'un tel acte, il n'existe qu'une seule peine, et une seule épée pour l'appliquer.

La Blanche Confrérie modifia la sentence, car la tradition autorise un magicien à utiliser tous les moyens possibles pour défendre sa vie ou celle d'innocents. J'affirmais avoir été attaqué en premier et le cadavre de mon maître n'était pas en mesure de dire le contraire. Il fut décidé de me soumettre à une période probatoire. Un seul écart, et j'étais fini. Quelques magiciens trouvaient ce jugement totalement inique (j'étais du nombre, mais mon avis ne comptait pas vraiment), et d'autres pensaient que j'aurais dû être exécuté, quelles que soient les circonstances atténuantes. Morgan était de ceux-là.

Quel veinard je fais !

J'étais remonté contre la Confrérie, les éléments bienveillants mis à part. Il semblait pourtant logique qu'elle me soupçonne – je lui avais assez cassé les pieds et avais méprisé trop de traditions en affichant mes talents aussi ouvertement. Un paquet de membres devaient vouloir ma mort. Il était peut-être temps de faire plus attention.

En rentrant à Chicago, je baissai la vitre de ma portière pour rester éveillé. J'étais épuisé, mais mon esprit tournait comme un hamster dans sa roue, il filait à toute allure sans aller nulle part.

Un tel degré d'ironie me rendait fou. La Blanche Confrérie me pensait coupable de ces meurtres et, faute d'un autre suspect, c'était moi qui dégusterais. L'enquête de Murphy venait de prendre une énorme importance. Mais pour continuer à

avancer, j'allais devoir découvrir comment le sort avait été conçu. Pour y parvenir, il fallait que j'explore des champs d'expertise qui, à eux seuls, m'assuraient la peine de mort. Paradoxe total. Si j'avais eu le moindre respect pour l'intelligence de Morgan, je l'aurais soupçonné d'avoir commis les meurtres pour me faire porter le chapeau.

Mais ça ne collait pas. Morgan était prêt à pousser la loi le plus loin possible pour appliquer sa vision de la justice, mais il ne la violerait jamais. Si ce n'était pas le gardien, alors qui ? Il n'y avait pas pléthore de gars assez puissants pour sortir un sort pareil – ou alors, un défaut dans les lois de la quasi-physique régissant la magie rendait le cœur plus prompt à l'explosion que les autres organes. Pour le découvrir, j'allais devoir faire des recherches.

Bianca en saurait plus. Il le fallait. J'avais déjà prévu de lui rendre visite, mais l'intervention de Morgan en avait fait une priorité. Murphy ne serait pas ravie que je fouine du côté de *son* enquête. Mieux encore, comme les affaires de la Confrérie devaient rester discrètes, je n'allais pas pouvoir lui expliquer pourquoi. Que du bonheur !

Parfois, j'ai l'impression que quelqu'un me hait, là-haut.

## Chapitre 8

Il était deux heures passées quand j'arrivai enfin à la maison. La pendule de la voiture ne marchait évidemment pas, mais je me basai sur la position des étoiles et de la lune. J'étais crevé, cassé, les nerfs plus à vif que du carpaccio de saumon.

Certain que le sommeil me fuirait, je décidai de faire un peu d'alchimie pour me délasser.

Si je pouvais me réfugier dans une occupation classique et socialement acceptable, dans ce genre de moment... Je ne sais pas moi, comme Sherlock et son violon (ou sa viole), ou le capitaine Nemo et son orgue, dans la version Disney. Mais non. Je suis un peu l'équivalent magique des mordus d'informatique. J'existe pour la sorcellerie, sous une forme ou sous une autre, un point c'est tout. Un jour, il faudra vraiment que je me trouve une vie.

J'habite un appartement situé sous une grande maison, elle-même divisée en plusieurs appartements. J'occupe le sous-sol et la cave, ce qui est plutôt sympa. De tous les locataires, je suis le seul à disposer de deux niveaux, et mon loyer est moins élevé que les autres.

La maison est pleine de grincements, de soupirs et de craquements. Le temps et les occupants ont laissé leurs empreintes dans la pierre et le bois. J'entends tout, je perçois chaque mouvement d'humeur, d'où qu'il vienne. Cet endroit est ancien, mais il brille comme un phare dans les ténèbres et, d'une certaine manière, il est vivant.

C'est chez moi.

Mister m'attendait en bas de l'escalier, devant la porte d'entrée. Mister est un énorme chat gris. Attention, quand je dis énorme, c'est *énorme*. Certains chiens sont plus petits que lui. Il pèse dans les quinze kilos, avec pas mal de graisse dans le

compte. À mon avis, son père était un chat sauvage ou un lynx... Je l'avais trouvé tout chaton dans une poubelle, trois ans plus tôt. Il a eu la queue arrachée par un chien ou une voiture, je ne suis pas trop sûr, mais en tout cas, il déteste les deux, hésitant entre la fuite et le combat chaque fois qu'il en voit.

Mister n'avait pas tardé à récupérer sa dignité et il avait fini par se considérer comme le véritable maître de l'appartement. Quant à moi, je n'étais qu'un indigent dont il tolérait tout juste la présence.

Il me miaula dessus d'un ton agacé.

— Je croyais que tu avais un rencard.

Il sautilla jusqu'à moi et se frotta contre mes jambes. Je vacillai, retrouvai mon équilibre et ouvris la porte. Soucieux de maintenir les apparences, Mister entra le premier.

Mon salon est une pièce un peu étroite avec une cuisine d'un côté et une cheminée de l'autre. Une porte donne sur ma chambre et ma salle de bains. Il y a aussi la trappe qui mène à la cave, dans mon laboratoire. La déco est un peu surchargée. Des tapis s'amoncellent, les murs sont couverts de tapisseries, des bibelots et d'autres choses plus bizarres trônant sur chaque meuble. Mon bâton et ma canne-épée traînent dans un coin, et j'ai plusieurs étagères de bouquins que je finirai bien par trier un jour.

Mister vint prendre sa place devant la cheminée et exigea qu'on fasse du feu. Je comblai ses désirs et en profitai pour allumer une lampe. Attention, j'ai l'électricité, mais elle foire tellement souvent que ça ne vaut pas le coup de fatiguer les ampoules. Et je ne vais sûrement pas tenter ma chance avec un chauffage au gaz. Je me contente de choses simples, ma cheminée, mes bougies et mes lampes à huile. J'ai un four à charbon spécial et une hotte qui évacue une grande partie de la fumée. Pourtant, ça sent toujours un peu le feu de bois chez moi et je n'y peux rien.

Avant de descendre, j'enlevai mon manteau et passai une lourde robe de flanelle. Pourquoi croyez-vous que les magiciens portent des robes ? Il fait un froid terrible dans les labos ! Arrivé en bas, j'allumai quelques lampes, deux brûleurs et un chauffage au kérosène.

Une grande table au milieu de la pièce, trois autres contre les murs et, tout au bout, un cercle de cuivre fixé sur le sol avec d'énormes boulons... Les étagères, au-dessus des paillasses, croulaient sous les cages vides, les boîtes, les Tupperware, les jarres, les pots, tous les récipients possibles et imaginables. Il y avait aussi une paire de cornes plutôt étranges, quelques fourrures, un tas de vieux bouquins moisissés, une série de cahiers remplis de mes pattes de mouche, et un crâne humain.

— Bob, dis-je.

Je déblayai la table centrale et transférai des caisses, des sacs d'épicerie et des tubes en plastique dans le cercle de cuivre. Il me fallait un peu de place pour bosser.

— Bob, réveille-toi.

Toujours rien. Je fouillai dans mes étagères.

— Bob ! Debout espèce de relique paresseuse !

Une lueur orangée illumina les orbites du crâne.

— Pour commencer, on me réveille, mais en plus, je me fais engueuler. Que t'est-il arrivé pour que tu sois dans cet état ?

— Arrête de ronchonner, dis-je en souriant. On a du pain sur la planche !

Bob grogna quelque chose en vieux français – me sembla-t-il –, mais je perdis le fil quand il en arriva aux invraisemblances anatomiques des crapauds. Il bâilla et ses dents s'entrechoquèrent quand il referma la bouche.

Bob n'était pas vraiment un crâne humain, mais un esprit de l'air. Un peu comme un fey, mais pas exactement... Ce sinistre réceptacle avait été conçu spécialement pour lui des siècles plus tôt, et son travail consistait à se souvenir des choses. On se doutera que je ne peux pas utiliser un ordinateur pour stocker des informations et suivre les subtils changements des lois de la quasi-physique. C'est la tâche de Bob. Il avait travaillé avec des dizaines de magiciens, accumulant ainsi une quantité impressionnante de connaissances. Plus un ego de la taille d'un paquebot.

— Foutu mage, grommela-t-il.

— J'ai pas sommeil. On va faire quelques potions, ça te dit ?

— Comme si j'avais le choix. On fête quoi ?

Je racontai ma journée à Bob. Il siffla (pas facile sans lèvres),

et dit :

— Ça sent mauvais !

— Très mauvais, oui !

— Écoute, dit-il. Laisse-moi sortir et je trouverai un moyen de te tirer de là.

Une sirène d'alarme résonna dans ma tête.

— Je t'ai déjà laissé sortir une fois, Bob. Tu te souviens ?

Il hocha la tête en grattant le bois de la table avec sa mâchoire.

— La maison des étudiantes. Oui, je me souviens.

Je me rembrunis et mis un peu d'eau à bouillir.

— Puisque tu es un pur esprit, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu es aussi porté sur le sexe !

— C'est un intérêt purement scientifique, Harry ! se défendit Bob.

— Ah oui ? Eh bien, je doute que laisser ton intérêt scientifique mater les gens chez eux soit une bonne idée.

— Attends un peu. Ma soif de connaissance ne se limite pas à regarder chez...

— Stop ! Je ne veux rien savoir.

— Ta perception de ma sortie est tellement grivoise ! Tu insultes ma virilité, Harry !

— Bob, tu es un crâne. Tu n'as pas de virilité à insulter !

— C'est ça, oui... Hôpital, charité, tout ça. Et si on parlait de ta vie amoureuse ? La plupart des hommes ont d'autres choses à faire la nuit que de jouer au petit chimiste.

— Puisque tu en parles, répondis-je, j'ai un rendez-vous samedi soir.

Les yeux de Bob passèrent de l'orange au rouge.

— Ooooooooooh ! Elle est belle ?

— Couleur café, cheveux noirs, yeux noirs. Des jambes du feu de Dieu. Intelligente. Sexy comme un rêve d'adolescent.

— Tu crois qu'elle voudra visiter le labo ?

— Tu n'es qu'un pur esprit, rappelle-toi.

— Bon, sérieusement, si elle est si fantastique, elle fiche quoi avec toi ? Tu n'es pas vraiment sire Gauvain, non plus.

Ce fut mon tour de me défendre :

— Je l’attire ! Qu’est-ce qu’il y a de si surprenant ?

— Harry, souffla Bob alors que la lumière dans ses orbites baissait, ta connaissance des femmes tiendrait dans ma dent creuse.

Je le fixai un moment, avant de comprendre – à ma grande tristesse – que ce tas d’os avait sûrement raison. Cela dit, je n’allais pas l’admettre. Pas même dans un million d’années... Mais il avait raison.

— On va créer une potion d’évasion, dis-je. Je n’ai pas envie d’y passer la nuit, alors si on pouvait s’activer ? Au mieux, je me souviens de la moitié de la formule.

— Quand on en fait une, on peut toujours en faire deux, tu le sais, Harry.

Il avait encore raison. Globalement, la création d’un philtre alchimique requiert surtout du mélange, de la cuisson et de l’attente. Aucun problème pour commencer une deuxième potion et alterner les deux. On peut même en faire trois parfois, mais c’est un poil risqué.

— Pas bête, on va faire un doublon.

— M’enfin, Harry, se moqua Bob, c’est d’un routinier ! Tu devrais varier les plaisirs, essayer des trucs nouveaux.

— Du genre ?

Les orbites du crâne s’illuminèrent.

— Un philtre d’amour, Harry ! Si tu ne me laisses pas sortir, permets-moi au moins de faire ça ! Dieu sait que tu risques d’en avoir besoin et...

— Non, dis-je fermement. Jamais. Pas de philtre d’amour.

— Très bien. Pas de philtre d’amour, pas de potion d’évasion.

— Bob, dis-je, très agacé.

Ses orbites s’éteignirent.

Je grondai. Au sommet de ma forme, je ne suis pas un requin impitoyable, mais là, j’étais fatigué et énervé. Je m’approchai du crâne et le secouai par la mâchoire.

— Hé ! criai-je. Bob ! Sors de là ! Tu sors ou je balance ce crâne dans un puits si profond que plus personne ne te laissera sortir, jamais !

Ses yeux s’allumèrent un bref instant.

— Tu ne le feras pas, j’ai trop de valeur.

Ses yeux s'éteignirent.

Je serrai les dents et résistai à l'envie de le fracasser sur le sol. J'inspirai profondément et mobilisai des années d'entraînement aux arts mystiques pour ne pas faire un gros caprice et briser l'esprit en mille morceaux. À la place, je remis le funeste vestige sur l'étagère et comptai jusqu'à trente.

Pouvais-je concevoir la potion seul ? Probablement, mais j'avais l'horrible pressentiment qu'elle n'aurait pas précisément l'effet voulu. Créer une potion est plutôt compliqué. Tout se joue sur de petits détails plutôt que sur l'intention, comme avec les sorts. De plus, faire un philtre d'amour ne signifie pas forcément l'utiliser. De toute manière, le truc perd toute efficacité au bout de quelques jours. Il ne passerait même pas le week-end. Ça ne pouvait pas être bien méchant.

Je tentai de trouver une quelconque légitimité à l'entreprise. Bob serait calmé et il en tirerait un plaisir sordide. Rien n'est plus économique que les philtres d'amour, donc je n'y laisserais pas ma chemise. Et si, comme à son habitude, Susan me demandait de lui montrer un tour de magie, je pourrais toujours...

Non. Là, c'était trop. Ça revenait à admettre que je ne pouvais pas avoir une femme sans aide. En plus, ça n'aurait pas été très honnête, j'aurais abusé de cette fille. Il me fallait une potion d'évasion. Une décoction qui pourrait me sauver la peau chez Bianca et qui, au pire, me servirait à échapper aux griffes de Morgan et de la Blanche Confrérie.

Bref, je me serais senti bien mieux avec cette potion d'évasion.

— Très bien, Bob. Tu as gagné. On fera les deux. C'est bon ?  
Les orbites s'allumèrent doucement.

— Sûr ? Tu vas m'écouter et fabriquer le philtre d'amour ?

— Je t'écoute toujours quand je crée une potion.

— Tu veux qu'on parle de la potion d'amaigrissement ?

— Oui, bon, là, j'ai fait une erreur.

— Et la potion d'anti-gravité ! Tu t'en souviens ?

— On a réparé le plancher ! C'était pas grave !

— Et la...

— Oui, bon, ça va ! Inutile de remuer le couteau dans la

plaie ! Allez, aboulez les formules.

De bonne humeur, Bob s'exécuta et nous passâmes les deux heures suivantes à bosser. Il n'y a pas trente-six manières de procéder. D'abord, une base pour le liquide, ensuite un élément pour stimuler tous les sens, puis un truc pour l'esprit et un autre pour l'âme. À peu près huit ingrédients, tous différents selon les potions et selon les personnes. Avec ses siècles d'expérience, Bob devinait quels étaient les composants à utiliser en fonction de tous ces critères. Il avait raison quand il disait avoir trop de valeur. Il n'existe pas deux esprits aussi expérimentés que Bob, j'ai de la chance de le posséder.

Pour la potion d'évasion, j'utilisai une base de vingt centilitres de Gatorade. J'ajoutai une goutte d'huile de moteur pour le goût et de minuscules morceaux de plume pour le côté tactile. Cent grammes de grains de café chocolatés réduits en poudre suivirent. Ensuite vinrent un ticket de bus inutilisé – pour l'esprit – et une petite chaîne que j'avais brisée – pour le cœur. Je dépliai un mouchoir d'un blanc virginal dans lequel j'avais stocké une ombre vacillante que je mélangeai avec le reste.

Enfin, je débouchai le pot ou j'avais gardé un trottement de souris et je laissai tomber le bruit dans la décoction.

– Tu es sûr de ton coup, Bob ?

– Cent pour cent. C'est la formule haut de gamme.

– Elle pue.

Les orbites du crâne clignotèrent.

– Comme souvent.

– Elle fait quoi, d'ailleurs ? C'est la version en super-vitesse ou la téléportation ?

– Un peu des deux. Quand tu la bois, tu deviens le vent pour quelques minutes.

– Le vent ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– Je suis un esprit du vent, après tout. Fais-moi confiance, ça va marcher !

Dubitatif, je mis la potion à mijoter et m'attaquai à la seconde. Le premier ingrédient suggéré par Bob me surprit.

– De la tequila ? Tu es sûr ? Je croyais que la base d'un philtre d'amour était constituée de champagne.

— Champagne, tequila, où est la différence, du moment que la fille est désinhibée ?

— Mouais, j'ai peur que cela donne des résultats plus... graveleux.

— Ho ! s'exclama Bob. C'est qui le trésor de mémoire, ici ? Toi ou moi ?

— Ben...

— Qui a de l'expérience avec les femmes, ici ? Toi ou moi ?

— Bob...

— Harry, dit le crâne d'un ton sentencieux, je séduisais déjà des bergères quand tu n'étais même pas une lueur lubrique dans l'œil de ton arrière-arrière-grand-père. Je crois que tu peux me faire confiance sur ce coup-là.

J'étais trop fatigué pour discuter avec lui.

— Bon, d'accord, soupirai-je ; De la tequila.

Je versai vingt centilitres d'alcool et regardai Bob.

— Très bien. Maintenant, cent grammes de chocolat noir.

— Du chocolat ?

— Les gonzesses adorent le chocolat, Harry. Je grommelai, pressé d'en finir, et mélangeai les ingrédients. Une goutte de parfum (la contrefaçon de ma marque préférée), trente grammes de soie déchirée et le dernier soupir recueilli au fond d'une bouteille. Je rajoutai un peu de cire et le produit prit une jolie couleur d'or rougeoyant.

— Parfait, intervint Bob. Maintenant, ajoute les cendres d'une lettre d'amour pleine de passion. Je jetai un coup d'œil au crâne.

— Heu, je suis un peu à court en ce moment.

— Quelle surprise ! railla-t-il. Regarde sur l'étagère derrière moi.

Obéissant, je découvris quelques romans à l'eau de rose, avec des couvertures regorgeant de chair sensuelle.

— D'où tu sors ça ?

— De ma dernière virée, répondit Bob avec un grondement de plaisir. Page cent soixante-quatorze, le paragraphe débutant par « Ses seins laiteux ». Brûle cette page.

— Ça va marcher ?

— Les gonzesses dévorent ce genre de trucs.

— Très bien, soufflai-je. C'était l'ingrédient de l'esprit ?  
— Ouais, ouais, dit Bob en se balançant sur sa mâchoire d'excitation. Maintenant, il n'y a plus qu'à ajouter une cuillère à café de poudre de diamant et c'est fini.

J'écarquillai les yeux.

— Du diamant ? J'ai pas de diamant, Bob !

— Je m'en doutais. T'es vraiment un pouilleux, voilà pourquoi les femmes ne t'aiment pas. Allez, déchire un billet de cinquante en tout petits morceaux et balance ça là-dedans.

— Un billet de cinquante dollars ?

— De l'argent, confirma Bob. Très sexy.

Je râlai en sortant mon dernier billet de cinquante et en le réduisant en miettes avant de le sacrifier pour finaliser la potion.

L'étape suivante était la plus difficile. Une fois les ingrédients mélangés, il faut leur insuffler suffisamment d'énergie pour les activer. Les propriétés physiques des éléments importent peu, l'essentiel, c'est le sens que leur donne le concepteur de la potion, et la personne à qui il la destine.

La magie tire son énergie de bien des sources. Elle peut venir d'endroits précis, en général des lieux spectaculaires comme les chutes du Niagara ou le Vésuve. Elle tire aussi son essence de sites particuliers, comme Stonehenge. Ou des gens. La meilleure magie vient de l'intérieur. Parfois il suffit d'un effort de volonté à l'état brut, en d'autres occasions il faut des émotions, des sentiments. Tout ça est amplement suffisant pour invoquer la puissance des arcanes.

J'avais tout ce qu'il fallait en inquiétudes pour nourrir le feu de la magie : beaucoup de soucis et des trésors d'obstination. Je répétais sans cesse la litanie quasi latine au-dessus des potions et je sentis une sorte de tension s'accumuler à la limite de mes sens conventionnels. Mais elle était bien là.

Je rassemblai toutes mes angoisses, toute ma colère et mon entêtement, puis j'en fis une boule que je lançai contre la *tension* en l'appuyant avec toute la force et toute la résonance de mes paroles. La vague de magie me quitta d'un coup, comme le contenu d'un estomac qu'on déchire.

— J'adore ce moment, dit Bob alors que les potions laissaient

échapper des nuages de fumée verte en débordant des éprouvettes.

Je m'écroulai sur un tabouret en attendant que les décoctions aient fini de mousser. J'étais vidé, la fatigue s'étant abattue sur moi comme un sac de briques. Une fois les produits refroidis, je les transvasai dans des bidons de vélo de course puis les étiquetai avec un marqueur indélébile. Je ne voulais plus courir le risque de me tromper de potion. Plus depuis l'affaire du stimulateur capillaire et de l'invisibilité. À l'époque, j'essayais de me faire pousser une belle barbe...

— Tu ne vas pas le regretter, Harry. C'est la meilleure potion que j'aie jamais faite.

— Je l'ai faite, pas toi.

J'étais vraiment épuisé – beaucoup trop las pour laisser des vétilles comme une exécution probable me barrer la route de mon lit.

— Bien sûr, répondit Bob. Tout ce que tu veux, Harry.

J'éteignis toutes les lampes et le radiateur puis grimpai à l'étage sans dire bonne nuit. Le crâne se contenta de glousser tout seul.

Je m'écroulai dans mon plumard.

Mister vient toujours se coucher sur mes jambes. Je l'attendis et, quelques secondes plus tard, il s'installa puis il ronronna comme un moteur miniature.

En dépit de la fatigue, j'essayai encore d'établir un programme pour les jours à venir. Parler à la vampire. Retrouver le mari disparu. Éviter le courroux de la Blanche Confrérie. Trouver le tueur.

Avant qu'il ne me trouve. Plutôt sinistre comme perspective, mais je décidai que ça n'allait pas m'empêcher de dormir...

## Chapitre 9

Vendredi soir. Rendez-vous avec Bianca, la vampire. Attention, je n'ai pas sauté du lit pour aller la voir. On ne se jette pas dans la gueule du loup avec un sourire jusqu'aux oreilles.

On commence par un bon petit déjeuner.

À quinze heures... C'est le téléphone qui ma réveillé. Obligé de me lever pour aller décrocher dans le salon.

— Mmmrrmmff, grognai-je.

— Dresden, dit Murphy, des informations ?

Elle avait l'air pressée. Elle adopte ce ton chaque fois qu'elle est énervée, et ça m'agace – on dirait des ongles grattant un os. L'affaire Tommy Tomm ne devait pas avancer.

— Rien pour l'instant, répondis-je. J'ai passé la nuit dessus, mais sans grands résultats.

— Ça ne suffit pas, Harry ! Il me faut des réponses ! J'en ai besoin pour hier !

— Je vais aussi vite que possible.

— Alors, accélère !

Elle était en colère. Pas vraiment une surprise de la part de Murphy, mais ça voulait dire qu'il se passait du vilain. Quand les choses se compliquent, certaines personnes paniquent, d'autres s'effondrent et Murphy s'énerve.

— Le commissaire te cherche encore des puces ?

Le commissaire Howard Fairweather se sert de Murphy et de son équipe comme boucs émissaires pour un paquet de crimes non élucidés. Il rôde toujours dans le coin, essayant de prendre Karrin en faute pour éviter d'être lui-même réprimandé.

— Comme le singe ailé du *Magicien d'Oz*. J'en arrive à me demander qui lui met autant de pression sur cette affaire. (La voix de Murphy était aussi acide qu'un citron, et je l'entendis laisser tomber un Alka-Seltzer dans un verre.) Sérieusement,

Harry, dépêche-toi de me fournir ces informations ! Je dois savoir si la sorcellerie est impliquée, et, si oui, qui et comment. Il me faut des noms, des lieux, tout !

— C'est pas aussi simple que ça, Murph...

— Alors simplifie ! Combien de temps avant un début de réponse ? Dans quinze minutes, j'ai une réunion avec la commission d'inspection du commissaire. Il me faut une estimation, ou je n'aurai plus qu'à rendre ma carte.

Si je tirais quelque chose de mon entrevue avec Bianca, je pourrais avancer sur l'affaire de Karrin.

Mais si je faisais chou blanc, j'allais gâcher la soirée, et Murphy voulait des réponses maintenant. J'aurais peut-être dû créer une potion d'insomnie.

— La commission travaille le week-end ?

— Tu plaisantes ?

— On aura quelque chose lundi, alors.

— Ça te laisse assez de temps pour tout découvrir ?

— Même si je résous cette énigme, je ne sais pas si ça te servira vraiment. J'espère que tu as autre chose pour monter ton dossier.

Je l'entendis soupirer et avaler son médicament.

— Ne me plante pas, Harry.

Il était temps de changer de sujet avant qu'elle ne me surprenne en flagrant délit de mensonge. Je n'avais aucune intention de me livrer à ces recherches interdites, si je pouvais l'éviter.

— Et avec Bianca ? soufflai-je.

— Cette salope n'a rien lâché ! De petits sourires, des poses, des ronds de fumée, des potins et des croisements de jambes. Tu aurais dû voir Carmichael baver.

— Mouais, ça peut se comprendre. Elle est plutôt mignonne si j'en crois la rumeur. Écoute, Murph, et si je...

— Non, Harry. Jamais. Tu ne vas pas à la Chambre de velours. Tu ne parles pas avec cette femme. Tu ne t'impliques pas là-dedans.

— Eh ben, inspecteur Murphy ! gloussai-je. On est jalouse ?

— Te flatte pas. Tu es un civil, Dresden, même si tu as une carte de détective privé. Si tu termines à l'hôpital ou à la

morgue, c'est moi qui dérouillerai.

— Je suis ému, Murph.

— J'irai émuvoir un mur avec ta tête si tu me doubles sur ce coup, Harry !

— Du calme, Karrin. Si tu ne veux pas que je m'en mêle, pas de problème.

Oups, un mensonge ! Elle allait le flairer comme un requin renifle le sang.

— Tu mens très mal, Harry. Bon sang, je devrais te coller en cellule, juste pour m'assurer que...

— Pardon ? hurlai-je dans le combiné. Murph, je te perds ! Je ne t'entends plus ! Foutu téléphone ! Rappelle-moi !

Je raccrochai.

Mister trotta jusqu'à moi et se frotta contre mes jambes. Il m'examina tandis que je débranchais le téléphone.

— Tout va bien, Mister... On a faim ?

Je fis la cuisine. Des restes de sandwich à la viande pour lui, une boîte de spaghettis réchauffés dans le four à bois pour moi. J'économisai la dernière canette de Coca, dont Mister raffole autant que moi, et, une fois le ventre plein, le chat satisfait, j'étais prêt à l'action – et pour le coucher du soleil.

On n'était pas encore passé à l'heure d'été et la nuit tombait vers sept heures. J'avais soixante minutes pour me préparer.

On pense en connaître un rayon et, parfois, il y a une ou deux choses de vraies dans tout ça. Parfois. De toute manière, je ne m'attendais pas à débarquer chez Bianca pour tailler le bout de gras. Je prévoyais que les choses dégénéraient avant qu'on puisse discuter et je ne voulais pas me faire prendre par surprise.

Être magicien, c'est être prévoyant. Les mages ne sont pas vraiment des surhommes. Nous avons simplement plus de facilité à prévoir les événements et à nous préparer en fonction de ces données. Après tout, mage rime avec sage. On connaît un tas de trucs. On n'est ni plus forts ni plus rapides que les autres, et même pas mieux lotis au niveau du ciboulot, mais on est malins et on dispose d'infos avant eux. Un magicien averti en vaut une armée.

Quand un mage est paré pour s'occuper d'un problème, il a

de grandes chances de trouver une solution dans les plus brefs délais. J'ai donc rassemblé une petite panoplie, j'ai vérifié le poli de ma canne, j'ai pris un couteau en argent, j'ai empoché la potion d'évasion et j'ai récupéré mon talisman favori – un pentacle d'argent, sur une chaîne du même métal, ayant appartenu à ma mère. Mon père me l'a légué. J'ai aussi glissé un mouchoir blanc dans ma poche.

J'avais pas mal d'objets magiques, enfin, plus ou moins magiques. Un véritable enchantement prend du temps et coûte de l'argent, donc je n'en ai pas vraiment les moyens. Les magiciens prolétaires se contentent de balancer quelques sorts ici et là, en espérant qu'ils ne foireront pas le moment venu. Je me serais senti beaucoup mieux avec mon bâton de combat ou ma crosse, mais ce serait revenu à débarquer chez Bianca dans un tank, puis à en descendre avec une mitrailleuse et un lance-flammes en la traitant de dégonflée.

Il allait falloir trouver le juste milieu entre être prêt à rencontrer des problèmes et prêt à les provoquer.

Je n'avais pas peur, attention ! Bianca ne s'attaquerait pas à un magicien mortel. Elle ne voudrait pas s'attirer les foudres de la Blanche Confrérie.

D'un autre côté, je n'en étais pas le membre le plus populaire. Il se pouvait même que la Confrérie regarde ailleurs pendant que Bianca me ferait disparaître.

*Fais attention, Harry, me dis-je. Ne sombre pas totalement dans la paranoïa. Si tu fais ça, tu transformeras ton appartement en sous-solde la Solitude.*

— T'en penses quoi ? demandai-je à Mister après avoir rassemblé le matériel.

Le chat se dirigea vers la porte et la gratta.

— Merci quand même. C'est bon, c'est bon... soupirai-je.

Il sortit en même temps que moi et je montai dans ma voiture.

La Chambre de velours était située dans un quartier des plus aisés.

Bianca gère ses affaires depuis une énorme demeure datant des Années folles. On dit qu'Al Capone la fit construire pour une de ses maîtresses.

La grille en fer forgé était gardée. Je garai la Coccinelle dans la petite allée donnant sur la rue et, comme souvent, le moteur toussa en s'arrêtant. Baissant la vitre, je regardai derrière. Il y eut une explosion et un gros nuage de fumée noire s'échappa de la voiture.

Le moteur cracha une excuse avant de mourir sous moi. Il ne manquait plus que ça. Plus de voiture ! Je sortis pour pleurer la mort de ma caisse.

Le gardien n'était pas grand, mais il cachait une musculature extrêmement développée sous un costume coûteux.

Il m'examina avec des yeux de pitbull avant de lâcher :

— Vous avez rendez-vous ?

— Non, mais je crois que Bianca voudra quand même me recevoir.

— Désolé, répondit le type impassible. Bianca est sortie pour la soirée.

Plus rien n'est simple de nos jours. Je croisai les bras en m'appuyant contre la Coccinelle.

— Comme vous voulez... Je vais attendre qu'une dépanneuse passe. Il faudra bien libérer l'allée.

Le gorille me dévisagea en réfléchissant et ses yeux se plissèrent sous l'effort. Le problème se fraya un chemin dans le dédale de son cerveau puis la réponse vint : passer le bébé.

— Je vais me renseigner, concéda-t-il.

— Comme c'est gentil ! Vous ne le regretterez pas.

— Nom ? grogna-t-il.

— Harry Dresden.

S'il me reconnut, son visage ne le trahit pas une seconde. Il nous étudia encore un peu, ma voiture et moi, puis s'éloigna pour passer un coup de fil sur son portable.

J'écoutai. Il est très simple d'écouter, mais plus personne ne s'y exerce. Pourtant, il suffit de s'entraîner pour affûter ses sens.

— J'ai un gars qui prétend que Bianca voudra lui parler. Il s'appelle Harry Dresden.

Il se tut un moment. Je ne pouvais rien discerner de son interlocuteur, sinon qu'il était de sexe féminin.

— Ouais, dit le type en me regardant. Ouais. Très bien... Pas de problème, madame.

Je sortis ma canne pour m'appuyer dessus, puis tapotai un peu le bitume en signe d'impatience.

Le garde revint, appuya sur un bouton dans un coin et la grille s'ouvrit avec un léger bourdonnement.

— Entrez, monsieur Dresden. Si vous voulez, je peux m'arranger pour qu'on dépanne votre voiture.

— Excellent, dis-je.

Je lui donnai le nom du casseur avec qui Mike travaillait, en lui conseillant de mentionner qu'il s'agissait de la voiture d'Harry, une fois de plus. Fido, gardien fidèle, nota tout ça sur un petit calepin tiré de sa poche pendant que j'avais en faisant claquer ma canne à chaque pas.

— Stop, me dit-il d'une voix très calme.

Les gens ne parlent jamais avec une telle autorité sans avoir un flingue en main. Je m'arrêtai.

— Posez la canne et levez les bras, je vais vous fouiller.

Je soupirai, mais obéis. Je ne me retournai pas, mais je sentis le métal froid du pistolet.

Le gorille me délesta du couteau. Ses doigts effleurèrent ma nuque et sentirent la chaîne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un pentacle.

— Sortez-le. Avec une seule main.

Je m'exécutai de la main gauche pour lui montrer la petite étoile à cinq branches en argent finement ciselée à l'intérieur d'un cercle.

— Ça va. ! grogna-t-il.

Il continua sa fouille, tomba sur la fiole de potion et la déboucha pour le renifler.

— Et ça ?

— Une boisson énergétique.

— Ça pue la mort, répondit-il en rebouchant la fiole avant de me la rendre.

— Et ma canne ? demandai-je.

— Vous la récupérerez à la sortie.

Merde ! Mon couteau et ma canne étaient mes seules armes. En cas de pépin, je serais obligé de faire appel à la magie, et ça pouvait être hasardeux dans le meilleur des cas. Je commençai à

déchanter.

Heureusement que Fido avait laissé passer certaines choses, dont le mouchoir et le pentacle. Comme ce n'était pas un crucifix ou une croix, il avait dû se dire que Bianca ne risquait rien.

Erreur. Les vampires (et d'autres créatures du même genre) ne réagissent pas aux symboles, ils sont affectés par le pouvoir lié à une profession de foi. Ma piété n'aurait même pas dérangé un moustique vampire – le Seigneur et moi n'avons jamais réussi à nous comprendre. Mais le pentacle est un symbole *magique*, et j'ai une foi énorme en la magie.

En plus, Fido avait négligé ma potion d'évasion. Il serait bon que Bianca informe un peu mieux ses gardes au sujet du surnaturel...

La maison en elle-même était très élégante. Vaste, de hauts plafonds et des planchers comme on en fait plus... Une jeune fille bien habillée et à la coiffure stricte vint m'accueillir dans le hall démesuré. Je lâchai les politesses d'usage, et elle me conduisit dans une bibliothèque aux murs couverts d'ouvrages fatigués aux reliures de cuir parfaitement en harmonie avec les vieux fauteuils qui encadraient la table basse, au centre de la pièce. Je m'assis pour attendre. Et j'attendis. Longtemps. Au bout d'une demi-heure, Bianca fit son apparition.

Elle entra dans la bibliothèque comme une bougie qui produit une flamme froide. Ses cheveux auburn semblaient trop sombres pour renvoyer des reflets roux, mais ils y parvenaient pourtant. La beauté de son visage parfait aux grands yeux noirs était subtilement rehaussée par un maquillage discret. Bianca n'était pas grande, mais pas moins belle pour autant. Sa robe noire au décolleté plongeant révélait une généreuse partie de ses cuisses d'albâtre. Des gants sombres lui montaient au-dessus des coudes, et ses trois cents dollars de chaussures à talons hauts semblaient tout droit sortis du musée de la torture. Bref, elle était trop parfaite pour être honnête.

— Monsieur Dresden, roucoula-t-elle. Quelle bonne surprise !

— Madame Bianca, répondis-je en me levant. Enfin, nous nous rencontrons. La rumeur ne mentionne pas à quel point

vous êtes séduisante...

Elle rit. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle renversa la tête juste assez pour que je distingue une gorge pâle.

— On dit que vous êtes un gentleman et je constate que c'est vrai. J'adore le charme désuet d'une telle attitude, surtout dans ce pays.

— Vous et moi sommes d'un autre monde...

Elle s'approcha de moi et me tendit la main avec une grâce toute féminine. Je m'inclinai et effleurai le dos de son gant avec mes lèvres.

— Vous me trouvez vraiment belle, monsieur Dresden ?

— Belle comme une étoile, madame.

— Poli autant que mignon, murmura-t-elle.

Elle m'inspecta des pieds à la tête, mais sans me regarder en face. Parce qu'elle ne voulait pas me soumettre à son pouvoir par inadvertance ou parce qu'elle préférait éviter de subir le mien ? Mystère. Elle fit le tour de la table et s'arrêta près d'un fauteuil. Je la rejoignis et tirai le siège pour lui permettre de s'asseoir. Elle croisa les jambes – avec *cette* robe et *ces* chaussures ! – en soignant son effet. Mon cœur rata un battement, puis je retournai à ma place.

— Bien. Monsieur Dresden, qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure ? Vous désirez passer une agréable soirée ? Je peux vous certifier que c'est une expérience unique.

Elle sourit en posant les mains sur ses genoux.

Je lui rendis son sourire et agrippai le mouchoir dans ma poche.

— Non, je vous remercie. Je suis venu pour parler.

Sa bouche forma un « ah » silencieux.

— Je vois... De quoi voulez-vous parler, si je peux me permettre ?

— Du meurtre de Jennifer Stanton.

Je n'eus qu'une seconde pour réagir. Ses yeux s'étrécirent, puis s'agrandirent, et elle se rua sur moi. Plus rapides que le vent, ses bras filèrent vers ma gorge.

Je basculai hors de mon fauteuil. Même si j'avais anticipé le mouvement, ses ongles me manquèrent de peu. L'un d'eux me laissa une éraflure douloureuse et Bianca me suivit jusqu'au sol,

ses lèvres pulpeuses révélant des crocs acérés.

Je sortis la main de ma poche et ouvris le mouchoir pour libérer le rayon de soleil que j'avais en réserve pour une potion.

L'espace d'une seconde, il fit jour.

La lumière catapulta Bianca par-dessus la table en la pelant comme une carcasse faisandée rongée par un Kärcher. Elle hurla, et la chair de sa bouche commença à se déchirer avant de tomber comme une mue de serpent.

C'était la première fois que je voyais un vrai vampire et j'aurais le temps d'être terrifié plus tard.

Je notai les détails en sortant le talisman de ma chemise. Bianca avait une tête de chauve-souris hideuse, bien trop grosse pour son corps, et sa mâchoire béait. Ses épaules étaient puissantes et des ailes membraneuses jaillissaient de ses bras squelettiques. Des mamelles noircies pendaient sur sa robe qui n'avait plus rien de séduisant. Ses yeux exorbités étaient noirs et une pellicule squameuse couvrait son corps comme de la vaseline sèche. Le soleil l'avait endommagée.

Elle se reprit assez vite et tendit ses bras aux griffes effilées en poussant un ululement de rage.

J'enroulai le pentacle, avec sa chaîne, sur mon poing et le brandis – comme tout chasseur de vampires qui se respecte – avant de lâcher :

— Bon sang, madame ! Je suis juste venu parler !

La vampire cracha et approcha de moi à grandes enjambées étrangement gracieuses. Ses serres étaient toujours engoncées dans les chaussures à trois cents dollars.

— Arrière ! dis-je en avançant moi-même.

Le pentacle diffusa une lueur pure et claire, la lumière froide invoquée par ma volonté et ma confiance – ma foi, si vous préférez – en son pouvoir de repousser de tels monstres.

Bianca hurla, détourna la tête et leva un bras membraneux pour se cacher les yeux. Elle fit un pas en arrière, puis un autre, jusqu'à se retrouver le dos plaqué contre un mur de livres.

Et maintenant, je continuais comment ? Je n'allais quand même pas lui coller un pieu dans le cœur ! Mais si ma volonté faiblissait, elle se jetterait sur moi. Et je n'avais rien, même pas le plus rapide des sorts, à lui envoyer avant qu'elle m'arrache la

tête. Et même si je m'en sortais, elle avait sûrement des laquais mortels, comme le garde à l'entrée, qui seraient trop heureux de me tuer s'ils me voyaient rosser leur maîtresse.

— Tu l'as tuée, grogna la vampire. Tu as tué Jennifer. Elle était mienne, petit enchanteur.

Sa voix n'avait pas changé. Sensuelle et féminine, même si elle vibrait de colère et sourdait de cette bouche ignoble.

Déconcertant.

— Écoutez, je ne suis pas venu ici pour me battre... En plus, la police sait où je suis. Épargnez-vous un paquet d'ennuis et asseyez-vous. On va parler, puis tout le monde rentrera chez soi bien sagement. Bordel, Bianca ! Si j'avais tué Jennifer et Tommy Tomm, vous croyez que je serais venu parader ici ?

— Tu penses que je vais te croire ? Tu ne quitteras pas cette maison vivant !

J'étais à la fois effrayé et énervé. Bon sang, même la vampire croyait que j'étais le méchant !

— Quelle preuve de mon innocence pourrait vous satisfaire ?

Deux puits sans fond me toisèrent par-delà le brasier incandescent de ma foi. Je sentis les bribes de pouvoir qui cherchaient à m'atteindre être repoussées par le rempart de ma volonté, comme la créature.

— Baisse cette amulette, mage, grogna-t-elle.

— Si j'obéis, vous allez vous jeter sur moi ?

— Si tu n'obéis pas, c'est ce qui va se passer.

Plutôt bancaire, sa logique...

J'essayai de me mettre à la place de Bianca. Elle avait pris peur quand j'étais arrivé, me faisant fouiller et déposséder du maximum d'armes potentielles. Si elle pensait que j'étais le meurtrier de Jennifer Stanton, la seule mention de son nom suffisait-elle à la plonger dans une telle rage ? Je commençais à avoir la sale impression qui nous tombe dessus quand on s'aperçoit que les apparences sont parfois trompeuses.

— Si je le pose, je veux votre parole que vous irez vous asseoir et que nous parlerons. Je vous jure par le feu et le vent que je n'ai rien à voir avec sa mort.

La vampire cracha tout en continuant à se protéger les yeux.

— Et pourquoi devrais-je te croire ?

— Et pourquoi devrais-je *vous* croire ? contrai-je.

— Si tu n’as pas confiance en moi, mage, pourquoi devrais-je te faire confiance ? siffla Bianca entre ses crocs jaunis.

— Donc, j’ai votre parole ?

Elle se raidit.

— Tu as ma parole. Cache ce talisman et nous allons parler.

Malgré sa voix toujours vibrante de souffrance et de rage – et toujours aussi sexy qu’un porte-jarretelles sans jarretelles – je crus reconnaître l’accent de la vérité derrière ses mots.

Allez, un autre risque calculé ! Je jetai le talisman sur la table, et sa lueur se dissipa doucement, laissant les lampes se charger seules de l’éclairage.

La vampire baissa lentement les bras, ses yeux globuleux passant du pentacle à moi. Une longue langue rose claqua dans sa gueule et lécha les bords de sa bouche, puis disparut de nouveau. Elle était surprise. Elle ne s’attendait pas que j’obtempère.

Mon cœur battait la chamade, mais je repoussai la peur tout au fond de ma tête. Les vampires sont comme les démons, les loups ou les requins. Si on ne se comporte pas comme un dîner ambulante, on gagne leur respect. Sa véritable apparence était horrible, mais j’avais déjà vu pire. Certaines créatures infernales sont atroces et la vue de quelques Anciens serait suffisante pour plonger n’importe qui dans la folie. Je regardai le monstre sans fléchir.

— On s’y met ? Plus on traîne, plus l’assassin de Jennifer passe du bon temps...

La créature me scruta encore un moment, puis elle se drapa dans ses ailes. La peau noirâtre redevint une chair pâle et attirante qui s’étendit comme une infection fongique. Les mamelles ballantes reprirent leur rondeur et leur admirable perfection aux bouts carmins.

Quelques secondes plus tard, Bianca se dressa de nouveau devant moi, la robe arrangée, le dos droit et les yeux étincelant de colère. Elle se frictionna comme si elle avait froid. Sa beauté était intacte, ses courbes restaient merveilleuses, mais le charme était brisé. Ses yeux demeuraient deux abîmes implacables et étranges. Je n’oublierais jamais plus sa véritable

apparence, sous le masque de chair.

Je relevai mon fauteuil, puis contournai la table pour faire de même avec le sien et le tirer pour la laisser prendre place, comme au début de notre entretien.

Elle me fixa une longue minute. Ma désinvolture vis-à-vis de sa forme normale la déconcertait, et ça se voyait. Elle releva la tête et s'assit avec la dignité d'une reine, chaque fibre de son corps hurlant son courroux. Les règles de courtoisie et d'hospitalité du Vieux Monde avaient toujours cours, mais pour combien de temps ?

Je repris ma place après avoir ramassé le mouchoir. Bianca le regarda, furibonde, et eut une nouvelle fois le tic de se passer la langue – humaine à présent – sur les lèvres.

– Parlez-moi de Jennifer et de Tommy Tomm...

– Tout ce que je sais, je l'ai déjà dit à la police. J'ignore qui les a tués.

– S'il vous plaît, Bianca. Nous n'avons rien à nous cacher. Nous ne faisons pas partie du monde des mortels.

– C'est vrai. Vous êtes le seul en ville capable de lancer ce genre de sort. Si vous n'êtes pas coupable, je ne vois pas qui a pu le faire.

– Vous n'avez pas d'ennemis ? Personne qui chercherait à vous intimider ?

Une ride apparut aux coins des lèvres de Bianca. Presque un sourire.

– Bien entendu. Mais aucun n'aurait pu provoquer ce qui est arrivé à Tommy et Jenny. (Elle pianota sur la table et ses ongles entaillèrent le bois.) Je ne laisse pas des ennemis pareils en vie. Enfin, pas longtemps.

Je me calai dans mon siège en faisant mon possible pour cacher ma peur.

– Comment avez-vous connu Tommy Tomm ?

Bianca haussa ses épaules luisantes comme de la porcelaine, et tout aussi délicates.

– Si vous pensez que Tommy Tomm n'était qu'un sbire de Johnny Marcone, monsieur Dresden, vous faites erreur. Cet homme cachait des trésors d'élégance et d'attention. Il respectait beaucoup les filles et les traitait comme de véritables

personnes. (Son regard se fit vague.) Comme des êtres humains. Je n'accepte aucun client si je ne suis pas sûre que c'est un gentleman. Tommy sortait du lot. Je l'avais rencontré des années auparavant... ailleurs. J'ai toujours mis un point d'honneur à lui fournir quelqu'un d'attentionné pour passer la soirée.

— Cette nuit, vous lui avez envoyé Jennifer ?

La vampire hocha tristement la tête. Ses doigts pianotèrent de plus belle, et le bois s'effrita.

— Il voyait quelqu'un d'autre régulièrement ? Une personne avec qui il parlait, informée de ce qui se passait dans sa vie ?

— Non...

Bianca se rembrunit.

Je la dévisageai en laissant tomber négligemment le mouchoir sur la table.

Ses yeux s'attardèrent dessus, puis ils revinrent sur moi.

Je ne cillai même pas, plongeant dans le gouffre de son regard avec un petit sourire en coin qui signifiait que j'avais pire à lui envoyer si elle décidait de m'attaquer de nouveau.

Je vis sa colère et sa rage. L'espace d'un instant, je lus en elle et en découvris la source. Furieuse de m'avoir dévoilé sa vraie forme, elle était horrifiée et embarrassée de m'avoir laissé lui arracher son déguisement. Bref, elle craignait que mes pouvoirs puissent la priver à jamais de son masque de beauté.

Bianca était obsédée par son apparence. Ce soir, j'avais dissipé l'illusion, bouleversant son petit univers doré. Elle n'était pas près de me le pardonner.

Elle sursauta et arracha son regard du mien, furieuse et effrayée à la fois, avant que je ne puisse sonder davantage son âme et elle la mienne.

— Si je ne vous avais pas donné ma parole, Dresden, murmura-t-elle, je vous tuerais dans l'instant.

— Ce serait une très mauvaise idée, répondis-je d'un ton acide. Vous connaissez la puissance de l'Ultime Malédiction d'un magicien, n'est-ce pas ? Vous avez quelque chose à perdre, Bianca. Même si vous arriviez à m'éliminer, vous pouvez parier votre joli cul que je vous emmènerais en enfer avec moi.

Elle se raidit, puis inclina la tête d'un côté alors que ses

doigts s'immobilisaient en signe de reddition silencieuse et amère. Elle ne réagit pas assez vite pour me cacher la larme qui roula sur sa joue.

J'avais fait pleurer une vampire ! Magnifique. Je me sentis dans la peau d'un vrai superhéros. Harry Dresden, le type qui brise le cœur des monstres.

— Je pense à une personne qui pourrait savoir quelque chose, lâcha-t-elle d'un ton morne. J'ai eu une employée nommée Linda Randall. La « partenaire » de Jennifer quand un client désirait ce genre de service... Elles étaient proches.

— Où est-elle à présent ?

— Elle est chauffeur de maître pour un couple aisé qui voulait une domestique capable de faire autre chose que laver les carreaux. De toute manière, ce n'est pas le genre de fille que je garde longtemps. Je crois que Jennifer avait son numéro de téléphone et, si vous voulez, je peux demander à quelqu'un de vous le retrouver, monsieur Dresden.

Elle cracha mon nom comme s'il était empoisonné.

— Merci, ce serait très gentil.

Je gardai un ton relativement neutre. Les convenances et le bluff étaient les seules choses qui l'empêchaient de me sauter à la gorge.

Bianca se mura dans le silence, essayant de contrôler ses émotions, avant de relever les yeux vers moi. Son regard se figea, puis s'agrandit en se posant sur mon cou. Puis son visage se tétanisa d'une manière inhumaine.

Tous mes muscles se contractèrent, mon corps tendu comme un ressort. J'étais à court de gadgets et d'échappatoires. Si elle me sautait dessus maintenant, je ne pourrais rien faire pour me défendre. Et je n'aurais pas le temps de boire la potion avant qu'elle me réduise en bouillie. J'agrippai fermement les accoudoirs pour chasser mon réflexe de fuite. Ne pas montrer sa peur ! Ne pas fuir ! Tout ce que je gagnerais, ce serait d'éveiller son instinct de prédateur qui poursuit une proie.

— Vous saignez, monsieur Dresden, souffla-t-elle.

Je touchai lentement ma gorge, là où ses ongles m'avaient effleuré, et mes doigts revinrent poisseux de sang.

Bianca n'avait pas bougé d'un poil. Sa langue roulait de

nouveau dans sa bouche.

— Cachez ça, murmura-t-elle en émettant un étrange miaulement. Cachez ça, Dresden !

Je pressai mon mouchoir contre ma gorge. Bianca ferma les yeux, tourna la tête et se tint le ventre. Elle ne se leva pas et souffla :

— Partez. Maintenant ! Paula arrive. Je vous l'enverrai à la grille dans quelques minutes avec le numéro de téléphone.

Je filai vers la porte, mais m'arrêtai pour la regarder, pris d'une fascination morbide en imaginant ce qui se cachait sous cette apparence séduisante, ce masque de chair tordu par la faim.

— Partez, gémit-elle. (La fureur, la faim et une émotion que je ne pouvais pas imaginer brisèrent sa voix.) Partez, et n'oubliez surtout pas que je vais oublier cette nuit. Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

La porte de la bibliothèque s'ouvrit. La jeune femme à la coiffure stricte entra, me jeta un coup d'œil en passant, puis vint s'agenouiller près de Bianca.

Paula, supposai-je.

Paula murmura quelque chose, trop bas pour que je puisse entendre, et écarta les cheveux de sa maîtresse. Elle déboutonna sa manche, la releva, puis pressa son poignet contre la bouche de la vampire.

J'étais aux premières loges. La langue de Bianca apparut, rose et gluante. Elle appliqua de la salive sur la chair, Paula frissonnant et haletant sous ce contact. Sous la blouse ses tétons se tendirent, et sa tête bascula lentement en arrière. Un voile trouble descendit sur ses yeux langoureux, comme chez un drogué qui se fait une injection.

Les crocs de Bianca déchirèrent le petit poignet pâle. Le sang coula. La langue serpentine lapa le liquide plus vite que mes yeux ne pouvaient la suivre. Paula feulait de plaisir, et tout son corps frémissait.

Écœuré, je m'éloignai pas à pas sans tourner le dos à la scène. Paula glissa lentement sur le sol et sombra dans l'inconscience avec un plaisir évident. Bianca l'accompagna, plus proche de la bête affamée que de la femme respectable.

Quand elle s'accroupit sur la jeune femme, dans le creux de ses épaules d'albâtre, je distinguai l'abomination nocturne – sous son costume de peau – qui se gorgeait du sang de Paula.

Je me propulsai hors de la pièce en claquant la porte derrière moi. Mon cœur battait trop vite, trop fort. Cette scène aurait pu m'exciter, si je n'avais pas vu au-delà de l'illusion. En fait, j'avais l'estomac retourné. J'étais effrayé. Une jeune femme s'était abandonnée à cette créature avec autant d'entrain et de rapidité qu'à un amant.

C'était la salive. Quelque chose en moi tentait de rationaliser tout cela en se raccrochant à des éléments logiques et froids. La salive était sûrement soporifique. Elle provoquait peut-être même une accoutumance. Ça expliquait le comportement de Paula, son besoin de drogue.

Je me demandai si Paula aurait été aussi empressée si elle avait connu le véritable visage de Bianca.

C'est pour ça que la Blanche Confrérie se montre aussi impitoyable avec les vampires. S'ils peuvent dominer un mortel de cette manière, qu'arriverait-il s'ils plantaient leurs crocs dans un mage ? Deviendrait-il aussi dépendant à la morsure que Paula ? C'était impossible. N'est-ce pas ?

Mais si c'était impossible, pourquoi la Confrérie était-elle aussi nerveuse à ce sujet ?

« Vous ne vous en tirerez pas comme ça », avait dit Bianca.

Le froid s'insinua en moi tandis que je me ruais vers la grille.

Fido m'attendait. Il me rendit ma canne et mon couteau sans dire un mot. Une dépanneuse était déjà en train de s'arrimer à ma voiture. Je m'appuyai d'une main contre le métal glacé du portail, le mouchoir maintenu contre mon cou, et regardai George accrocher la Coccinelle. Il me reconnut et me fit signe avec un sourire qui illumina son visage basané. Je n'eus pas le cœur de lui renvoyer son sourire.

Quelques minutes plus tard, le téléphone du garde sonna. Il s'éloigna, acquiesça plusieurs fois, nota quelque chose sur son calepin, revint vers moi et me tendit un bout de papier.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Le numéro de téléphone et un message.

Je fixai le papier sans le lire.

— Je croyais que Bianca allait m’envoyer Paula ?

Le gorille ne dit rien, mais sa mâchoire se contracta et son regard dériva vers la maison de sa maîtresse, Paula n’allait pas venir et Fido avait peur.

Je pris le papier et, en le lisant, interdis à ma main de trembler.

Il y avait un numéro de téléphone et un mot.

« Repentez-vous. »

Je pliai le papier et le rangeai dans la poche de mon manteau. Un ennemi de plus. Génial ! Mes mains étant dans mes poches, Fido ne pouvait pas les voir trembloter. J’aurais peut-être dû écouter Murphy et rester à la maison pour jouer avec les confortables arcanes de la magie noire.

## Chapitre 10

George me prêta une vieille Studebaker brinquebalante. Je m'arrêtai près d'une cabine, non loin de là, pour appeler Linda Randall.

Il y eut quelques sonneries, puis une douce voix chaude de contralto répondit :

— Vous êtes chez les Beckitt, Linda à l'appareil.

— Linda Randall ?

— Oui, répondit la fille d'un ton langoureux et sensuel. Qui la demande ?

— Je m'appelle Harry Dresden. J'aimerais vous parler.

— Harry qui ?

— Dresden, je suis détective privé.

Elle éclata d'un rire assez chaud pour qu'on ait envie de se rouler dedans complètement nu.

— Vous voulez me détecter en privé, monsieur Dresden ? Je vous aime déjà.

— Heu, oui, madame Randall..., toussai-je.

— Mademoiselle, me corrigea-t-elle. Mademoiselle Randall. Je suis libre. Pour l'instant.

— Mademoiselle Randall, j'aimerais vous poser quelques questions au sujet de Jennifer Stanton.

Il y eut un grand silence à l'autre bout du fil. Je perçus quelques bruits à l'arrière-plan, peut-être une radio, et une voix enregistrée qui parlait de zones rouges et de zones vertes, de chargements et de déchargements de véhicules.

— Mademoiselle Randall ?

— Non, dit-elle.

— Ça ne prendra pas longtemps. Je vous assure que vous n'avez rien à voir avec mon affaire. Si vous pouviez me consacrer un moment.

— Non. Je travaille et j'en ai pour toute la nuit. Je n'ai pas le temps...

— Jennifer Stanton était votre amie. On l'a assassinée. Vous pourriez peut-être me dire quelque chose qui m'aiderait à...

— Il n'y a rien à dire. Au revoir, monsieur Dresden.

Linda raccrocha.

Je grognai, frustré.

Dans le mur !

Je m'étais préparé à fond, j'avais affronté Bianca et récolté des ennuis potentiels pour rien.

Bianca m'avait dit que Linda était chauffeur pour quelqu'un – les Beckitt je suppose, même si j'ignorais de qui il pouvait s'agir. J'avais reconnu la voix enregistrée, c'était le système d'annonce de l'aéroport O'Hare. Elle était donc dans une voiture, près de cet aéroport, et elle devait attendre les Beckitt. Donc, ça n'allait pas durer longtemps.

Pas de temps à perdre ! Je redémarrai la Studebaker asthmatique et filai vers O'Hare. Rembarquer quelqu'un en face est moins facile qu'au téléphone. Il y avait plusieurs terminaux, mais je faisais confiance à la chance pour me guider vers le bon terminal, et arriver avant que Mlle Je-Suis-Libre Randall ait eu le temps de récupérer ses patrons et se soit envolée. Et un poil de chance en plus pour faire tenir la Studebaker jusqu'à l'aéroport !

Mon épave parvint à destination et, au deuxième terminal, je repérai sur le parking une superbe limousine argentée. L'intérieur étant sombre, je ne distinguai rien. Le vendredi soir, le parking était bondé. Des hommes d'affaires à l'allure austère rentraient de voyage, les voitures allaient et venaient autour de moi, et un policier s'occupait de la circulation pour empêcher les conducteurs de faire des âneries – comme s'arrêter au milieu de la file pour charger la voiture.

Je piquai de justesse une place de parking à une Volvo. On ne se frotte pas à un véhicule plus lourd et plus ancien, surtout avec un kamikaze au volant. Je ne perdis pas de vue la limousine pendant que je me dirigeais vers les cabines téléphoniques. Puis je glissai ma pièce dans la fente et composai de nouveau le numéro fourni par Bianca.

Le téléphone sonna. Il y eut du mouvement dans la limousine.

— Vous êtes chez les Beckitt, Linda à l'appareil...

— Bonsoir Linda, ici Harry Dresden, une fois de plus.

Je l'entendis presque grimacer. Il y eut une étincelle, et le profil d'une femme apparut dans la lueur orangée d'une cigarette qu'on allume.

— Je croyais que nous n'avions plus rien à nous dire, monsieur Dresden.

— J'aime les femmes qui se font désirer.

Elle me refit le coup du rire délicieux et je vis sa tête bouger dans la voiture.

— Et je vais me faire encore plus désirer. Au revoir, deuxième service.

Elle raccrocha.

Je souris, reposai le combiné et allai taper à la vitre de la limousine.

La vitre se baissa et une jeune femme proche de la trentaine me regarda en plissant le front. Ses yeux magnifiques étaient couleur d'orage, avec un peu trop de mascara, et un rouge à lèvres écarlate brillait sur ses lèvres pleines. Ses cheveux châtain clair étaient noués en queue-de-cheval, et ses joues auraient pu paraître sévères sans les mèches rebelles qui pendaient près de ses yeux. Il y avait en elle quelque chose de sauvage, de dur et de vif. Elle portait une chemise blanche et un pantalon gris et tenait sa cigarette de la main gauche. La fumée s'infiltrant dans mes narines, j'expirai pour m'en débarrasser.

Linda m'étudia un moment.

— Laissez-moi deviner : Harry Dresden ?

— Il faut que je vous parle, mademoiselle Randall. Ça ne sera pas long.

Linda regarda sa montre, puis les portes du terminal. Elle se retourna vers moi.

— Bon, vous m'avez coincée après tout. Je suis à votre merci. (Ses lèvres s'ourlèrent et elle tira sur sa cigarette.) Et j'aime les hommes persévérants.

Je me raclai la gorge. Cette femme était belle, mais pas outrageusement. Pourtant, elle avait un je-ne-sais-quoi qui me

faisait démarrer au quart de tour. Peut-être son port de tête, ou sa façon de prononcer certains mots – tout ça dépassait mon cerveau pour toucher directement mes hormones. Le mieux était d'aller directement au fait, et de réduire ainsi mes chances de passer pour un abruti.

— Comment avez-vous connu Jennifer Stanton ?

Elle me fixa à travers ses longs cils.

— Intimement.

Hum...

— Vous, heu, travailliez toutes les deux pour Bianca ?

— Cette petite salope prétentieuse ? lança Linda en soufflant un peu plus de fumée. Oui, j'ai travaillé avec Jen. On était coloc' à une époque et on se tenait chaud la nuit.

Elle ponctua cette dernière phrase d'une moue de ses lèvres pulpeuses et je crus percevoir un rire muet et malicieux.

— Connaissez-vous Tommy Tomm ?

Linda baissa les yeux et changea de position, faisant disparaître une de ses mains. Que faisait-elle ?

— Bien sûr ! Une affaire au lit ! C'était un client régulier. Avec Jen, on allait chez lui deux fois par mois pour faire la fête. (Elle se pencha vers moi.) Il faisait aux femmes des choses qui les transformaient en animaux sauvages, Harry Dresden. Vous voyez ce que je veux dire ? On miaulait, on crachait. On était en chaleur...

Cette fille me rendait marteau. Elle avait le genre de voix qui provoque des rêves dont on aimerait se souvenir un peu plus clairement le matin ! Son expression me promettait des choses dont on ne parle pas entre gens de bonne compagnie, et je n'avais qu'un mot à dire...

L'affaire, Harry. Pense à l'affaire.

Il y a des jours où je déteste mon boulot.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

Linda tira une nouvelle bouffée de sa cigarette et cette fois je vis sa main trembler. Elle se reprit vite, mais pas assez. Elle était nerveuse. Trop nerveuse. Je vis clair dans son jeu. Elle avait enfilé sa panoplie de vamp pour réveiller mes glandes et endormir mon cerveau, histoire de me distraire et de m'empêcher de découvrir la vérité.

Je suis un homme. Comme n'importe quel jeune mâle, il suffit d'un joli minois, ou d'un buste, pour m'émouvoir. Linda Randall connaissait son boulot sur le bout des doigts, mais je déteste qu'on me prenne pour un con.

*Alors, mademoiselle la déesse du Sexe, que cache-t-on ?*

Je toussai un peu et lui demandai d'un ton bonhomme :

— Quand avez-vous parlé avec Jennifer Stanton pour la dernière fois, mademoiselle Randall ?

Ses yeux s'étrécirent. Elle était bien des choses, mais pas stupide, et elle comprit que je l'avais percée à jour. Son attitude lascive disparut.

— Vous êtes flic ?

Je fis non de la tête.

— Parole de scout ! Je veux juste savoir ce qu'il lui est arrivé.

— Bordel ! souffla-t-elle en balançant son mégot par terre. Écoutez, si je vous déballe tout et qu'un perdreau débarque, je ne vous ai jamais vu avant aujourd'hui, compris ?

J'acquiesçai.

— Je l'ai vue mercredi soir. Elle m'a appelée pour l'anniversaire de Tommy Tomm. Elle voulait qu'on se revoie. Une sorte de réunion.

J'inspectai les alentours et me penchai un peu plus près.

— C'était bien ?

Linda s'agitait et ses yeux roulaient comme ceux d'un chat pris au piège.

— Non. J'avais du travail. J'aurais bien voulu, mais...

— Elle n'a rien dit d'étrange ? Un mot qui aurait pu signaler un danger ?

— Non, rien. Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vues. On avait un peu perdu le contact depuis mon départ de la Chambre de velours.

— Vous savez si elle avait d'autres occupations ? Si elle était mêlée à des activités dangereuses ?

— Non, non. Rien à voir. C'était pas son genre. Elle était adorable. Beaucoup de filles deviennent blasées, monsieur Dresden, mais Jen, jamais. Les clients se sentaient bien avec elle. Moi, je n'y suis jamais arrivée. Tout ce que je faisais, c'était leur vider les burnes.

— Vous ne pouvez rien me dire ? Il n’y a rien qui vous revient ?

Linda fit non de la tête en contractant les mâchoires. J’étais sûr quelle me mentait. Elle s’était refermée comme une huître. S’il n’y avait rien, elle n’aurait pas joué les anguilles. Elle savait quelque chose – ou alors, je l’avais blessée, comme Bianca. Quoi qu’il en soit, elle n’avait pas tout dit.

Je serrai les poings de frustration. Si Linda Randall n’avait rien pour moi, j’étais dans une impasse. Et j’aurais joué avec les sentiments de deux femmes en une seule nuit.

*Joli score, Harry, même si une d’entre elles n’est pas humaine !*

Les mots sortirent sans que j’aie pu y réfléchir :

— Pourquoi ? Pourquoi vous conduire comme une putain ?

Linda leva les yeux vers moi et ricana. Je perçus un subtil changement en elle, le réveil de son magnétisme animal, comme au début de notre entretien. Mais cette façade ne pouvait cacher à quel point elle se méprisait. Je détournai rapidement les yeux avant d’en voir plus. Franchement, je ne voulais pas découvrir le reste de son âme.

— Parce que c’est ce que je suis, monsieur Dresden. Certains sont accros à l’alcool ou à la drogue, moi, c’est aux orgasmes, au sexe et à la passion. Une autre forme de dépendance. La ville est pleine de gens comme moi. En plus, ça m’aide dans mon travail. Veuillez m’excuser.

Elle sortit de la voiture sur ses jambes interminables, et ouvrit le coffre.

Un couple de grande taille, l’homme et la femme portant des lunettes et des vêtements sobres, sortit du terminal et se dirigea vers la limousine. Ces gens me firent l’effet d’un couple de professionnels – pas d’enfant, juste une carrière, et assez d’argent et de temps pour soigner leur apparence. Les parfaits battants.

Lui portait un sac de voyage et un attaché-case et elle se contentait d’une mallette. Pas de bagues, pas d’autres bijoux, même pas de montres.

Étrange.

L’homme se débarrassa de ses bagages et nous dévisagea.

Linda évita ses yeux. Il essaya de parler assez bas pour être discret, mais j'ai de bonnes oreilles.

— Qui est-ce ? demanda-t-il d'une voix un peu tendue.

— Un ami, monsieur Beckitt. Un type que je fréquentais avant.

De nouveaux mensonges. De plus en plus intéressant.

J'étudiai la femme – Mme Beckitt, *a priori*. Elle me fixait d'un air impassible, sans aucune émotion. Une expérience un peu déstabilisante. Elle avait le même regard que les survivants des camps de concentration. Vide, insensible, déjà mort, mais encore de ce monde.

Linda ouvrit la portière arrière pour le couple. M. Beckitt lui toucha la hanche en passant, un geste bien trop intime et possessif pour un simple patron. Linda frissonna, puis ferma la portière et revint vers moi.

— Partez, dit-elle. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec mes employeurs.

Je pris sa main et la serrai entre les miennes – comme un ancien amant, enfin je crois. Mais ma carte était glissée entre nos paumes.

— Si quelque chose vous revient, appelez-moi. D'accord ?

Linda se retourna sans répondre, mais la carte avait disparu dans sa poche avant qu'elle remonte dans la voiture.

Mme Beckitt me contempla de ses yeux vides tandis que la limousine me dépassait. Ce fut mon tour de frissonner. Je maintiens : déstabilisant.

J'entrai dans l'aéroport. Les écrans devinrent fous sur mon passage, et je m'assis dans un des bars pour boire un café. Je raclai mes fonds de poche pour le payer. Mon dernier loyer et le philtre d'amour que Bob m'avait convaincu de concocter avaient absorbé la plus grande partie de mes honoraires.

L'argent.

Il fallait que je travaille sur l'affaire de Monica Sells. À quoi aurait servi de me disculper devant la Blanche Confrérie si je finissais sans appartement ni bureau parce que je n'avais pas pu payer mes factures ?

J'essayai de remettre de l'ordre dans mes pensées en savourant mon café. J'avais deux préoccupations. La plus

importante était de retrouver l'assassin de Tommy Tomm et de Jennifer Stanton. Pour empêcher qu'il tue encore, mais surtout pour éviter que les membres de la Confrérie sautent sur l'occasion pour m'éliminer.

Tout en retrouvant un assassin et en évitant les escadrons de la mort, je devais boucler une enquête qui me rapporterait de l'argent. Pas moyen de facturer l'excursion de ce soir à Murphy. Elle me ferait écarteler si elle savait que j'avais fourré mon nez partout où il ne fallait pas. Donc, si je voulais faire cracher de l'argent à la police de Chicago, je devais effectuer pour Karrin des recherches sur la magie noire – justement celles qui risquaient de me faire exécuter.

Je pouvais aussi travailler sur le cas Monica Sells. J'en avais à peu près fait le tour, mais approfondir l'histoire était encore possible. J'étais en mesure d'y consacrer quelques heures, de les justifier et même d'en facturer quelques-unes en supplément.

C'était beaucoup plus séduisant que de se plonger dans la sorcellerie.

Grâce à Tut-Tut, je savais que des pizzas avaient été commandées cette nuit-là. Il était temps de parler au livreur.

Je quittai le bar pour retourner vers les cabines téléphoniques et appeler les renseignements. Il n'y avait qu'un pizaiolo près de Lake Providence. Je composai le numéro.

— Pizza Express, répondit un type, la bouche pleine. Quel est votre choix, ce soir ?

— Bonsoir, je voudrais savoir s'il est possible de parler au livreur qui est venu à une adresse précise mercredi soir ?

Je fournis l'adresse en question.

— Pas de problème, ne quittez pas, Jaçk vient de revenir.

Une minute plus tard, un jeune homme à la voix basse prit le combiné.

— Bonsoir ?

— Bonsoir, répondis-je. Vous êtes le livreur qui...

— Écoutez, je vous ai dit que j'étais désolé. Ça n'arrivera plus !

— Désolé de quoi ? lâchai-je, un peu surpris.

J'entendis le type bouger, avec beaucoup de bruit et de musique en fond sonore, puis tout s'arrêta comme s'il était allé

dans une autre pièce.

— Bon sang, gémit-il, je vous ai juré de ne rien dire à personne ! Je regardais, c'est tout. Vous n'allez pas m'en vouloir pour ça ? On ne répondait pas à la porte, qu'est-ce que je devais faire ? C'était une sacrée fête, mais ce sont vos affaires, pas vrai ?

J'essayai de débroussailler l'histoire du gamin.

— Qu'as-tu vu, Jack ?

— Aucun visage, assura-t-il en devenant de plus en plus tendu. (Il eut un rire nerveux et osa lancer une plaisanterie.) J'avais mieux à regarder que les tronches, non ? Ce que je veux dire... Eh bien, vous faites ce que vous voulez avec vos amis. Ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien. La prochaine fois, je laisserai la pizza devant la porte avec la note. D'accord ?

Vos amis. Un pluriel. Intéressant. Le gosse était très anxieux. Il avait dû en prendre plein les yeux. Il cachait un truc, j'en étais certain.

— Et sinon ? continuai-je d'une voix neutre, tu as vu quelque chose d'autre. Quoi ?

— C'est pas mes oignons, pas mes oignons du tout. Écoutez, je vais devoir raccrocher, c'est la ligne du boulot, on est vendredi soir, et c'est le coup de feu...

— Je répète. Qu'as-tu vu ?

— Oh, merde ! Écoutez, je ne le connaissais pas ce type ! Je ne lui ai jamais dit que vous faisiez une orgie ! Je vous le jure ! Je vous en prie, je ne veux pas de problèmes !

Victor Sells avait l'air d'un sacré boute-en-train – doublé d'un sérieux croque-mitaine.

— Une dernière question. Qui était ce type ? Parle-moi de lui.

— Je ne le connais pas. C'était un mec avec un appareil photo. Moi, j'ai fait le tour de la baraque pour essayer la porte de derrière, sur la terrasse. J'ai jeté un coup d'œil, je ne me suis pas attardé. Il était déjà en haut, habillé tout en noir, et il prenait des photos.

Jack se tut car quelqu'un frappait à la porte du réduit où il s'était isolé.

— Bon Dieu ! Je dois raccrocher, monsieur. Je ne vous connais pas. Je ne sais rien.

Je raccrochai, retournai à la voiture et récapitulai les éléments de la conversation en rentrant chez moi.

Quelqu'un d'autre avait appelé Pizza Express avant moi. On avait demandé Jack. Qui ?

Victor Sells, bien sûr ! Il pistait tous ceux qui pourraient détenir des informations à son sujet et sur sa présence dans la maison. Le mari disparu qui avait donné un happening chez lui, cette nuit-là. Peut-être saoul, un invité ou lui avait commandé des pizzas. Maintenant, Victor essayait de brouiller les pistes.

Il était donc au courant que quelqu'un le cherchait. Bordel, pour autant que je le sache, il était *dans* sa baraque pendant que je tournais autour ! De mieux en mieux ! Un disparu qui ne veut pas être retrouvé peut devenir très dangereux quand on le cherche.

Et un photographe ? Quelqu'un qui rôde près des fenêtres et prend des clichés ? Je me souvins du rouleau de film dans la poche de mon manteau. C'était donc l'origine de cette découverte ? Mais pourquoi photographier Victor Sells et ses amis ? Monica avait peut-être engagé un autre détective privé sans me le dire. Ou s'agissait-il d'un voisin un peu voyeur ? Mystère. Un de plus.

J'arrivai à la maison. Résultat du match de ce soir, énigmes : beaucoup, Harry : zéro.

L'affaire Sells tournait autour d'un mari qui organisait des fêtes plutôt chaudes dans sa résidence secondaire. Il avait perdu son travail et se donnait un mal de chien pour ne pas être retrouvé. Sûrement une forme aiguë du démon de midi. Monica ne semblait pas être du genre à accepter ça en souriant. Elle était plutôt du type à me traiter de menteur si je lui disais la vérité. Au moins, ça valait le coup de creuser. J'allais ajouter quelques heures et quelques dollars de frais avant de lui envoyer la facture.

Mais je n'étais pas plus avancé.

La piste Linda Randall s'était terminée dans une impasse. Tout ce que j'avais, c'était toujours plus de questions pour l'ex-employée de Bianca, mais elle était plus fermée qu'une banque un dimanche. Je n'avais rien d'assez solide pour dire quoi que ce soit à Murphy. Du coup, j'allais devoir faire ces putains de

recherches, qui fourniraient *peut-être* un indice conduisant la police au meurtrier.

Et peut-être aussi que des dragons allaient sortir de mon cul. Mais il fallait bien essayer.

Le type était embusqué derrière les poubelles, près de l'escalier menant à ma porte. Il me flanqua un coup de batte de base-ball derrière l'oreille, et je dévalai les marches comme une poupée de chiffon. Je l'entendis descendre, mais je ne pouvais pas bouger.

Normal. Ça collait parfaitement avec la journée.

Il me colla un pied contre la nuque et leva sa batte, qui s'abattit aussitôt sur mon crâne.

Mais elle rata ma tête pour frapper le béton, sous mes yeux.

— Écoute, Dresden, dit mon agresseur d'une voix basse et rauque. T'as un grand nez, alors arrête de le fourrer où y faut pas. T'as une grande bouche, alors arrête de parler à des gens qui n'ont rien à te dire. Autrement, on te payera un chausseur-maçon et on t'enverra dormir avec les poissons.

Ses pas s'éloignèrent et il disparut.

Je me contentai de regarder les étoiles qui dansaient devant mes yeux. Mister apparut, certainement attiré par mes gémissements, et me lécha une narine.

Je finis par me redresser. Ma tête tournait et mon estomac était en déroute. Mister se frotta contre moi, comme s'il percevait ma douleur. Je réussis à me lever assez longtemps pour ouvrir la porte au chat, lui emboîter le pas et la refermer. Dans les ténèbres, j'allai m'écrouler sur mon fauteuil, qui se tassa sous mon poids.

Je restai assis assez longtemps pour que mon cerveau renonce à faire des pirouettes. Du coup, je pus de nouveau ouvrir les yeux. J'avais le crâne en compote et l'impression qu'on continuait à taper dessus pour lui donner une nouvelle forme plus intéressante, mais peu compatible avec la vie de tous les jours. J'aurais juré qu'on m'avait tabassé à mort.

— Tu n'es pas une mauviette, Harry ! grognai-je, me reprenant enfin. Tu es un magicien élevé à l'ancienne ! Un jeteur de sorts émérite ! Tu ne vas quand même pas courber l'échine devant un crétin armé d'un article de sport ?

Le son de ma voix me remonta le moral. Ou alors, c'était de parler tout seul... Je me levai pour allumer un feu et je fis les cent pas tout en réfléchissant.

Cet avertissement découlait-il des visites de ce soir ? Qui voulait me menacer ? Qu'avait-on à cacher ? Et, plus important, qu'allais-je faire ?

Quelqu'un avait dû me voir parler avec Linda Randall. Non, on avait dû me voir débarquer chez Bianca pour poser des questions. Ma Coccinelle bleue ne paie pas de mine, mais il est difficile de la confondre avec la voiture de quelqu'un d'autre. Qui me surveillait ?

Après tout, Johnny Gentleman Marcone m'avait bien suivi pour négocier... Il voulait que je laisse tomber l'affaire Tommy Tomm. Ça se tenait. C'était peut-être un nouveau pense-bête du patron de la pègre. Oui, ça sentait bien le coup mafieux.

Je chancelai jusqu'à la cuisine pour me préparer une tisane contre la migraine. Prudent, j'y ajoutai un peu d'aspirine. Les remèdes naturels ont fait leurs preuves, mais je n'aime pas prendre de risques.

Dans le même ordre d'idées, je sortis mon .38 Spécial, vérifiai le barillet et le glissai dans ma poche.

À part la magie, rien ne vaut un flingue, pour décourager les batteurs fous. Il était hors de question de me plier à la volonté de Marcone à l'âme de tigre et de le laisser s'amuser avec moi comme si j'étais un de ses jouets. Jamais de la vie.

En descendant dans mon laboratoire, j'avais la tête douloureuse et les mains tremblantes. Comment arracher le cœur de quelqu'un à soixante-dix kilomètres de distance ?

Qui a dit que je passais mes vendredis soir à glander ?

## Chapitre 11

Le lendemain matin, j'avais découvert comment Tommy Tomm et Jennifer Stanton étaient morts. Je vérifiai mes calculs cinq ou six fois.

Ça n'avait *aucun sens*. C'était *impossible*.

Ou nous avons énormément sous-estimé le meurtrier.

Je pris mon manteau pour sortir – sans me préoccuper de mon apparence, à la maison, il n'y a pas de miroir car trop de créatures peuvent les utiliser comme des fenêtres ou des portes. Mais je devais avoir l'air d'une épave. Le rétroviseur de la Studebaker me confirma. L'air hagard, une barbe naissante, des cernes noirs sous des yeux injectés de sang et une crinière digne d'un motard qui a foncé dans un nuage de fumée grasse. Voilà le résultat quand on se peigne avec des mains moites. Surtout quand on le fait pendant douze ou quatorze heures d'affilée.

Tant pis. Il fallait prévenir Murphy. La situation était grave. Très, très grave...

Je me précipitai vers le commissariat, certain que Karrin voudrait entendre mon rapport de vive voix. Elle travaillait dans un vieux complexe qui hébergeait aussi la police ferroviaire. Cet immeuble ancien partait en morceaux comme un soldat fatigué qui tient à préserver les apparences en ramassant ses tripes. Un des murs portait un graffiti qui attendrait lundi avant que le concierge le nettoie.

Je n'eus aucun problème pour me garer chez les visiteurs – c'est facile le dimanche matin – et entrai dans le bâtiment. Le sergent de semaine n'était pas le vétéran moustachu habituel, mais une matrone grisonnante au regard d'acier qui désapprouva ma façon de vivre et ma personne en un clin d'œil avant de me faire patienter. Elle appela Murphy.

Deux policiers arrivèrent en traînant un homme menotté. Le

prisonnier ne résistait pas, il pendait lamentablement. Tête baissée, il gémissait d'une manière presque musicale. Mince, l'air assez jeune, il portait un jean et un blouson aussi débraillés que sa coiffure.

Quand ils passèrent devant l'accueil, un des policiers déclara :

— C'est le conducteur drogué. On va le mettre en cellule de dégrisement jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits.

La matrone passa au flic un dossier qu'il prit sous le bras, avant de se diriger vers l'escalier.

J'attendais en frottant mes yeux fatigués pendant que la policière essayait de joindre quelqu'un à l'étage. Elle eut un grognement surpris puis lâcha :

— Très bien, inspecteur, je vous l'envoie.

Elle me fit signe de monter et me regarda pendant que je me passais la main dans les cheveux et sur ma barbe naissante.

Les Enquêtes spéciales disposaient d'une petite salle d'attente, à côté de l'escalier. Quatre chaises et un vieux divan mortel pour le dos de quiconque se risquerait à dormir dessus. Murphy était installée au bout de la deuxième rangée de bureaux.

Je la découvris dans la travée, le téléphone collé contre l'oreille et l'air franchement maussade. On eût dit une adolescente qui se disputait avec un petit ami en voyage. Elle m'aurait arraché la tête si elle avait entendu ça. Je lui fis un signe qu'elle me rendit tout en me désignant l'espace d'attente, avant de s'enfermer dans son bureau. Je m'installai sur une chaise et appuyai la tête contre le mur. Je venais de fermer les yeux quand on hurla dans le couloir. Il y eut un bruit de lutte, suivi de quelques exclamations. On cria de nouveau, plus près cette fois.

Je réagis sans réfléchir, trop fatigué pour penser. Je me précipitai dans l'entrée. À ma gauche, l'escalier, à ma droite, le couloir.

La silhouette d'un fuyard apparut. Il se ruait vers moi. Le babilleur qui était si amorphe entre les deux policiers, quelques minutes plus tôt. C'était lui qui s'égosillait. J'entendis un piétinement, et les deux flics déboulèrent sur ses talons. N'étant

plus tout jeunes, ils avaient du mal à courir en maintenant leur ceinture d'une main.

— Arrêtez-le ! cria l'un des policiers essoufflé. Arrêtez cet homme !

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Le fugitif continuait de beugler, terrifié. Son cri était une suite ininterrompue de... quelque chose. Un flot vibrant de terreur, de panique, de désir et de rage qui se déversait dans l'air.

J'eus une brève vision de ses yeux écarquillés, de son visage sale, de sa veste en jean et de son pantalon élimé. Les mains dans le dos, il était toujours menotté. Je ne sais pas ce qu'il voyait, mais certainement pas le couloir, et je suis sûr que la réponse ne m'aurait pas plu. Il se précipitait vers moi – en fait, vers l'escalier – dans une course aveugle et dangereuse.

J'allais me mêler de ce qui ne me regardait pas, mais je ne pouvais pas le laisser s'écraser dans l'escalier. Je me jetai sur lui l'épaule en avant, pour essayer de le plaquer comme au football américain.

Pourquoi ai-je séché les cours de sport, au lycée ? Simple à comprendre : je lui rentrais dedans de toutes mes forces, et il se contenta de souffler un grand coup en dérapant contre un mur. J'avais l'impression qu'il ne m'avait pas vu arriver et ne savait même pas que j'étais là. Il continuait à regarder dans le vague et à hurler en reprenant son élan. Je m'effondrai et ma tête me fit très mal à l'endroit où la brute m'avait caressé avec une batte.

L'avantage, quand on est grand comme moi, c'est qu'on a de longs bras. Je me retournai et parvins à agripper la cheville du type pour l'arrêter.

Bingo ! Il perdit l'équilibre et s'écroula. La chute lui coupa le souffle, il arrêta de crier. Il était à quelques centimètres des marches et il luttait faiblement. Les deux policiers me dépassèrent pour le récupérer.

Il se passa un phénomène étrange.

Le jeune homme me fixa et ses pupilles se dilatèrent tellement que j'eus l'impression qu'il avait des billes noires injectées de sang dans les orbites. Ses yeux se révulsèrent et il commença à marmonner :

— Magicien ! Magicien ! Je te vois ! Je te vois, magicien ! Je

vois les choses qui arrivent ! Je vois ceux qui précèdent et le Traqueur ! Ils viennent ! Ils viennent pour toi !

— Bon sang de bois ! lâcha le plus replet des deux flics en tirant le jeune homme par les bras. Putain de drogué ! Merci du coup de main, mon gars...

Je fixai l'halluciné, hébété, puis tirai sur la manche du policier le plus grand.

— Que se passe-t-il, monsieur ?

Le flic s'arrêta, le pauvre type pendant lamentablement entre son partenaire et lui. Le prisonnier se tourna vers moi en affichant un rictus horrible, et ses yeux étaient toujours révulsés. Son front portait d'étranges rides, comme s'il se concentrait sur moi à travers les os de son crâne, directement avec les lobes frontaux de son cerveau.

— Juste un camé, répondit le flic. Un accro au Troisième Œil. On l'a chopé près du lac : quatre grammes de poudre dans sa caisse et sûrement plus dans le corps. Ça va ?

— Très bien, le rassurai-je. Le Troisième Œil ? C'est la nouvelle drogue ?

— Un truc qui permet de voir le monde des esprits, ce genre de connerie, précisa le flic grassouillet.

— Cette saloperie vous accroche plus vite que le crack, continua l'autre agent. Merci pour l'aide, je ne savais pas que vous étiez un civil. À cette heure-là, je croyais qu'il n'y avait que des policiers, ici...

— Pas de problème, répondis-je. Tout va bien.

— Hé, lança l'autre flic, vous ne seriez pas ce gars ? Le consultant voyant dont m'a parlé Carmichael ?

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat, dis-je avec un sourire sans joie.

Les deux policiers rigolèrent, puis embarquèrent leur prisonnier qui continuait à murmurer d'une voix de dingue :

— Je te vois, je te vois, magicien. Je vois le Traqueur.

Je retournai m'asseoir. J'avais mal à la tête et mon estomac faisait des siennes. Le Traqueur. C'était la première fois que je rencontrais ce camé et je n'avais pas senti la subtile vibration qui imprègne l'atmosphère autour d'un adepte des arts mystiques.

Comment avait-il pu distinguer l'ombre du Traqueur dans ce cas ?

Pour une raison que je n'ai pas le temps d'expliquer, je porte une marque indélébile. Un vestige de la présence d'un esprit chasseur, une sorte d'assassin spectral connu sous le nom de : « Traqueur ». Contre toute attente, j'avais survécu à ceux qui me l'avaient envoyé. Pourtant, même si j'ai toujours réussi à lui échapper, ceux qui ont le don de double vue peuvent voir cette marque qui me suit comme une ombre infâme. Une sorte de cicatrice spirituelle qui me rappelle cette rencontre.

Seuls les magiciens sont capables de percevoir les auras et les manifestations surnaturelles, et ce drogué n'en était pas un.

Mes conclusions au sujet du Troisième Œil étaient-elles erronées ? Cette drogue pouvait-elle vraiment conférer le don de clairvoyance ?

Je frémis rien que d'y penser.

Quand on apprend à ouvrir son troisième œil, on découvre un monde merveilleux, si magnifique qu'il donne les larmes aux yeux – ou une vision d'horreur, des choses qui transforment les pires cauchemars en oasis de réconfort. Le passé, le futur et la véritable nature de l'Univers se dévoilent. On remarque les souillures psychiques, les âmes en peine, les feys de toutes sortes et toutes les nuances de l'éblouissant pouvoir de l'Outremonde. Tout ça se grave dans le cerveau pour l'éternité. Sous peine de devenir fous en quelques semaines, les mages apprennent vite à contrôler leurs perceptions extrasensorielles et à ne les utiliser qu'en cas d'extrême urgence.

Si cette drogue ouvrait pour de bon le troisième œil des mortels – plutôt que de leur donner de simples hallucinations –, elle était bien plus dangereuse qu'on pouvait le croire, même en considérant les effets délétères constatés sur le camé que j'avais arrêté. En outre, si un accro ne perdait pas la raison à cause des visions, il parviendrait à percer l'illusion qui dissimule certains êtres portés à côtoyer régulièrement l'humanité. Dans ce cas, ces créatures se verraient contraintes de se défendre pour protéger leur déguisement. Bref, le drame assuré.

— Dresden, lâcha Murphy. Debout !

— Je ne dormais pas, grognai-je. Je reposais mes yeux.

— Pas à moi, Harry !

Murph me glissa une tasse de café dans les mains. Elle l'avait sucré avec une pelle, juste comme j'aime, et son goût de chaussette était savoureux.

— Tu es un ange, dis-je en avalant une gorgée. Tu veux entendre mon rapport dans ton bureau ?

Murph ne me quitta pas des yeux pendant que je buvais.

— Très bien, allons-y. Au fait, c'est cinquante *cents* le café, Harry.

Je la suivis jusqu'à son caisson de murs en aggloméré avec une porte du même matériau mal ajustée. On y avait collé une feuille avec l'inscription : « INSP. KARRIN MURPHY » écrite au marqueur noir. La trace d'une ancienne plaque marquait le passage d'un autre policier malchanceux. On n'avait pas pris la peine d'en faire une nouvelle – un autre indice plus ou moins subtil du statut précaire du responsable des Enquêtes spéciales.

L'intérieur contrastait totalement avec l'extérieur.

Le mobilier impeccable était dans les tons sombres, et un PC, allumé en permanence, trônait sur la gauche. Un panneau organisant les différentes enquêtes couvrait l'un des murs, celui de droite était décoré avec le diplôme universitaire de Murphy, plus ses brevets d'aïkido et de tireuse d'élite. On ne pouvait pas les manquer pendant un interrogatoire.

C'était tout Murphy : organisée, directe, déterminée, et un poil belliqueuse.

Comme d'habitude, elle me précéda pour éteindre puis débrancher son ordinateur et sa radio. Elle connaissait mon potentiel destructeur en matière d'électronique. Ces précautions prises, je pus entrer.

Je pris une chaise et décidai de finir mon café. Murph s'assit sur un coin de bureau, les fentes de ses yeux bleu acier rivées sur moi. En ce radieux dimanche, elle était habillée comme le reste de la semaine : pantalon noir et chemise noire mettant en valeur sa crinière blonde, avec un collier d'argent et des boucles d'oreilles assorties. Classe. Je me faisais l'effet d'un clochard avec mon vieux sweater froissé, mon manteau crasseux et mes cheveux en bataille.

— Très bien, Harry. Qu'est-ce que tu as pour moi ?

Je pris une gorgée de café et étouffai un bâillement avant de poser mon gobelet près de son PC. Elle le mit sur un sous-verre pendant que je commençais mon rapport.

— J’ai passé la nuit dessus et j’ai eu un mal de chien à analyser le sort. D’après mes recherches, il est presque impossible de le lancer sur une personne, alors deux...

— Ne me parle pas d’impossibilité ! J’ai deux macchabées qui me hurlent le contraire.

— Laisse-moi finir. Il faut que tu comprennes l’ensemble du processus, si tu veux en saisir les subtilités.

Ses yeux lançant des éclairs, Murphy s’appuya un peu plus sur son bureau et sa voix se fit froide et acérée comme un scalpel :

— Aucun problème, explique-moi donc tout ça.

— Le meurtrier a utilisé un sort de thaumaturgie, dis-je en me frottant les yeux. J’en suis certain. Il ou elle a utilisé des cheveux ou des ongles des victimes pour établir un lien avec elles. Après, le tueur a arraché le cœur symbolique d’une poupée rituelle ou d’un animal sacrificiel avant d’utiliser une quantité astronomique d’énergie pour infliger la même chose à Tommy et Jennifer.

— Je croyais que tu avais du neuf, Harry.

— J’y viens. La puissance nécessaire pour réaliser un tel sort est monstrueuse. Il est plus simple de provoquer un petit séisme que d’affecter un être vivant de cette manière. Je pourrais y arriver avec un type qui m’aurait vraiment mis en colère – sans y laisser ma peau, mais ce n’est pas sûr.

— Tu souhaites avouer ton crime ? railla Murphy.

— J’ai dit que j’étais assez fort pour faire ça à une personne... Essayer de toucher deux cibles, ce serait la mort assurée.

— Tu es en train de me dire que le coupable est la version magique d’Arnold Schwarzenegger ?

— On peut le voir comme ça, oui... Je pense plutôt à quelqu’un de très compétent. La puissance pure ne fait pas tout dans le succès d’un sort. Il faut aussi de la concentration. Plus on est concentré, plus grand est le pouvoir investi au même endroit, au même moment. L’effet du rituel est augmenté d’autant. Un peu comme quand un vieux Chinois maître des

arts martiaux brise un tronc d'arbre à mains nues. Il serait incapable de soulever un chiot, mais il peut focaliser le peu de pouvoir dont il dispose pour réaliser des prodiges.

Murphy jeta un coup d'œil à ses diplômés d'aïkido et hocha la tête.

— Je te suis mieux... On a donc affaire au *M. Miyagi* de la sorcellerie.

— Ou alors, dis-je en levant le doigt, il y a plus d'un magicien impliqué. Ils ont pu associer leurs pouvoirs pour renforcer le sortilège. Le travail d'équipe, il n'y a que ça de vrai !

La migraine, l'estomac retourné et la caféine commençaient à me pousser dans le coaltar.

— Plus d'un tueur, murmura Karrin. J'ai déjà du mal à choper celui-là, et tu me dis qu'il pourrait avoir cinquante.

— Treize, précisai-je. Jamais plus de treize. Mais je n'y crois pas. C'est infernal à organiser. Tous les membres du cercle doivent s'impliquer dans le sort, ne pas douter ni avoir de scrupules. En plus, ils doivent se faire une confiance absolue. C'est assez rare dans les bandes de tueurs classiques, à part les plus fanatiques, comme les sectes ou les organisations politiques.

— Une secte ? dit Murphy. S'il y a une fuite, *Les Arcanes* en feront leurs choux gras. Donc, Bianca est bel et bien mouillée, finalement. Je suis sûre qu'elle a assez d'ennemis capables d'aller jusque-là pour se débarrasser d'elle.

La douleur augmentait, mais le puzzle prenait tournure.

— Non, sur ce point, tu te goures... L'assassin ne voulait pas atteindre Bianca en effaçant la pute et le mafieux.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis allé la voir.

— Bordel, Harry !

— Tu sais très bien quelle ne t'aurait rien dit, Murph, répondis-je sans me formaliser. C'est un monstre de la vieille école, qui ne collabore pas avec les autorités.

— Mais à *toi*, elle t'a parlé, c'est ça ?

— Je l'ai demandé poliment.

— Je te briserais en mille morceaux, si tu n'avais pas déjà l'air d'une ruine ! Qu'as-tu découvert ?

— Bianca n'est au courant de rien. Elle était nerveuse et apeurée.

J'évitai de mentionner qu'elle avait essayé de me déchiqueter.

— Donc le message n'était pas adressé à Bianca, continua Murphy.

— Non, à Tommy Marcone, dis-je.

— Une nouvelle guerre des gangs, et messieurs-les-hommes se sont mis à la sorcellerie, par-dessus le marché. De la magie mafieuse, bon Dieu !

— Une guerre des gangs ? avançai-je. Les fournisseurs de Troisième Œil contre les trafiquants classiques, c'est ça ?

— Exact, lâcha Murphy. Comment tu le sais ? On n'a rien dit aux journaux.

— Je viens de me colleter avec un mec éclaté au Troisième Œil. Vu ce qu'il m'a dit, cette came n'est pas pour les enfants de chœur. Faut vraiment être un enfoiré de putain de magicien pour produire une grande quantité de ce type de drogue.

Les yeux de l'inspectrice s'illuminèrent.

— Alors, celui qui inonde les rues avec le Troisième Œil...

— ... est l'assassin de Jennifer Stanton et de Tommy Tomm. J'en suis presque sûr.

— Ça colle, dit Murphy. Bon, tu sais combien de personnes sont capables de lancer ce sort ?

— Bon sang, Murph ! Tu ne peux pas me demander de te fournir une liste de suspects pour que tu les passes à tabac !

Elle se pencha sur moi comme un faucon sur un mulot.

— Faux, Harry. Je peux le faire. Je peux te demander de me les donner. Si tu refuses, je te coffrerai pour entrave à la justice et complicité en moins de temps qu'il n'en faut pour dire : « abracadagnouf » !

J'avais si mal à la tête. Elle pulsait, pulsait, pulsait...

— J'ai déjà eu le temps d'attraper la migraine, répondis-je. Tu ne me ferais pas ça, Murph. Je te connais. Tu sais très bien que si j'avais quoi que ce soit d'utile, je te le refilerais. Laisse-moi participer à l'enquête, donne-moi une chance de...

— Non, Harry. Jamais ! Je nage dans un océan de merde, et je n'ai pas besoin de toi sur mes épaules. Tu es blessé, et n'essaie

pas de me faire croire que tu es tombé dans un escalier. Je n'ai aucune envie de ramasser ton cadavre. L'assassin de Tommy Tomm s'énervera quand il découvrira qu'on le recherche. Ce n'est pas ton boulot, c'est le mien !

— Comme tu veux. Après tout, c'est toi qui as une date butoir.

Murphy pâlit et ses yeux étincelèrent.

— T'es vraiment qu'un pourri, Harry !

Je m'apprêtais à répondre, sans déconner, mais mon crâne commença à se dévisser, à trembler, et tout se mit à tourner. Ma chaise tangua sur ses pieds et je décidai qu'il était plus sage de me tortiller sur le sol, avec toute la pétulance d'un lombric.

Contre ma joue, le lino était frais et agréable. Très confortable, tout ça...

Ma tête cognait comme un tambour. Dommage, ça gâchait ma sieste.

## Chapitre 12

Je me réveillai sur le sol du bureau de Murphy, la tête sur une veste et les pieds posés sur des annuaires. Karrin me tamponnait le crâne et le cou avec un linge humide.

J'étais en morceaux. Épuisé, nauséeux, la cervelle en vrac... Rien ne m'aurait fait plus plaisir que de me rouler en boule et de gémir doucement en m'endormant. Sachant que ça me collerait à la peau pour la vie, je préférerais sortir une vanne.

— Tu n'aurais pas une petite robe blanche ? Je fantasme à mort sur les infirmières, Murphy.

— Ça ne m'étonne pas, venant d'un pervers comme toi. Qui t'a frappé ?

— Personne, je suis tombé dans l'escalier.

Le linge humide était toujours aussi agréable, mais la voix de Murph se fit dure :

— Prends-moi pour une conne. Tu as fouiné pour résoudre cette affaire et quelqu'un t'a dérouillé. Je me trompe ?

Je protestai faiblement.

— Ça suffit. Si tu n'avais pas déjà une commotion, je t'attacherais aux pare-chocs de ma voiture pour faire du stock-car !

Murphy leva son index.

— Combien de doigts ?

— Cinquante, répondis-je en lui montrant mon majeur. Ce n'est pas une commotion, c'est juste une bosse. Ça va aller.

Je tentai de m'asseoir. Je devais rentrer à la maison pour dormir un peu.

Murphy me repoussa sur l'oreiller de fortune.

— Couché, grogna-t-elle. Tu es venu comment ? Avec l'épave qui te sert de voiture ?

— La Coccinelle s'étant transformée en phœnix, j'ai une

caisse de location. Murph, tout va bien. Laisse-moi partir, je vais aller pioncer chez moi...

— Tu n'es pas en état de conduire. Tu es dangereux, et je serais obligée de m'arrêter si je te laissais prendre le volant.

— Murph, sauf si tu me règles mes honoraires sur-le-champ, je n'ai pas les moyens de prendre un taxi.

— Continue à rêver, Harry. T'inquiète pas, je vais te ramener chez toi.

— Je n'ai pas besoin de...

Mais elle était déjà sortie du bureau.

N'importe quoi, pensai-je. Je suis parfaitement capable de me débrouiller tout seul.

Je m'assis avant de me remettre debout.

Enfin, j'essayai. Je réussis presque à m'asseoir, mais j'eus la nausée avant d'avoir fini l'opération.

Au retour de Karrin, j'étais roulé en boule et j'empestais le vomi. Pour une fois, elle ne dit rien. Elle se contenta de s'agenouiller pour m'essuyer la bouche et me remettre un linge humide sur le front.

J'ai de vagues souvenirs de mon transport jusqu'à la voiture et du rapatriement dans mon appart. Je me rappelle avoir donné à Murphy mes clés de bagnole et avoir grommelé quelque chose au sujet de Mike et de la dépanneuse.

Ce dont je me souviens surtout, c'est de la fraîcheur de ses petits doigts nerveux sur ma grande main pataude. Je crois qu'elle m'a menacé et engueulé pendant tout le trajet, mais je n'oublierai jamais qu'elle m'a tenu la main jusqu'à l'arrivée, comme pour être certaine que j'étais toujours avec elle. Ou pour m'assurer qu'elle n'allait pas me laisser tomber.

Si je suis prêt à me mettre en quatre pour Murphy, il y a une raison. C'est une fille bien, une des meilleures.

Nous sommes arrivés un peu avant midi. Karrin m'a aidé à monter et elle a ouvert la porte, encaissant la charge de Mister, qui se précipita pour se frotter contre ses jambes. Sa petite taille lui confère peut-être un avantage, car elle broncha à peine sous l'assaut, contrairement à moi, d'habitude. À moins que ce ne soit un truc d'aïkido.

— Bon sang, il fait sombre ici !

Murphy appuya sur l'interrupteur, mais les ampoules avaient grillé la semaine précédente et je n'avais pas assez d'argent pour en racheter. Elle m'allongea sur le canapé et alluma des bougies avec les braises du foyer.

— Très bien, murmura-t-elle. Je te mets au lit.

— Si tu insistes.

Le téléphone sonna. Il était à portée de main, et je décrochai.

— Dresden, grognai-je.

— Monsieur Dresden ? Ici Linda... Linda Randall. Vous vous souvenez de moi ?

Tu parles ! Les hommes oublient-ils la scène où Marilyn se tient au-dessus de la grille de métro ? Je me souvins de son regard et imaginai des choses incompatibles avec une âme de gentleman.

— Êtes-vous nue ? demandai-je.

Il me fallut moins d'une seconde pour comprendre ce que je venais de dire. Flûte !

Murphy leva un sourcil, puis alla refaire mon lit pour me laisser un peu d'intimité. J'étais soulagé. Mon ânerie m'avait débarrassé de Karrin avec plus d'efficacité que n'importe quel mensonge. Un Harry dans les choux n'était peut-être pas pour autant un Harry foutu.

— Je suis en voiture pour l'instant, trésor, minauda Linda. Peut-être plus tard. Écoutez, j'ai deux ou trois choses qui pourraient vous intéresser, on peut se voir ce soir ?

Je me frottai les yeux. On était samedi. J'avais pas un truc de prévu ce soir ?

Tant pis. Si je ne m'en souvenais pas, ça ne devait pas être si important.

— Aucun problème, répondis-je.

— Vous êtes si gentil, ronronna Linda. C'est agréable de temps à autre. Je finis à dix-neuf heures, c'est bon ? On se retrouve vers vingt heures ?

— Ma voiture a explosé, dis-je d'une voix pâteuse. Je vous donne rendez-vous au supermarché, près de mon appartement.

Elle émit ce petit rire délicieux.

— Écoutez, vous me laissez une heure de plus, je rentre chez moi, je prends un bon bain chaud, je me fais toute belle et je

viens me réfugier dans vos bras. Ça vous dit ?

— Heu... d'accord.

Elle rit de nouveau et raccrocha sans me dire au revoir.

Murphy réapparut.

— Ne me dis pas que tu as un rendez-vous, Dresden.

— Tu es jalouse.

— Désolée, mais j'ai certains critères de résistance en matière d'hommes, lâcha-t-elle en m'aidant à me lever. Dans mes bras, tu craquerais comme une branche morte. Va donc te coucher avant de t'enfoncer dans tes délires.

Je m'appuyai contre son épaule pour la repousser. Même si je n'étais pas assez fort, elle recula.

— Quoi encore ? demanda-t-elle.

— Quelque chose...

Quelque chose clochait. J'étais certain d'oublier un truc que je devais faire ce soir. Je luttai pour repousser les images de guerre des gangs et de camés au Troisième Œil qui devenaient fous. Je devais me concentrer.

J'eus le déclic. Monica. Je lui avais dit que je l'appellerais. Je fouillai les poches de mon manteau et retrouvai enfin mon calepin. Je l'ouvris – non sans mal – et écartai Murphy d'un geste.

— Lumière ! J'ai un truc à déchiffrer.

— Bon sang, Dresden ! Je te jure que t'es au moins aussi chiant que mon ex-mari ! Lui aussi était assez têtu pour se tuer tout seul.

Murph soupira et m'apporta une chandelle qui m'éblouit l'espace d'un instant. Je retrouvai le numéro de Monica.

— Bonjour, répondit une voix d'enfant.

— Bonjour, je voudrais parler à Monica, s'il vous plaît.

— Qui c'est ?

L'affaire devant rester discrète, j'improvisai un mensonge.

— Son cousin germain, Harry, du Vermont.

— D'accord, ne quittez pas, dit le gosse avant de hurler, sans lâcher le combiné : MAMAN, TON COUSIN HARRY DU VERMONT À L'APPAREIL !

Les enfants sont merveilleux.

Je les adore.

Avec un peu de sel et une tranche de citron, ils sont parfaits...

Je patientai pendant que ma migraine redescendait au niveau de la simple torture, et le gamin partit en courant, ses pieds claquant sur le parquet.

Quelques secondes plus tard, Monica répondit d'une voix tendue :

— Allô ?

— Harry Dresden à l'appareil. Je vous appelais pour vous prévenir que j'avais découvert des...

— Désolé, coupa-t-elle, je... je n'ai besoin de rien.

— Monica Sells ? fis-je en vérifiant le numéro.

— Oui, oui... Nous n'avons besoin de rien, merci.

— J'appelle au mauvais moment ?

— Non, non. Pas du tout. Je désirais annuler ma commande. Résilier mon abonnement. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Sa voix était étrange, comme si elle se forçait à paraître enjouée.

— Annuler ? Vous ne voulez plus que je retrouve votre mari ? Mais, madame, et l'argent ?

Le téléphone commença à grésiller. J'eus l'impression d'entendre une voix derrière, plus loin, puis la friture noya le reste. Une minute, je crus la communication perdue. Foutus téléphones de pacotille ! On ne peut même pas leur faire confiance pour merder au bon moment !

— Allô ? Allô ? couinai-je.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, reprit Monica. Merci du fond du cœur pour votre aide. Passez une bonne journée, au revoir.

Plus rien.

— Bizarre, murmurai-je en regardant l'appareil.

— Allez, Harry, au lit ! lança Karrin en m'arrachant le combiné des mains.

— Mais, maman, il fait encore jour !

Cette blague minable me permit d'oublier un instant la douleur quand Murphy m'aida à me lever. J'eus mal, mais un peu moins. Enfin parvenu sous les couvertures, je me jurai de ne plus jamais sortir de ce lit.

Karrin prit ma température et tâta le bonnet phrygien qui poussait à l'arrière de mon crâne. Puis elle me braqua un faisceau lumineux dans les yeux. Insupportable ! Ensuite, elle m'apporta un verre d'eau. Agréable. Je fus obligé d'avaler des aspirines, du Doliprane, ou je ne sais quoi...

Je me souviens encore de deux choses à propos de cette matinée.

La première ? Murphy me déshabillant avant de me mettre au lit, de m'embrasser le front et de me passer la main dans les cheveux.

Après, elle remonta les couvertures et souffla les bougies. Mister rampa sur mes jambes et reprit son numéro d'imitation de moteur Diesel. C'était très réconfortant.

La seconde ? Le téléphone qui sonna de nouveau. Karrin était sur le point de partir, ses clés déjà en main. Elle décrocha.

— Résidence Harry Dresden ?

Silence.

— Allô ?

Une autre pause. Murph apparut dans l'encadrement et me souffla :

— Un faux numéro. Repose-toi, Harry.

— Merci, Karrin.

Je lui souris, enfin j'essayai. Le résultat devait être épouvantable. Murph me rendit la pareille – avec un meilleur résultat.

Elle partit. L'obscurité et le calme tombèrent sur l'appartement. Mister ronronnait doucement.

Je m'endormis, mais quelque chose me travaillait. Qu'avais-je oublié ? Et qui avait appelé, en refusant de parler à Murphy ? Monica Sells avait-elle essayé de me recontacter ? Pourquoi voulait-elle que j'abandonne ce travail et que je garde l'argent ?

Je réfléchis à tout cela – plus à une batte de base-ball et à d'autres tracasseries – jusqu'à ce que le moteur de Mister m'anesthésie totalement.

## Chapitre 13

L'orage me réveilla. Il faisait très sombre et je n'avais aucune idée de l'heure. Je restai couché, un peu confus. Mes jambes étaient encore chaudes de la présence de Mister, mais il avait dû s'enfuir, car le tonnerre le terrifie.

Une sacrée averse ! J'entendais la pluie marteler le bitume et frapper mon vieil immeuble. Le pauvre craquait sous la tourmente et les poutres pliaient légèrement sous les assauts du vent, préférant courber l'échine plutôt que de casser par obstination ?

J'aurais pu en tirer quelque enseignement philosophique...

L'estomac dans les talons, je me levai en vacillant et cherchai ma robe de chambre. Une mission impossible dans le chaos ambiant, mais je tombai sur mon manteau, que Murphy avait plié sur une chaise. Elle avait posé un peu d'argent dessus, et une note : « Tu me rembourseras plus tard, Karrin ». Je grimaçai en comptant l'argent et tentai d'étouffer une absurde montée de gratitude. J'enfilai mon manteau, puis passai pieds nus dans le salon.

Il y eut un nouveau coup de tonnerre. Peu de gens perçoivent les orages comme moi, et ils mettent ça sur le compte des nerfs. En réalité, un vortex d'énergie brute puise dans les nuages. Je sentais chaque goutte de pluie tourbillonner dans les masses d'air avant de venir s'écraser contre l'immeuble. Je sentais l'impatience destructrice de la foudre qui sautait de nuage en nuage, cherchant une faille pour fondre sur la terre, patiente et éternelle, qui encaissait la colère de la tempête. Les quatre éléments bougeaient et se rencontraient, l'énergie passant de l'un à l'autre. Les orages disposent d'un énorme potentiel que seul un sorcier désespéré ou stupide tenterait d'exploiter. Quand les forces vives de la nature s'affrontent, l'énergie

dégagée est inimaginable.

Je me rembrunis.

Je n'y avais pas pensé. Y avait-il eu un orage mercredi soir ? Oui, la foudre m'avait réveillé un peu avant l'aube. Le meurtrier s'en serait servi pour alimenter ses sorts ? Possible. Ça valait le coup de creuser. Cela dit, cette source de magie est souvent trop instable et volatile pour être utilisée d'une manière aussi délicate et ciblée.

Un nouvel éclair. Je comptai trois ou quatre secondes avant que le bruit ne me parvienne. Si le tueur utilisait la foudre, et s'il comptait récidiver, il frapperait cette nuit.

Je frissonnai.

Mon estomac grognant, je me tournai vers des considérations plus matérielles. Ma tête allait mieux, et je n'étais plus vaseux. Mon ventre me torturait. Comme beaucoup de grands types maigres, je n'arrête pas de manger, mais ça ne reste jamais bien longtemps. Je me demande pourquoi.

Je me traînai jusqu'à la cuisine pour allumer le four.

— Mister ? appela-je. Tu as faim, mon chat ? Je prépare des *burgers*...

La foudre frappa de nouveau, plus proche cette fois, et le tonnerre la suivit de peu. L'éclair fut assez brillant pour traverser mes soupiraux et s'imprimer sur ma rétine. Mais cette lumière me révéla la cachette du gros chat gris.

Le matou était perché au sommet d'une des bibliothèques, à l'opposé de la porte d'entrée qu'il surveillait, les yeux luisant dans le clair-obscur. Tout chat de compagnie empâté qu'il fut, il était en alerte, le regard rivé sur la porte et les oreilles pliées vers l'avant. S'il avait toujours eu sa queue, elle aurait zébré l'air nerveusement.

On frappa.

La météo me rendant peut-être un peu nerveux, j'étendis mes sens pour détecter une menace éventuelle. L'orage bouleversant mes perceptions, tant physiques que spirituelles, je parvins *simplement* à repérer une personne derrière la porte.

Je cherchai le flingue dans mes poches, mais me souvins de l'avoir laissé dans le laboratoire, la veille. Et je ne l'avais pas récupéré avant d'aller au commissariat. Je ne sais pas pourquoi,

mais les flics détestent les civils qui agitent des pistolets en leur présence. Bref, l'arme était hors de ma portée.

Brusquement, la visite de Linda Randall me revint en mémoire. Je maudis ma couardise et ma journée passée à dormir. Je me maudis d'empester comme si je n'avais pas pris de douche depuis une semaine et de ne m'être ni peigné ni rasé – ou n'importe quoi d'autre qui aurait amélioré mon apparence effroyable. Tant pis. J'avais l'impression que Linda était au-dessus de ça. Elle craquait peut-être pour les types qui *sentent l'homme*.

J'allai ouvrir en me passant la main dans les cheveux – et en tentant de ne pas trop avoir l'air penaud.

Protégée par son parapluie, Susan Rodriguez attendait sous le déluge. Elle portait un manteau kaki sur une superbe robe noire. Des perles ornaient ses oreilles et son cou. Mon apparence la prit de court.

— Harry ?

Mon dieu, j'avais oublié mon rencard avec Susan ! Comment était-ce possible ? Je ne pouvais décemment pas mettre ça sur le compte de la Blanche Confrérie, de la police, des vampires, des fractures, des drogués, des boss de la mafia – sans parler du truand et de sa batte de base-ball...

Si ! Aucune femme ne pouvait être assez exceptionnelle pour effacer tout ça. Mais je n'en étais pas moins un rustre.

— Salut, Susan, soufflai-je en regardant derrière elle.

Susan m'avait dit quelle heure ? Neuf heures ? Et Linda ? Huit ? Non ! Elle avait dit ça au début, puis on avait opté pour une heure plus tard. Neuf heures. Doux Jésus, il y avait de l'Urgo dans l'air.

Susan lut en moi comme dans un livre ouvert.

— Tu attendais quelqu'un d'autre, Harry ?

— Pas vraiment, enfin, peut-être... Écoute, entre déjà, tu es trempée.

Ce n'était pas entièrement vrai... j'étais trempé, car le vent propulsait la pluie à l'intérieur.

Susan eut un petit rictus de prédateur et me frôla en repliant son parapluie.

— Tu habites ici ?

— Non, c'est ma résidence estivale de Zurich.

Mon invitée me jeta un regard noir en me tendant son manteau que je pendis à la patère, près de la porte.

Elle me tourna le dos et je découvris que sa robe aux longues manches serrées dévoilait son dos jusqu'aux hanches. Je l'aimais beaucoup. Susan me laissa à mes turpitudes, s'approcha de la cheminée puis se retourna, l'air narquois, avant de s'asseoir langoureusement sur le canapé. Ses cheveux noirs coiffés en chignon révélaient son cou gracile. Sa peau était une vraie publicité pour quelque chose de doux et de merveilleux. Elle eut une moue malicieuse et me dévisagea.

— On a fait des heures sup pour la police, Harry ? Ces meurtres doivent être exceptionnels. Un gros bonnet de la pègre assassiné par magie... Tu veux faire une déclaration ?

Je me rembrunis. Elle était toujours en chasse pour son foutu canard !

— Bien entendu, répondis-je, la prenant de court. Mais d'abord, je vais me doucher. Je reviens tout de suite. Mister, tu surveilles la dame, d'accord ?

Susan leva les yeux au ciel puis étudia le gros chat gris toujours perché sur l'étagère. Le greffier agita une oreille avant de reprendre sa surveillance de la porte.

Encore un coup de tonnerre.

J'allumai quelques bougies et en emportai une dans la salle de bains.

*Réfléchis, Harry ! Réveille-toi ! Que ferait MacGyver dans une telle situation ?*

Pour commencer, il se laverait.

Je sentais le bouc.

*Passe-toi la tête sous l'eau fraîche et remue tes méninges. Linda Randall arrive d'une minute à l'autre, et il faut empêcher Susan de fouiner dans cette affaire de meurtre.*

La problématique posée, je me congratulai avant de me ruer sous la flotte. Je n'utilise pas de ballon d'eau chaude, du coup j'ai l'habitude de l'eau froide. D'ailleurs, si on réfléchit au nombre de filles que je rencontre – moi, et les magiciens en général –, la douche froide est de rigueur.

J'étais en train de me shampooiner quand la météo

s'aggrava. Nous étions en plein cœur de l'orage et la maison en prenait pour son grade. Avec le feu d'artifice d'éclairs, on y voyait presque comme en plein jour, et le tonnerre devenait assourdissant. Pourtant, j'aperçus un mouvement par la petite fenêtre (pudiquement munie d'un rideau) de la salle de bains. Quelqu'un descendait les marches vers mon appartement.

Je vous ai déjà parlé de mon succès plus que relatif avec les femmes ? Une nuit comme celle-là en est le parfait exemple.

Je paniquai.

Je sortis de la douche, la tête encore mousseuse, me nouai une serviette autour de la taille et me précipitai dans l'entrée.

Hors de question de laisser Susan ouvrir à Linda ! Je n'ai jamais aimé le dressage de fauves, surtout quand c'est moi qui récolte les coups de griffe !

J'émergeai dans le salon au moment où Susan actionnait la poignée. Un nouveau coup de tonnerre couvrit le dé clic de la clenche. J'entendis autre chose.

Un bruit de crachat et des grondements. Mister était debout, la fourrure hérissée, la gueule grande ouverte, ses yeux étincelants rivés sur la porte.

Susan ouvrit. Je voyais son profil. Elle avait une main sur la hanche et un sourire meurtrier s'épanouissait sur son joli minois.

Soudain, je sentis le nuage d'énergie qui accompagne un esprit dans le monde des mortels – la fureur de l'orage ne le masquait plus. Une silhouette vêtue d'un pardessus marron se tenait sur le palier. Elle mesurait moins d'un mètre cinquante et les éclairs lui conféraient une aura bleutée. Son apparence était étrange, avec un je-ne-sais-quoi qui n'appartenait pas à notre bonne vieille terre. L'inconnu tourna la « tête » vers moi et deux étincelles glacées illuminèrent les traits inhumains d'un visage qui ressemblait à celui d'un énorme crapaud.

Susan étudia un instant le démon, puis hurla.

— Susan ! criai-je en me précipitant dans la pièce. Dégage !

La mâchoire du monstre s'ouvrit avec un léger sifflement, sa gorge se contracta, et je me jetai derrière le canapé. Mes côtes m'en voulurent, mais j'ignorai leurs protestations. Il y eut un chuintement insolite, puis un gros morceau de convertible se

transforma en un nuage nauséabond. Quelques gouttes retombèrent près de moi et rongèrent le sol en moins de deux. Je m'écartai de l'acide.

— Susan ! criai-je. File dans la cuisine ! Ne reste pas entre lui et moi !

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Un méchant !

Je relevai la tête, prêt à la baisser à la moindre alerte. Le gros démon, plus trapu qu'un humain, campait dans l'encadrement, ses deux mains à ventouses tendues comme s'il tâtait une membrane.

— Pourquoi reste-t-il sur le seuil ? demanda de loin la journaliste.

Terrifiée, elle était dos au mur, les yeux exorbités.

*Mon dieu, ne t'évanouis pas, Susan !*

— Les Lois du Domaine. Ce n'est pas un mortel. Il doit accumuler de l'énergie pour franchir la barrière qui existe autour d'une maison.

— Il peut entrer ?

La voix de Susan n'était plus qu'un filet. Nerveusement, elle récoltait des informations, stockait des données et se cachait derrière son instinct de reporter. Je pense que la partie rationnelle de son cerveau était sur répondeur. Ça arrive souvent quand les gens voient un démon pour la première fois.

Je l'attrapai par le bras et la traînai jusqu'à la trappe de mon laboratoire que j'ouvris, révélant ainsi l'escalier qui se déplaçait.

— Descends !

— Mais il fait noir ! protesta-t-elle avant de regarder ma taille. Jésus ! Harry ! Pourquoi es-tu nu ?

Je baissai la tête et rougis. La serviette avait dû tomber lors de mes acrobaties. Dans le mouvement, le shampoing me dégouлина dans les yeux et les fit brûler. Cette soirée était totalement fichue.

Il y eut un craquement dans l'entrée, puis le Crapaud de l'Enfer avança en titubant. Il était dans la maison. Derrière lui, la foudre se déchaînait, et je ne distinguai qu'une ombre aux yeux globuleux et fluorescents et dont la gorge ondulait.

— Merde ! lâchai-je.

Je suis toujours éloquent pendant les crises. Après avoir poussé Susan dans l'escalier, je me tournai vers le démon, le bout des pouces joints, les doigts tendus et les paumes ouvertes.

Le monstre ouvrit la bouche et produisit un ignoble bruit de siphon.

— *Vento Riflittum !* clamai-je.

Je donnai forme à ma peur et à mon anxiété, les poussant de mon cœur jusque dans mes bras pour les braquer sur mon adversaire.

Le démon cracha vers mon visage.

La terreur et l'adrénaline surgirent de mes doigts, comme une bourrasque assez puissante pour décorner un bœuf. Le projectile rebondit sur le monstre, qui en fut stoppé net. Il commença même à reculer, les griffes de ses pieds raclant le sol et se prenant dans la moquette.

Le retour d'acide fit jaillir des étincelles bleutées sur la peau du crapaud, mais sans le blesser. En revanche, son manteau disparut en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour respirer et atomiser le sol et les meubles.

L'abomination secoua la tête, sans doute pour s'éclaircir les idées. Je me tournai vers l'angle opposé de la pièce, et criai :

— *Vento Servitas !*

Ma crosse s'illumina dans le noir avant de voler vers moi, portée par une version moins agressive du même sort. Le bâton en main, je fis face au Crapaud de l'Enfer. Je focalisai toute la puissance et toute la force contenues dans les longues veines du bois avant de braquer la crosse sur le monstre et de hurler :

— Fuis ! Fuis ! Fuis ! Tu n'es pas le bienvenu en ces lieux !

Un poil dramatique dans d'autres circonstances, mais rien n'est superflu quand on a un démon dans son salon.

Le monstre se tassa sur lui-même, rentra les épaules, et grogna quand une onde de force invisible le frappa, comme une vague percute un rocher. Le démon résistait. Comme si j'essayais de faire plier une barre d'acier avec mon bâton...

La lutte dura quelques secondes avant que je comprenne qu'il était vraiment trop fort pour moi. Pas du genre à être balayé comme un petit diabolotin ou un simple *poltergeist*. J'étais au bord de l'épuisement et, dès qu'il pourrait bouger, il

aurait le choix entre me dissoudre et me réduire en bouillie. Il était plus fort qu'un mortel, bien plus rapide, et seuls ma fin ou le lever du soleil le pousseraient à partir – ça ou je ne sais quelles autres conditions.

— Susan ! m'égosillai-je. Tu es en bas ?

— Oui ! Il est parti ?

— Pas vraiment, non...

J'avais les mains moites et la crosse commençait à glisser. La douleur causée par le shampoing dans mes yeux s'intensifia, et le regard du démon flamboya de plus belle.

— Alors, brûle-le ! Pulvérise-le ! Désintègre cette horreur !

Susan avait la voix d'une exploratrice, comme si elle fouillait dans mon labo.

— Je ne *peux* pas ! Si je balance assez de jus pour *fumer* cette grenouille de combat, je risque de raser la maison par la même occasion !

Mon cerveau tournant à plein régime, j'envisageai toutes les possibilités, évaluai ma réserve d'énergie, l'esprit froid et rationnel. Cette créature était là pour moi. Si je l'attirais dans la chambre ou dans la salle de bains, Susan avait une chance de s'enfuir. Sauf si le monstre avait pour consigne d'éliminer tous les témoins. Dans ce cas, il me tuerait et la journaliste serait sa prochaine cible. Il y avait forcément un moyen de s'en tirer.

J'eus une illumination.

— Susan ! Il y a une fiole sur une table ! Bois la potion et pense à partir loin d'ici, d'accord ? Projette-toi très loin de la maison !

— J'ai trouvé ! Ça pue !

— C'est une potion, t'ai-je dit ! Ton seul espoir de fuir.

Il y eut un gargouillis, puis Susan lança :

— Je fais quoi maintenant ?

Pris de court, je contemplai l'escalier.

— Ça aurait dû marcher...

Je m'interrompis quand la créature planta ses griffes dans le sol et gagna un bon mètre dans ma direction. Je parvins tout juste à l'arrêter, mais je savais que, d'une seconde à l'autre, elle allait me sauter dessus et m'éventrer.

— Rien ne se passe ! Harry, il faut qu'on fasse quelque

chose !

Sur ces mots, Susan remonta l'escalier, mon .38 à la main.

— Non ! criai-je. Ne fais pas ça !

Le bâton glissa un peu plus de mes mains. Le démon était sur le point de percer mes dernières défenses.

Très pâle, Susan braqua le revolver d'une main tremblante et tira. Le .38 Spécial avait six balles dans le barillet. J'utilise des modèles classiques, pas de pointes creuses ni de balles explosives. Ça limite les emmerdes liées à la magie environnante.

Un pistolet a un mécanisme simple. Un revolver, lui, confine au très simple. Des engrenages, des ressorts, et un marteau dont l'impact enflamme la poudre. En général la magie a du mal à lutter contre la physique.

Le flingue cracha ses six projectiles.

Les deux premiers se perdirent dans la nature. Les deux suivants s'enfoncèrent dans le cuir du démon avant de ricocher, comme je le craignais, nous menaçant bien plus que la créature. Le cinquième passa entre ses jambes torses.

Le sixième toucha le monstre entre les deux yeux, le projetant en arrière et lui arrachant un cri de colère.

Ahuri, je pris Susan par le poignet.

— Au sous-sol !

Elle lâcha le revolver et nous dévalâmes les marches sans prendre la peine de refermer la trappe. De toute manière, le démon pouvait défoncer le sol... En laissant la trappe ouverte, je saurais par où il passerait, ça lui éviterait de bousiller le plancher et de me tomber sur la tête.

D'une pensée, j'illuminai la pièce.

Les orbites de Bob s'embrasèrent et il pivota vers moi.

— Harry ? C'est quoi ce foutoir, bon sang ? Ha, là là ! Quelle pin-up !

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Susan.

— Ignore-le, dis-je.

Suivant mon propre conseil, je filai dans le fond de la pièce pour déblayer l'immonde tas de boîtes, de chiffons et de cahiers.

— Vite ! Aide-moi à dégager cet endroit !

Susan obéit, et je maudis mon manque d'organisation qui

avait transformé cette zone du laboratoire en dépotoir. Difficile d'accéder au cercle de cuivre incrusté dans le sol, cet anneau qui pouvait contenir un démon, ou l'empêcher d'approcher ?

— Harry ! glapit Bob. Il y a un... heu... putain de Crapaud de l'Enfer qui descend !

— Je sais, Bob, je sais.

Je poussai rageusement une pile de cartons tandis que Susan écartait des piles de papiers pour dégager la couronne métallique d'un diamètre de quatre-vingt-dix centimètres. Je pris sa main et l'attirai dans la surface protectrice.

— Que se passe-t-il ? gémit-elle, terrifiée.

— Reste près de moi, soufflai-je.

Elle se colla à moi.

— Il te voit, Harry, continua Bob. Il va te cracha un truc dessus !

Je n'avais pas le temps de vérifier les pronostics du crâne. Je m'accroupis et passai ma crosse sur le cercle en lui insufflant assez de pouvoir pour nous protéger de la créature. L'anneau s'activa, puis un bouclier invisible s'éleva autour de nous.

Quelque chose s'écrasa à quelques centimètres de mon visage. L'acide gras fumait en dégoulinant le long de la barrière éthérée. À une seconde près, je n'aurais plus eu de tête. Quelle joie !

Je tentai de reprendre ma respiration en me relevant, très attentif à ne rien laisser dépasser, ce qui aurait eu pour effet de rompre le circuit et d'annuler la protection. Mes bras tremblaient et j'avais les jambes en guimauve. Susan n'avait pas l'air d'aller mieux.

Le démon entra dans la lumière du bâton – une initiative que je regrettai amèrement. Il était laid, difforme, immonde et couvert de muscles. Faute d'une meilleure description, disons qu'il ressemblait vraiment à un crapaud gluant. Il nous étudia avant de lancer contre le bouclier son poing qui rebondit dans une pluie de flammèches. L'abomination émit un ululement à vous glacer le sang.

Dehors l'orage continuait, son fracas assourdi par les murs épais de la cave.

Susan, toujours collée à moi, était au bord des larmes.

— Pourquoi ne pas nous achever ? Il attend quoi ?  
— Il ne peut pas, répondis-je. Il lui est impossible de nous atteindre ou d'entrer dans l'anneau. Tant qu'on ne rompt pas le cercle, on est en sécurité.

— Mon Dieu ! Et ça va durer combien de temps ?

— Jusqu'à l'aube. Quand le soleil se lèvera, il devra partir.

— Mais le soleil ne pénètre pas dans ce sous-sol !

— Ça ne marche pas comme ça... Il est relié à son invocateur par une espèce de chaîne énergétique. Dès que le soleil se lève, la chaîne est rompue et il disparaît comme une bulle de savon sèche.

— C'est quand, l'aube ?

— Dans une dizaine d'heures.

— Oh ! soupira Susan en posant la tête contre mon torse nu.

Le Crapaud de l'Enfer tournait autour du cercle en cherchant une faille. Il n'en trouverait aucune. Je fermai les yeux en essayant de réfléchir.

— Heu, Harry ? commença Bob.

— Pas maintenant !

— Mais, Harry...

— Bon sang, Bob ! J'essaie de me concentrer ! Si tu veux m'aider, explique-moi pourquoi la potion d'évasion n'a pas marché !

— *Harry* ! râla le crâne. C'est de ça que je veux te parler !

— Il fait chaud ici ou c'est moi ? demanda Susan d'une voix étrangement rauque.

Je fus pris d'un soupçon atroce, je regardai Susan, et un poids me tomba sur les épaules. Impossible. Non. Ce n'était pas vrai !

— On va mourir, n'est-ce pas, Harry ? Tu n'as jamais pensé à faire l'amour juste avant la fin ?

Elle m'embrassa la poitrine.

C'était bon. Vraiment très agréable. Je tentai d'oublier ce dos nu offert à ma main.

— J'y ai souvent pensé, moi...

— Bob ! meuglai-je.

— J'ai *essayé* de te prévenir ! Elle a pris la mauvaise potion et l'a avalée d'un trait ! Cela dit, tu ne peux pas nier son

*efficacité.*

Le crâne se tourna vers moi et ses orbites s'illuminèrent davantage.

Susan léchait mon torse, se frottant à moi d'une manière totalement obscène et assez plaisante.

— Bob ! Je te jure que je vais t'enfermer dans un coffre-fort pendant les deux cents prochaines années !

— Ce n'est pas ma faute !

Les yeux proéminents du démon suivaient le spectacle. Il déblaya un coin de la pièce et s'assit sur ses énormes fesses. Il nous fixait, comme un chat qui attend qu'une souris sorte de son trou.

La journaliste me jeta un regard libidineux et chercha à m'allonger sur le sol.

Hors du cercle de protection.

Bob continuait de clamer son innocence.

Qui a dit que je ne sais pas distraire les dames ?

## Chapitre 14

Susan s'accrocha à mon cou et attira ma tête vers elle pour m'embrasser. Comme tous les baisers, c'était plutôt, heu, intéressant. Très passionné, sincère, sans une trace de réflexion ou d'hésitation. En tout cas, pas de sa part. Quand je remontai à la surface pour prendre de l'air, après une minute, j'avais les lèvres en feu, et elle me regardait avec un regard lubrique.

— Prends-moi, Harry ! J'ai besoin de toi !

— Heu, Susan, je ne sais pas si c'est vraiment le moment.

Elle était sous l'emprise de la potion à présent. Pas étonnant qu'elle se soit reprise aussi vite, avant de remonter pour tirer sur le démon. La décoction avait dû la désinhiber au point de faire disparaître sa peur.

— Ta bouche dit non, minauda-t-elle en faisant voyager ses doigts vers mon intimité. Mais ça, ça dit oui !

Je me hissai sur la pointe des pieds, tentant de repousser ses mains tout en gardant mon équilibre.

— Ce truc ne raconte que des conneries !

Elle ne m'écoutait plus. La potion avait chargé sa libido comme l'esprit d'un kamikaze qui monte dans son avion.

— Bob ! Aide-moi !

— Je suis coincé dans ce crâne, Harry. Si tu ne me laisses pas sortir, je ne peux pas faire grand-chose...

Susan se débrouilla pour mordiller une de mes oreilles et enrouler une de ses jambes autour des miennes. Puis elle commença à gémir en cherchant de nouveau à m'allonger. Je perdis l'équilibre. Quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, c'est peu pour faire de la gymnastique, du catch ou... n'importe quoi d'autre, sans que rien ne dépasse. Le démon n'attendait que ça.

— L'autre potion est toujours là ? demandai-je.

— Bien sûr ! Je la vois d'ici, elle est par terre. Je pourrais même te la lancer.

— Parfait, dis-je, soudain excité – enfin, encore plus excité. J'allais peut-être m'en sortir vivant.

— Je vais te libérer pendant cinq minutes. Envoie-moi la potion.

— Non, patron, lâcha froidement le crâne.

— Comment ça, non ?

— Je veux vingt-quatre heures ou rien.

— Sacrebleu ! Je suis responsable de tes actes si tu te barres ! Tu le sais !

— Je ne porte pas de culotte, murmura Susan.

Elle tenta ensuite un balayage digne des meilleures judokas. Je chancelai, mais parvins à retrouver mon équilibre de justesse. Les yeux du monstre s'étrécirent, et il se leva, prêt à nous sauter dessus.

— Bob ! T'es qu'un fumier !

— Essaie de vivre dans une cage en os pendant quelques siècles, Harry ! Je suis sûr que tu apprécierais une nuit de détente de temps en temps.

— D'accord ! criai-je, mon cœur ratant un battement alors que je titubai de nouveau. Marché conclu ! Envoie-moi la potion et tu auras tes vingt-quatre heures !

— La rate pas, surtout !

Un flot de lumière orangée jaillit des orbites du crâne pour former un nuage scintillant qui auréola la potion avant de la propulser vers moi. Je l'attrapai de ma main libre, manquai de la lâcher, mais affermis ma prise. La décoction ayant été enchantée par mes soins, elle s'accordait donc parfaitement avec l'énergie du cercle.

Le nuage – la forme spirituelle de Bob – dansa une petite gigue, puis fila par l'escalier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Susan, les yeux vitreux.

— Encore à boire. On partage. Je dois pouvoir me concentrer assez pour deux et nous tirer de là.

— Harry, roucoula la journaliste, je n'ai pas *soif*, j'ai *faim* ! J'eus un éclair de génie.

— On avale ça et après on va au lit ! Soufflai-je.

Susan me regarda l'air confus, avant d'afficher un sourire carnassier.

— À la tienne, Harry !

Ses mains ponctuèrent ses mots d'un commentaire des plus obscènes, et je sursautai, manquant de lâcher la bouteille. Récoltant un peu plus de shampoing dans les yeux, je décidai de les fermer.

Je m'enfilai la moitié de la potion en essayant d'ignorer le goût amer du cola, puis passai la fiole à Susan. Elle but le reste, puis se lécha les lèvres.

Mon ventre commença à bouillonner : un sentiment de flottement et de légèreté qui remonta, traversa mes poumons, puis passa dans mes bras. Il descendit aussi dans mes jambes.

J'eus des spasmes.

Puis j'explosai.

Je devins un nuage composé de milliards de morceaux d'Harry, chacun doué de sa propre conscience. La pièce n'était plus un simple sous-sol, mais une constellation d'énergies dotées de formes et de fonctions précises. Même le démon n'était plus qu'un flot de particules lent et dense. Je dépassai cet agrégat pour traverser le plancher, puis jaillir à l'extérieur de l'appartement, où la tempête dénuée d'organisation faisait toujours rage.

Au bout de cinq secondes, l'effet de la potion disparut. Je sentis tous mes petits moi se précipiter l'un vers l'autre et se percuter à une vitesse inimaginable.

Quelle souffrance !

Cette collision venue de toutes parts me donna la nausée. Je titubai et plantai fermement ma crosse dans le sol. La pluie ruisselait sur mon corps.

Moins d'une seconde plus tard, Susan apparut à mes côtés et s'assit aussitôt.

— Mon dieu, j'ai mal, gémit-elle.

À l'intérieur, la créature hurlait de rage. Je l'entendis tout saccager.

— Allez ! dis-je, il faut se tailler avant qu'il pense à nous chercher dehors.

— Je suis malade... Pas sûre de pouvoir marcher.

— C'est le mélange des potions. Ça arrive. Il faut partir. Lève-toi, Susan ! Un peu de courage !

Je la remis sur ses pieds et la fuite commença.

— Où va-t-on ? demanda Susan.

— Tu as tes clés de voiture ?

Elle tâta sa robe à la recherche d'une poche, puis fit non de la tête.

— Elles sont dans mon manteau !

— Alors, on ira à pied.

— Mais où ?

Du côté de la rue de Reading. Elle est toujours inondée quand il pleut comme ça ! Ce sera suffisant pour bloquer cette saloperie, si elle nous suit !

C'était à quelques pâtés de maisons. Il pleuvait des cordes, et je tremblais, nu comme un ver, les yeux pleins de shampoing.

Au moins, j'étais propre.

— Pardon ? bafouilla Susan. Comment veux-tu que la pluie l'affecte ?

— Pas la pluie, l'eau courante ! Elle le tuera s'il essaie de traverser...

J'espérais que le mélange des potions n'aurait pas des effets irréversibles. Il y avait déjà eu des accidents.

On avançait bien. On avait dû faire une quarantaine de mètres, nous étions presque arrivés.

— Ho ! Ho ! Ça suffit ! lâcha Susan.

Elle s'écrouta sur le sol et se convulsa. Je tentai de la retenir, mais j'étais trop fatigué et elle faillit m'entraîner dans sa chute.

Se couchant sur le côté, elle vomit tripes et boyaux.

Nous étions de nouveau la proie du tonnerre et des éclairs. J'entendis le pouvoir de la foudre toucher un arbre, non loin de là. Il y eut un flash, puis les branches s'embrasèrent. J'évaluai la distance qu'il nous restait à parcourir pour nous réfugier derrière la rue de Reading.

Une trentaine de mètres.

— Votre ténacité me surprend, fit une voix.

Je crus mourir de peur. Agrippant mon bâton à deux mains, je me retournai lentement pour repérer l'auteur de cette phrase.

— Qui est là ?

Dans ce coin, une tache froide... Pas un froid physique, mais quelque chose de plus sombre, de plus profond, qui titillait mes autres sens. Une masse d'ombre, une illusion dans l'obscurité entre les lampadaires. Elle disparaissait quand la foudre tombait, puis réapparaissait.

— Vous ne croyez pas que je vais vous donner mon nom ? lança la silhouette. Il vous suffit de savoir que je suis celui qui vous a tué.

— Vous êtes un cancre, répliquai-je en continuant de chercher. Le travail n'est pas fini.

À une vingtaine de mètres, une zone d'ombre s'étendait sous un réverbère cassé. Je distinguai une silhouette. Impossible de savoir s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme, et la voix ne m'aidait pas plus.

— Ça ne devrait plus tarder, assura l'apparition d'un ton confiant. Vous ne tiendrez plus très longtemps. Mon démon vous achèvera dans les dix minutes.

— Vous avez appelé cette aberration ici ?

— Effectivement...

— Vous êtes *dingue* ! Vous savez ce qui peut vous arriver si cette monstruosité se libère ?

— Ça n'arrivera pas, je la contrôle.

Je lançai mes perceptions vers la zone d'ombre. J'avais vu juste. Il n'y avait personne, pas même une illusion dissimulant quelqu'un. Ce n'était qu'une image, un hologramme qui voyait, entendait et parlait à la place de son créateur, où qu'il soit.

— Que faites-vous ? demanda la forme.

Elle avait dû sentir le mouvement de mes sens.

— Je vérifie vos références, répondis-je en lui envoyant une parcelle de ma volonté – l'équivalent magique d'une gifle.

L'image cria de surprise et se dissipa un peu.

— Comment avez-vous fait ça ? grogna-t-elle.

— Je suis allé à l'école, moi...

L'hologramme grommela avant de beugler un chapelet de syllabes. Je tentai d'en saisir quelques bribes, mais un coup de tonnerre couvrit la dernière partie de ce qui devait être le Nom Véritable du démon.

Dans mon sous-sol, le remue-ménage cessa brusquement.

— Vous allez me le payer ! cracha la voix.

— Pourquoi moi ?

— Vous êtes sur ma route.

— Laissez partir la femme.

— Désolé, elle en a trop vu. Elle est sur mon chemin aussi, maintenant. Ma créature vous tuera tous les deux.

— Enfoiré !

L'ombre se mit à rire.

Je scrutai ma maison. Malgré le bruit de la pluie, je perçus un sifflement suivi d'un grondement. Des yeux bleus globuleux reflétèrent la foudre, en haut de l'escalier. Ils me repérèrent dans l'instant, et le monstre s'élança. Il percuta l'aile de la voiture de Susan, puis saisit l'arrière de ses fines mains à ventouses et la retourna d'un coup. La pauvre caisse atterrit sur le toit dans un grand bruit de tôles froissées.

J'évitai de penser à ce que feraient ces doigts autour de mon cou.

— Vous avez vu, continua l'Homme de l'Ombre. Il est à moi ! Préparez-vous à mourir, Dresden !

Il y eut un nouvel éclair, et le démon se mit à courir à quatre pattes comme un gros lézard qui trotte sur le sable chaud à la recherche d'un coin ombragé. Il avait l'air ridicule, mais il approchait à une vitesse surprenante.

— Votre crédit est épuisé, veuillez renouveler l'appel, empaffé ! grognai-je.

Je braquai ma crosse vers l'ombre, ma volonté concentrée sur une attaque en règle.

— *Stregallum Finitas !*

Un rayon de lumière cramoisi entoura l'image et entreprit de la consumer.

— Dresden ! gémit l'apparition. Mon démon te brisera les os !

L'image se tordit de douleur, puis elle disparut sur une plainte angoissée tandis que mon contre-sort finissait de la déchiqueter. J'étais meilleur que le créateur de l'image et il n'avait aucune chance de gagner contre mon assaut. L'apparition et le cri se dissipèrent puis disparurent

complètement. Je m'autorisai une bouffée de satisfaction avant de me tourner vers la femme étendue sur le bitume.

— Susan, dis-je en m'agenouillant sans quitter le crapaud des yeux, lève-toi, on doit se tirer !

— Je ne peux pas. Mon Dieu...

Elle recommença à vomir. Puis elle tenta vainement de se relever. Elle sanglotait.

Je contemplai l'eau tout en calculant la vitesse du démon. Il était rapide, mais pas assez pour rattraper un homme. Je pouvais m'enfuir, si je courais à pleine vitesse. Traverser l'eau et m'en tirer.

Impossible de porter la journaliste, qui me ralentirait trop. Mais si je restais, nous allions mourir tous les deux. Il fallait que l'un d'entre nous s'en sorte, non ?

Je fixai le monstre. J'étais lessivé et il m'avait pris par surprise. Le déluge neutralisait la plus ancienne des armes de l'humanité, le feu. Impossible de le repousser ainsi. De plus, j'étais trop exténué pour tenter quoi que ce soit d'autre. Bref, je n'avais aucune chance de vaincre cette horreur.

Susan pleurait, à la merci de la pluie, incapable de se lever, malade à crever à cause de mes potions.

Je relevai la tête et laissai l'averse dissiper les dernières traces de shampoing. Je me tournai vers le démon. Je ne pouvais pas abandonner Susan. Je n'aurais pas pu vivre après une telle trahison, alors, autant mourir debout.

Le monstre siffla en se redressant. Il leva les bras. La foudre illumina la nuit, le tonnerre tombant assez près pour faire vibrer l'asphalte.

Le tonnerre.

La foudre.

L'orage.

Je levai les yeux vers les nuages zébrés de décharges électriques. La tourmente regorgeait de puissance, des énergies surnaturelles aussi vieilles que le temps – assez de pouvoir pour briser la pierre, brûler l'air, vaporiser l'eau, incinérer tout ce qu'il touchait !

À ce moment-là, je crois qu'on aurait pu me qualifier de « désespéré ».

Le démon se rua sur moi de sa démarche pataude mais néanmoins rapide. Je dirigeai mon bâton vers le ciel, en désignant le monstre de l'autre main. Plutôt risqué de se servir de l'orage. Pas de rituel pour le canaliser, pas de cercle protecteur, ni même un bouclier pour préserver mon esprit des flots de magie qui allaient le traverser.

Je braquai mes sens vers la tempête, pour m'approprier sa puissance brute et à modeler en un courant d'énergie pure qui se précipita sur moi et que j'espérais concentrer dans ma crosse.

— Harry ? pleurnicha Susan. Que fais-tu ?

Elle était recroquevillée sur le sol dans sa robe du soir. La voix toujours très faible, elle tremblait toujours.

— Tu n'as jamais formé une chaîne avec des gens, quand t'étais petite ? Il suffit de frotter ses pieds sur la moquette et de toucher quelqu'un pour créer une petite décharge.

— Peut-être...

— C'est ce que je fais. En plus grand.

Le démon meugla une nouvelle fois et bondit sur nous. Ses jambes de crapaud tendues, il fendait l'air avec une grâce aussi surnaturelle qu'effrayante.

Je concentrai ce qui me restait de volonté sur mon bâton et les éléments déchaînés, juste au-dessus.

— *Ventas !* clamai-je. *Ventas julmino !*

Une étincelle jaillit de ma crosse pour s'élancer dans le ventre de la tourmente.

L'enfer lui répondit.

Prise d'une fureur élémentaire, la foudre s'abattit sur moi, accompagnée par des trombes d'eau et une parcelle d'ouragan. La puissance frappa l'extrémité de la crosse avec la force d'un marteau-pilon. Elle courut le long du bois détrempe jusqu'à dans mon bras. Mes muscles se convulsèrent et tout mon corps se contracta sous l'effort. J'usai mes dernières forces pour garder à l'esprit l'effet désiré : avoir la main pointée vers le crapaud et diriger cette énergie contre une chair moins tendre que la mienne.

Le monstre n'était plus qu'à une vingtaine de centimètres quand la frénésie de la tempête fusa de mon doigt pour le frapper en plein cœur. L'impact le propulsa en l'air, et le

maintint en lévitation, enveloppé dans une boule incandescente.

Il se débattit, il cria, ses mains s'agitèrent et ses jambes tressautèrent.

Enfin, il s'embrasa, produisant une grande flamme bleue. Un instant, le jour remplaça la nuit, et je dus me protéger les yeux. Susan hurla de terreur ; je crois bien que je l'imitai.

Le calme revint. Les morceaux incandescents d'une créature à laquelle je préférerais ne pas penser s'écrasaient dans la rue avec des bruits mous. Ils se consumaient vite, ne laissant que des bouts de charbon qui sifflaient en refroidissant.

Le vent se radoucit brutalement et la pluie se transforma en une fine bruine. L'orage avait vidé sa rancœur.

Mes jambes me trahirent. Tremblotant, je tombai assis au beau milieu de la rue. Dressés sur ma tête, mes cheveux étaient secs. De la fumée s'échappait de mes ongles ravagés. Je restai là, heureux d'avoir survécu et content de respirer. Alors que je m'étais levé une heure plus tôt, j'avais l'impression de pouvoir retourner au lit pour dormir une semaine.

Susan se redressa, pâle comme un linge. Elle me fixa.

— Tu fais quoi samedi prochain ? demandai-je.

Elle me regarda pendant une minute, puis se recoucha par terre.

J'entendis des pas résonner dans les ténèbres.

— Invocation de démons, prononça une voix écoeurée. Une atrocité de plus à votre actif. Je savais bien que le vent empestait la magie noire, ce soir. Dresden, vous êtes un fléau.

Je tournai la tête pour contempler Morgan, mon gardien, grand, massif et tout de noir vêtu. La pluie avait collé ses cheveux gris sur son front, et l'eau ruisselait le long de ses rides comme sur une statue de marbre.

— Je n'ai pas invoqué cette horreur, dis-je d'un ton las. Mais je l'ai renvoyée dans son monde ! Vous n'avez pas vu ?

— Je vous ai vu vous défendre, mais je n'ai vu personne d'autre l'invoquer. Vous l'avez sûrement appelée avant d'en perdre le contrôle. Ce monstre n'aurait rien pu faire contre moi, de toute manière. C'était inutile, Dresden.

— Vous vous flattez..., ricanai-je. Je ne me risquerais pas à appeler un démon pour me débarrasser de vous, Morgan.

— J'ai convoqué le Conseil, continua le gardien en plissant les yeux. Il se réunira dans deux aurores. Je témoignerai contre vous et je produirai des preuves. (Un nouvel éclair illumina son regard et lui donna l'air d'un dément.) Ses membres m'autoriseront à vous exécuter.

— Le Conseil vient à Chicago ? demandai-je d'un ton neutre.

Morgan fit le sourire que les requins réservent aux bébés phoques.

— Lundi, à l'aube, vous serez conduit devant lui. Je n'ai pas honte d'aimer mon rôle de bourreau, Harry Blackstone Copperfield Dresden, mais dans votre cas, j'exercerai ma charge avec fierté !

Je sursautai quand il prononça mon nom en entier. Il n'avait presque pas commis d'erreur, par accident peut-être. Ou peut-être pas. Certains membres de la Blanche Confrérie connaissaient mon nom et savaient comment l'utiliser. Si je ne me présentais pas devant le Conseil, j'admettrais ma culpabilité et je courrais au désastre. Connaissant mon nom, ses membres n'auraient aucun mal à me trouver.

N'importe où.

— Harry ? gémit Susan. Que s'est-il passé ?

Je me tournai vers la journaliste pour m'assurer qu'elle allait bien. Morgan en profita pour disparaître. Susan éternua et se pelotonna contre moi. Je la pris dans mes bras pour lui communiquer un peu de chaleur.

Lundi matin.

Lundi matin, Morgan exposerait ses soupçons et établirait son accusation. Tout serait amplement suffisant pour me faire décapiter. Quelle que soit l'identité de notre Homme de l'Ombre, il fallait que je la découvre avant lundi matin ou j'étais mort.

Je m'apitoyais sur cette soirée pourrie quand une voiture de patrouille freina près de moi. Un projecteur se braqua sur nous.

— Posez ce bâton ! Levez les mains ! Ne faites pas de gestes brusques ! cria une voix dans un mégaphone.

Rien de plus naturel qu'une voiture de police appréhende un homme nu et une femme en robe du soir assis au milieu de la rue comme des ivrognes, un soir de cuite.

Susan regarda la lumière en se protégeant les yeux. Ses vomissements avaient dû évacuer les potions, et la passion amoureuse par la même occasion.

— C'est la pire soirée de ma vie, dit-elle d'une voix éteinte alors que les policiers s'approchaient de nous.

— Voilà ce qui arrive quand on sort avec un magicien, grognai-je.

Susan me toisa, ses yeux s'assombrissant l'espace d'un instant. Elle faillit sourire, mais sa voix prit un ton presque belliqueux quand elle lâcha :

— Mais ça fera un article exceptionnel !

## Chapitre 15

Linda Randall me fournit une excellente raison de l'excuser d'avoir raté notre rendez-vous de samedi soir.

Elle était morte.

J'éternuai en passant sous les bandes jaunes de la police. Avant de m'emmener chez Linda, on m'avait autorisé à récupérer un tee-shirt et un jogging dans le chaos de mon appartement.

Plus mes bottes de cow-boy.

Mister ayant caché une de mes baskets, j'avais dû me rabattre sur ce qui restait.

Enfoiré de chat !

La jeune femme avait été assassinée en début de soirée et Murphy avait essayé de me joindre. N'y parvenant pas, elle avait envoyé une voiture pour me récupérer et profiter de mes talents de consultant. Les policiers consciencieux s'étaient arrêtés pour s'occuper de l'ahuri qui traînait à poil à quelques pas de mon appartement.

Ils ne cachèrent pas leur surprise et leur incrédulité quand je me révélai être l'homme qu'ils devaient escorter jusqu'à la scène de crime.

Susan était venue à ma rescousse en expliquant ce qui s'était passé.

— Ce genre de chose, vous savez ? Hi, hi, hi !

Elle rassura les policiers sur sa santé et affirma qu'elle pouvait rentrer chez elle. Maussade en découvrant les ruines de mon sous-sol et l'état de sa voiture, elle garda quand même son sourire et finit par s'en aller avec un « J'ai une histoire à écrire » qui scintillait dans ses yeux. Mais elle s'arrêta et se retourna pour me planter un baiser sur la joue en me glissant un « pas mal » à l'oreille, suivi d'une petite claque sur les fesses.

Je rougis, mais les flics ne s'en aperçurent pas dans l'obscurité. Ils se méfiaient de moi, mais étaient plutôt contents de me laisser m'habiller. À part des sweaters, je n'avais plus rien de propre. Ah ! Si ! Un tee-shirt avec l'inscription : « La petite souris ne passera plus, on a retrouvé le corps. »

J'enfilai mon manteau, qui avait miraculeusement survécu à l'assaut démoniaque, puis mes bottes de cow-boy. Dans la voiture, j'accrochai mon badge d'identification à mon revers. À l'arrivée, je suivis un des policiers qui me conduisit auprès de Murphy.

Je relevai quelques éléments au passage. L'heure n'était pas très avancée et il y avait pas mal de curieux. Beaucoup de voitures de police stationnaient sur le parking et une autre était garée sur la pelouse, près de la terrasse bétonnée du studio. Le gyrophare fonctionnait toujours, faisant régulièrement passer la scène de l'ombre à une lumière bleu glacé. On avait disposé un sacré paquet de bandes jaunes.

Murphy se tenait au milieu de la fourmilière.

Elle avait une mine affreuse. Je devinai qu'elle n'avait rien avalé depuis le matin, à part des barres chocolatées et du mauvais café. Ses yeux las et injectés de sang restaient quand même toujours vifs.

— Dresden, dit-elle en m'examinant, tu prévois de laisser King Kong grimper sur tes cheveux ?

— Il me manque encore la belle héroïne hurlante, répondis-je avec un pauvre sourire, ça t'intéresse ?

Karrin eut une moue réprobatrice. Elle fait ça super bien, pour quelqu'un qui a une bouche aussi charmante.

— Viens avec moi, lâcha-t-elle.

Elle tourna les talons et se dirigea à grands pas vers l'entrée du studio, comme si elle était en pleine forme et prête à courir le marathon.

La police scientifique était déjà sur les lieux. Un agent nous fournit de jolies bottines en plastique et des gants en caoutchouc.

— J'ai essayé de t'appeler, mais ton téléphone était mort. Une fois de plus.

— J'ai eu une soirée chargée, répondis-je, manquant de

perdre l'équilibre en enfilant les chaussons. Tu me résumes ?

— Une nouvelle victime, le même procédé que Tommy Tomm et Jennifer Stanton.

— Bordel ! Il utilise l'orage !

— Quoi ? s'exclama Murphy.

— L'orage, répétai-je. On peut se servir de l'énergie des orages ou d'autres phénomènes naturels pour lancer des sorts.

— C'est la première fois que tu m'en parles !

— Je n'y avais pas pensé avant ce soir.

C'était la solution. Par la cape de David Copperfield ! Sinon, notre invocateur n'aurait pas pu faire tout ça en une seule nuit. Appeler un démon, me l'envoyer, projeter un hologramme. Tout ça plus un meurtre !

— Qui est la victime ? demandai-je.

— Linda Randall, chauffeur de maître, vingt-neuf ans, répondit Murph entrant dans l'appartement.

Heureusement qu'elle me tournait le dos. Autrement, elle aurait vu mon menton tomber par terre, en aurait conclu que je connaissais la jeune femme et m'aurait bombardé de questions désagréables. Je contemplai Karrin quelques secondes, puis me repris avant de lui emboîter le pas.

Le studio ressemblait au *tour bus* d'un groupe de rock qui ne glanderait rien à part donner des concerts, faire la fête et s'écrouler après une nuit de défonce. Du linge sale s'entassait à côté d'un lit à deux places, des vêtements satinés tout droit sortis des rêves de Marc Dorsel traînaient ici et là – des trucs tout en soie et en lacets conçus pour attirer le chaland. Il y avait des bougies partout, sur les étagères, la table de nuit et l'armoire, toutes à moitié consumées. Le tiroir entrouvert de la table de chevet révélait un certain nombre d'objets personnels, indiquant que Linda Randall aimait *s'amuser*.

La kitchenette ne semblait pas beaucoup servir, la cafetière et le micro-ondes exceptés. Des cartons de pizza s'entassaient dans la poubelle. Peut-être à cause de ces emballages, j'eus un éclair de compréhension et de sympathie pour la jeune femme. On se serait cru dans ma cuisine, le four en moins. La fille qui avait vécu ici savait que le vide de la solitude l'attendait quand elle rentrait chez elle. Parfois, c'est agréable, mais la plupart du

temps, c'est l'horreur. Je parie que Linda m'aurait compris.

Enfin, je ne le saurais jamais...

Les gars des services techniques m'empêchaient de voir ce qu'il y avait sur le lit. On aurait dit des vautours grouillant autour des têtes des hors-la-loi qu'on enterrait volontiers jusqu'au cou au Far West. Ils parlaient à voix basse, calmes et détachés comme s'ils assistaient à un dîner de gala. Échangeant des observations, ils se congratulaient pour la pertinence de leurs conclusions.

— Harry ? demanda Murphy sur un ton qui suggérait qu'elle se répétait. Tu te sens d'attaque ?

Ma lèvre trembla. Bien sûr que non, je n'étais pas d'attaque ! Personne ne devrait être d'attaque pour affronter des horreurs pareilles !

— J'ai la migraine... Finissons-en.

Elle me guida vers le lit. Karrin était plus petite que la plupart des femmes et des hommes présents. Moi, j'étais plus grand d'une bonne tête et je n'eus qu'à m'approcher pour regarder.

Linda était au téléphone, toute nue, quand la mort l'avait frappée. L'été était loin, mais elle gardait des traces de bronzage sur les hanches. Ça sentait les séances d'UV intensives. Les cheveux humides, elle gisait sur le dos, avec une expression sereine comme je ne lui en avais jamais vu.

On lui avait arraché le cœur. Il reposait à côté d'elle, petite forme violacée, broyée et gluante. Bien entendu, elle avait la poitrine ouverte là où les os avaient éclaté sous la pression du sort.

J'inspectai la scène quelques instants en notant certains détails.

Une de plus.

On avait usé de magie pour prendre une vie de plus.

Il fallait que je garde le souvenir de la Linda qui plaisantait au téléphone. La sensualité sourde de sa façon de parler, l'ombre de fragilité qui amplifiait son charme...

Ses cheveux étaient mouillés parce qu'elle avait pris un bain avant de venir me voir. Quoi qu'on puisse en dire, elle croquait la vie avec passion.

*Avait croqué.*

Je finis par remarquer à quel point la pièce était silencieuse.

Les cinq agents de la police scientifique me fixaient. Ils attendaient. Dès que je tournai la tête, ils baissèrent les yeux, mais il ne fallait pas être grand clerc pour deviner ce qu'ils éprouvaient. La peur, purement et simplement. Ils étaient confrontés à quelque chose que la science ne pouvait pas expliquer. Ça les perturbait – pis, ça remettait toute leur vie en question. La preuve violente et sanguinolente que trois cents ans de progrès scientifiques et de recherches ne faisaient pas le poids face à ce qui rôdait toujours dans les ténèbres.

Et j'étais celui qui détenait les réponses.

Je n'avais rien pour eux et mon propre silence me rendit malade. J'abandonnai le cadavre de la jeune femme pour me diriger vers la salle de bains. La baignoire était pleine. Des boucles d'oreilles et un bracelet étaient posés sur une console, près d'un miroir, avec un peu de maquillage et du parfum.

Murphy vint explorer la pièce avec moi. Elle semblait plus petite que d'habitude.

— Elle nous a appelés. Le dernier numéro composé... Elle nous a donné son adresse et nous a dit qu'elle connaissait le meurtrier de Tommy Tomm et de Jennifer Stanton. Elle pensait être la prochaine victime. Après, elle a commencé à hurler – puis plus rien !

— Le sort l'a frappée à cet instant, dis-je. Voilà pourquoi le téléphone a été coupé.

— Exact, grommela Murphy. Mais il marchait parfaitement quand on est arrivés.

— Tu sais que la magie perturbe la technologie de temps en temps. Tu as contacté ses proches ?

— Elle n'a aucune famille en ville. On fait des recherches, mais ça peut prendre du temps. On tente de parler à son patron, mais il n'est pas joignable. Un certain M. Beckitt ? Ça te dit quelque chose ?

Pas très à l'aise, je fis non de la tête.

Karrin fronça les sourcils.

— Greg et Helen Beckitt. Leur fille Amanda a été tuée il y a trois ans au cours d'un règlement de comptes entre truands. Les

sbires de Marcone se colletaient avec un gang de Jamaïquains qui tentait d'envahir leur territoire. La petite a pris une balle perdue. Elle a survécu pendant trois semaines en soins intensifs, avant qu'on la débranche.

Je n'ajoutai rien, mais repensai au visage fermé de Mme Beckitt.

— Les Beckitt ont essayé d'attaquer Marcone en justice, mais ses avocats sont des pointures. L'affaire n'est jamais arrivée devant les juges. Il paraît que Marcone leur a proposé son sale fric pour les dédommager, mais ils ont refusé.

Je ne fis pas de commentaire.

Linda était déjà emballée dans un sac à viande, et j'entendis les hommes compter jusqu'à trois avant de la hisser sur un chariot. Un des techniciens vint prévenir Murphy qu'ils faisaient une pause de dix minutes. Elle opina du chef et les congédia.

Le silence devint plus étouffant.

— Alors, Harry, souffla Murph comme si elle ne voulait pas troubler la sérénité des lieux, que peux-tu me dire ?

Il y avait une certaine subtilité dans sa question. Elle aurait très bien pu me demander ce que je ne lui disais pas. C'était le but, en réalité. Elle sortit un sachet en plastique de son blouson.

Je le pris. Il contenait la carte de visite que j'avais donnée à Linda. Elle était un peu tordue et il y avait une tache sombre, sûrement du sang. Sur le sachet, je remarquai que l'espace réservé à la description et à l'enregistrement de la pièce était vierge. Ce n'était pas entré dans le rapport. Pas encore.

Karrin attendait ma réponse. Elle voulait que je lui dise quelque chose. Espérait-elle que je lui balance un « beaucoup de monde a ma carte » ou que je lui raconte comment j'avais connu la victime ? Après, elle me poserait d'autres questions. Le genre qu'on pose aux suspects.

— Si je t'avoue que je viens d'avoir une épiphanie, tu me crois ?

— Quel genre d'épiphanie ? répondit Murph sans lever les yeux.

— Je pense...

Je marquai une pause pour préparer ma phrase. Je voulais être le plus clair possible.

— Je pense que cette femme a un casier, sûrement pour détention de stupéfiants et racolage. Je sens qu'elle a travaillé à la Chambre de velours. Je présume qu'elle a été l'amie et la maîtresse de Jennifer Stanton. Enfin, je crois que si on l'avait interrogée hier, elle aurait prétendu ne rien savoir.

Murphy digéra ma déposition un moment.

— Tu sais, Dresden, dit-elle d'un ton glacé, si tu avais eu cette *illumination* hier, voire ce matin, on aurait peut-être pu lui parler. Il est même probable qu'on aurait appris quelque chose d'elle. Si ça se trouve...

Murph se tourna vers moi et me plaqua contre le chambranle d'un seul bras, en faisant brutalement levier avec son corps.

— ... elle serait toujours en vie !

L'inspectrice me dévisagea. Elle ne ressemblait pas du tout à une mignonne majorette, mais à une louve qui a découvert le cadavre d'un de ses petits et qui s'apprête à faire payer quelqu'un.

— Je donne ma carte à pas mal de monde... J'en laisse partout et je ne sais pas comment elle l'a récupérée.

— Bordel, Dresden ! Je suis sûre que tu me caches des trucs ! Je peux te faire arrêter ! T'envoyer en salle d'interrogatoire. Quelqu'un a tué trois personnes et mon boulot, c'est de le coincer.

Murph marcha jusqu'aux draps tachés de sang avant de se retourner. Je ne dis rien, sentant toujours l'odeur du shampoing de Linda Randall.

— Ne m'oblige pas à choisir, Harry, continua Murphy, soudain radoucie. S'il te plaît.

Je réfléchis. Je pouvais tout lui balancer, et c'était ce qu'elle voulait. Pas la moitié, ni des bribes – elle voulait toute l'histoire pour reconstituer le puzzle et mettre le coupable sous les verrous. Elle refusait de travailler sur cette affaire en sachant que je gardais des éléments dans ma manche.

Pourquoi pas ? Linda m'avait appelé un peu plus tôt dans la journée. Elle avait prévu de venir me parler. Elle devait me fournir des informations et quelqu'un l'avait réduite au silence.

Mais deux problèmes se posaient si je débarrassais tout à Karrin. *Primo*, elle allait réagir en flic. Il n'était pas difficile de

découvrir que Linda n'était pas très portée sur la fidélité et quelle collectionnait les aventures dans les deux « équipes ». Et si nous avons été plus proches que j'osais l'admettre ? Et si j'avais succombé à une crise de jalousie et utilisé ma magie pour tuer ses amants, avant d'attendre l'orage suivant pour lui régler son compte ? Plausible, probable, un crime passionnel. Murphy aurait toutes les peines du monde à faire avaler au procureur que la magie était l'arme du crime. Mais si ça avait été un flingue, l'affaire aurait déjà atterri sur le bureau du juge.

*Secundo*, le problème qui m'ennuyait le plus, il y avait déjà trois victimes. Et si je n'avais pas eu de la chance et un éclair de génie, il aurait eu deux de plus dans mon appartement. Je ne savais toujours pas qui était le méchant. Donc, si je fournissais le peu de renseignements en ma possession, ça ne servirait pas à grand-chose. Murphy me poserait encore plus de questions et elle voudrait des réponses...

Si l'invocateur apprenait que Murphy était sur sa trace, avec quelques indices pour le retrouver, il chercherait à la tuer, et elle ne pourrait rien faire pour se protéger. Elle maîtrisait sans mal la plupart des criminels, mais tout l'aïkido du monde ne sert à rien face à un démon.

De plus, il y avait la Blanche Confrérie. Des gens comme Morgan, imbus de leurs pouvoirs, arrogants et ne respectant aucune loi sinon la leur. Ils n'hésiteraient pas à éliminer une petite inspectrice de police qui avait découvert leur monde secret.

Je contemplai les draps maculés de sang en pensant au corps de Linda. Puis j'imaginai le bureau de Murphy avec son cadavre en plein milieu, le cœur arraché et la gorge déchiquetée par une créature des ténèbres.

— Désolé, Murph, murmurai-je d'une voix rauque, j'aimerais t'aider, mais je ne sais rien.

Je n'osai pas la regarder en face et ne tentai pas de cacher ma duplicité.

Je sentis, plus que je vis, ses traits se durcir. Je l'avais blessée et déçue. J'ignore si une larme coula sur sa joue ou si elle se passa la main dans les cheveux.

Elle se tourna vers la porte d'entrée et hurla :

— Carmichael ! Ramène ton gros cul !

L'inspecteur était toujours aussi dégoûtant, comme si le temps n'avait aucune prise sur lui. En tout cas, il portait toujours la même veste. Il avait simplement changé les taches de sa cravate et ses cheveux étaient collés d'une autre manière. On pouvait trouver cette constance réconfortante, pensai-je. Même dans les pires moments, quelle que soit l'horreur d'un crime, on peut toujours compter sur Carmichael pour avoir l'air d'une merde ambulante.

Il me dévisagea en entrant.

— Ouais ?

— Tu m'étiquettes ça et tu l'enregistres, dit-elle en lui lançant le sac en plastique. Reste là, j'ai besoin d'un témoin.

Le gros inspecteur examina le sachet et y découvrit ma carte. Ses yeux porcins tout ronds, il me regarda de nouveau, et je vis les rouages de sa cervelle me déplacer de la catégorie « allié pénible » à la catégorie « suspect ».

— Monsieur Dresden, lâcha Murphy d'un ton froid et poli, j'aimerais vous poser quelques questions. Pourriez-vous nous suivre jusqu'au commissariat pour faire une déposition ?

Encore des questions ! La Blanche Confrérie allait m'exécuter dans trente heures. Je n'avais pas le temps.

— Désolé, inspecteur, il faut que je coupe mes cors aux pieds.

— Demain matin, alors ?

— Peut-être...

— Si vous n'êtes pas là demain matin, reprit Murphy, je vous mettrai sous mandat d'arrêt. Nous te retrouverons et je te jure, Harry, que tu nous donneras des réponses !

— Comme tu veux..., répondis-je en faisant mine de partir.

Carmichael s'interposa, les yeux rivés sur mon torse.

— Si je ne suis pas en état d'arrestation, dis-je, je suis libre de partir...

— Laisse-le passer, Ron, souffla Karrin écoeurée. (Je perçus sa souffrance.) Nous allons bientôt nous revoir, monsieur Dresden... Et si vous êtes derrière tout ça, sachez que rien de ce que vous pourrez faire ou inventer ne m'empêchera de vous démolir. On se comprend ?

Je compris. J'avais conscience des pressions que Murphy

subissait, de sa frustration, de sa colère et de sa résolution à empêcher un autre meurtre. Si j'avais été un héros dans un roman Harlequin, j'aurais sorti quelque chose d'éloquent et de romantique. Mais je suis moi et je ne trouvai rien de mieux que :

— Je te comprends, Karrin.

Carmichael s'écarta.

Je laissai Murphy, à qui je ne pouvais rien dire, et Linda, que je n'avais pas su protéger. J'avais mal à la tête et aux os. Et pour ne rien arranger, je me faisais l'effet d'être une belle ordure.

## Chapitre 16

Je marchai en peu avant de rentrer chez moi. Mes pensées et mes émotions tourbillonnaient plus vite que les vents d'orage qui quittaient la ville en survolant le lac. J'appelai un taxi depuis une station-service et l'attendis, appuyé contre un mur, en réfléchissant sous la bruine.

J'avais trompé la confiance de Murphy, et tant pis si c'était pour nous protéger, elle et moi. L'enfer est pavé de bonnes intentions. Tout ce qui compte, c'est le résultat, et moi, j'avais menti à ma seule véritable amie. Même si je trouvais le ou les coupables et parvenais à les neutraliser, faisant ainsi le boulot de Karrin à sa place, je n'étais pas sûr qu'on puisse oublier cette trahison.

Je ruminais ces sombres préoccupations quand un homme portant un chapeau baissé qui lui cachait le visage me dépassa, se retourna et me cassa en deux d'un coup de poing.

J'eus à peine le temps de penser : « *Ah non, pas encore une fois !* » avant qu'il ne double, puis triple son coup, me faisant chaque fois rebondir contre le mur.

Je faillis vomir, le souffle coupé. Même si j'avais eu un sort de prêt, je n'aurais pas pu le lancer tant j'avais du mal à respirer.

Le type arrêta de me frapper et me faucha les jambes d'un mouvement sec. Nous étions vendredi soir, près d'une station-service, il était presque minuit, toutes les voitures qui passaient assistaient au spectacle. Il n'allait quand même pas me tuer ! Sur le coup, j'étais trop fatigué et j'avais trop mal pour m'en inquiéter.

Alors que je gisais sur le sol, sonné, le mélange de sueur et d'eau de Cologne de mon adversaire emplissait mes narines. C'était le gars qui m'avait attaqué à la batte. Il me tira les

cheveux, sortit des ciseaux et me coupa une mèche avant de me lâcher.

Mon sang se glaça.

Cet enfoiré m'avait pris des cheveux ! Il serait libre de s'en servir pour n'importe quel type de magie ou d'enchantement, du plus anodin au plus mortel, et je ne pouvais rien faire !

Il reprit sa route en marchant assez vite, mais sans courir. Poussé par la panique et le désespoir, je lui sautai dans les jambes et tentai de lui briser le genou.

J'entendis un craquement et l'homme hurla :

— Fils de pute !

Il tomba et me saisit les cheveux avec une de ses énormes mains calleuses. Je tentai de retrouver ma respiration, histoire de libérer mes tifs.

Le chapeau tomba et je reconnus mon agresseur. C'était un des séides de Marcone, celui qui boitait après m'avoir coursé depuis l'hôtel, jeudi après-midi. Manifestement, M. Patte-Folle avait des problèmes de rotule et je lui avais flanqué des complications...

J'attrapai son poignet à deux mains. Je ne suis pas particulièrement fort, mais très nerveux et têtu comme une mule, et je m'accrochai à son poing en essayant de desserrer ses doigts de gorille. Patte-Folle tenta de m'envoyer balader. Il avait un sacré paquet de muscles dans le bras, mais pas assez pour lutter contre le poids de mon corps. Il tenta de me décrocher de son autre main, en vain, et finit par me cogner dessus.

— Lâche-moi, bon sang ! Lâche-moi ! meugla-t-il.

Je rentrai la tête entre les épaules sans lâcher prise. Si j'enfonçais mes pouces dans ses tendons, il serait obligé de laisser mes cheveux en paix. J'imaginai que son poignet était en pâte à modeler, et mes doigts en acier. Je tins bon. Ses doigts commencèrent à s'ouvrir et je libérai quelques mèches de mes précieux cheveux.

— Bon Dieu ! cria quelqu'un. Allez, Mike, viens !

Un bruit de course.

Deux types en baskets et survêtement nous séparèrent, et je hurlai de frustration lorsque quelques brins de ma crinière tombèrent sur le sol. Mais le type en avait gardé des boucles et il

n'allait pas les lâcher.

— Du calme, mon gars, dit un des Samaritains en m'écartant du truand. Tout va bien.

Inutile d'essayer de résister à ces deux types... Je parvins quand même à lancer :

— Mon portefeuille, il a mon portefeuille !

Considérant mes vêtements en loques et le costard de Patte-Folle, ce mensonge n'avait aucune chance de marcher. Enfin, il n'aurait pas dû, si l'autre crapule ne s'était pas mise à fuir. Un peu interloqués, les deux mecs me libérèrent et remontèrent vite dans leur voiture. Je me remis sur mes pieds pour me lancer aux trousses de mon agresseur. Mes poumons sifflaient comme un vieil accordéon. Patte-Folle s'engouffra dans une voiture et il avait déjà démarré quand j'arrivai à sa hauteur. J'en fus quitte pour une bonne bouffée de gaz d'échappement. Les feux arrière de sa caisse disparurent dans la nuit.

Mon cœur battait la chamade et ça ne s'arrangea pas quand je retrouvai mon souffle. Mes cheveux ! Johnny Marcone avait une boucle de mes cheveux ! Il la refilerait à un magicien qui ferait de moi ce qu'il voulait.

Le sorcier pouvait s'en servir et m'arracher le cœur comme à Tommy Tomm, Jennifer Stanton et Linda Randall. Marcone m'avait prévenu deux fois. À présent, il allait se débarrasser de moi une bonne fois pour toutes.

La colère balaya la fatigue et la peur.

— Tu veux la guerre ? grognai-je. Tu vas avoir la guerre !

Il me restait à retrouver Marcone, Patte-Folle et le magicien, quelle que soit son identité. Je devais récupérer mes cheveux, dénicher ces truands et les disposer comme des quilles pour offrir à Murphy le plaisir de faire un *strike*.

Il était hors de question de laisser tomber cette histoire. Marcone et ses hommes avaient déjà essayé de me tuer une fois et ils allaient recommencer.

Non. Ce n'était pas le genre de Johnny. Ça n'avait aucun sens, sauf si c'était son gang qui revendait le Troisième Œil depuis le début. Mais si ce mafieux avait un mage à sa botte, pourquoi essayer de m'acheter ? Il aurait été plus simple de prendre une boucle de mes cheveux quand son gorille m'avait

assaisonné à la batte. Il n'aurait plus eu qu'à me tuer quand je m'y attendais le moins.

Était-ce Marcone ? Ou avait-il une vipère dans sa bande ?

Pour l'instant, ça n'avait pas d'importance. Une chose était claire : quelqu'un possédait une mèche de mes cheveux. Quelque part dans la nuit, un magicien voulait ma peau.

En tout cas, ce sorcier n'était pas très adroit. Je m'en étais aperçu en effaçant son sortilège d'hologramme. Il devait avoir une sacrée paire de couilles et une bonne puissance brute pour réussir à canaliser le pouvoir de l'orage tout en s'attachant les services d'un démon, mais dans une confrontation directe, il ne faisait pas le poids. Ce gars avait tout du grand adolescent enthousiaste qui découvre ses capacités. Moi, j'avais des couilles et du pouvoir, mais en plus, l'entraînement, la pratique et l'expérience étaient de mon côté.

En outre, à cet instant j'étais assez furieux pour manger des clous et recracher des trombones.

L'Homme de l'Ombre ne pouvait rien me faire pour le moment, il n'était pas assez fort. Pour m'assassiner, il devait attendre le prochain orage. J'avais le temps d'agir. Il me suffisait de découvrir où Patte-Folle avait emporté mes mèches et je me mettrais en chasse.

J'eus un éclair de génie. Si ces cheveux pouvaient servir à établir un lien avec moi, il me suffisait d'inverser le processus et de créer un lien avec mes cheveux. Bon sang, je pouvais peut-être même les faire brûler depuis mon appartement. En revanche, la formule d'un tel sort devait être compliquée. Heureusement que j'avais Bob, qui pourrait m'aider à découvrir le rituel approprié en quelques minutes, et pas en plusieurs heures – ou jours.

Je tirai soudain la tronche.

Bob était parti pour vingt-quatre heures. Il m'en faudrait au moins dix à douze pour établir le protocole magique, et je doutais que mon cerveau soit capable de se concentrer sur une tâche aussi complexe pour l'instant.

Je pouvais appeler Murphy. Elle saurait où se planquaient Johnny et Patte-Folle. Elle me donnerait sans doute une idée pour retrouver les truands et l'invocateur fou.

Non, plus maintenant... Même si elle acceptait, elle demanderait à connaître toute l'histoire et elle serait fichue de me placer sous protection policière pour mon propre bien, ou je ne sais quoi d'aussi farfelu.

Je serrai les poings et mes ongles pénétrèrent dans mes paumes. Il faudrait que je pense à les couper, de temps en temps...

Je regardai mes ongles.

Puis je me précipitai vers les lumières de la station-service pour examiner mes mains.

J'avais blessé la brute quand je m'étais agrippé à son poignet et il y avait du sang sous mes ongles. J'éclatai de rire. Je n'avais pas besoin de plus.

Je m'abritai de la pluie pour dessiner un cercle à la craie sur le béton. Après y être entré, je me grattai les ongles pour faire tomber entre mes pieds le sang qui étincela dans l'humidité ambiante.

L'étape suivante me prit un peu plus de temps, mais je décidai d'utiliser un sort de localisation de ma connaissance, plutôt que d'en élaborer un plus raffiné. Je m'arrachai des poils du nez et les mélangeai avec la peau et le sang de Patte-Folle. Enfin, je touchai le bord de l'anneau pour le fermer.

Rassemblant ma colère, ma peur, ma migraine et mes douleurs à l'estomac, je les projetai dans mon sort.

— *Segui vostro testatum !*

Un flux d'énergie se focalisa autour de mon nez et j'éternuai plusieurs fois. Puis l'odeur de l'eau de Cologne monta à mes narines. Je me relevai, ouvris le cercle avant de le quitter. Puis je tournai lentement en rond : la piste venait du sud-ouest, vers les beaux quartiers de Chicago.

Je ris de nouveau. Ce fumier était à moi ! Je pouvais le pister jusqu'à Marcone – ou son véritable chef –, mais il fallait le faire tout de suite. Le sort ne fonctionnerait pas longtemps avec aussi peu de sang.

— Hé, mec ! lança un chauffeur de taxi par la vitre de sa voiture.

— Quoi ? répondis-je.

— T'es aveugle ? T'as pas appelé le central ?

J'eus un sourire mauvais, tout excité à l'idée de botter le cul de mon agresseur et de l'invocateur.

— En effet.

— Encore un dingue ! Monte.

Le type me regarda embarquer d'un air soupçonneux.

— On va où ?

— Deux arrêts, dis-je en lui donnant mon adresse.

Je m'installai sur la banquette et ma tête se tourna automatiquement vers la piste de ceux qui voulaient ma mort.

— Ça en fait un. Et le deuxième ?

Je fermai à demi les yeux. Il me fallait un peu de matériel. Mes talismans, mon bâton de combat, ma crosse et un fétiche d'une importance capitale. Après, j'allais avoir une sérieuse conversation avec un des criminels les plus dangereux de la ville.

— Je vous le dirai quand on y sera.

## Chapitre 17

Nous atterrîmes à *La Cafétéria*, un club appartenant à Marcone situé en proche banlieue. Très animé, l'endroit attirait la plupart des étudiants du coin. Même à une heure et demie du matin, il y avait encore foule. Unique établissement ouvert à cette heure avancée de la nuit, c'était une boîte plutôt isolée dans un centre commercial désert.

— C'est dingue, murmura le chauffeur en conduisant.

Je lui donnai raison, après un moment de réflexion... Je l'avais entraîné dans le dédale des rues en suivant Patte-Folle avec mon flair magique. Aussitôt lancé, le sort commençait déjà à se dissiper – je n'avais pas assez de matière première pour le faire durer –, mais il avait tenu assez longtemps pour nous conduire jusqu'à *La Cafétéria* et à la voiture de ma brute, garée dans le parking de la boîte.

Je m'approchai des fenêtres et repérai vite un box contenant Johnny Marcone, ce gros bœuf de Hendricks, Patte-Folle et Pic-à-Glace. Me baissant rapidement pour éviter de me faire remarquer.

Je retournai dans le parking afin de préparer ma stratégie.

Un bracelet à chaque poignet. Un anneau, mon bâton de combat. Ma crosse.

J'envisageai tous les moyens subtils et ingénieux qui feraient pencher la situation en ma faveur. Des illusions habiles, une chute de tension ou une baisse de pression, une invasion spontanée de rats ou de cafards. J'avais le choix. Peu de mes confrères disposent d'une magie aussi polyvalente, et ils sont encore moins nombreux à pouvoir y faire appel sans une certaine préparation.

Mes talismans étaient chargés à bloc. Mon anneau était au même niveau. J'invoquai la puissance de ma crosse et de mon

bâton, la force tranquille du bois et la rage contenue du feu.

Puis je me postai devant la porte de *La Cafétéria*.

Et la fis sauter hors de ses gonds.

Je l'arrachai, et des éclats ricochèrent contre mon bouclier d'air avant de retomber dans le parking derrière moi. Je n'avais aucune envie de blesser des innocents à l'intérieur.

On n'a qu'une seule chance de faire une bonne première impression.

La porte envolée, je pointai mon bâton de combat et prononçai un mot de pouvoir. Le juke-box s'écrasa contre le mur comme si un boulet de canon l'avait percuté, avant de se transformer en une mare de plastique fondu. Les baffles grésillèrent et la musique s'arrêta. Je relâchai l'énergie de l'anneau, en couvrant toute la salle. Toutes les ampoules explosèrent dans des nuages de fragments de verre et d'acier. Les clients réagirent comme la plupart des gens confrontés à une situation pareille : ils hurlèrent, se levèrent ou se cachèrent sous les tables. Quelques-uns s'enfuirent par l'issue de secours.

Le silence tomba brutalement.

Tous les regards étaient rivés sur l'entrée.

Sur moi.

À la table du fond, Johnny Marcone contemplait la scène de ses yeux impassibles couleur de dollar. À côté, M. Hendricks me scrutait, un sourcil assez froncé pour l'aveugler à moitié. Pic-à-Glace, lui, était blanc comme un linge. Patte-Folle me dévisageait, terrifié. Aucun ne fit le moindre geste, ni ne pipa mot. Voilà ce qui arrive quand on est témoin de la colère d'un magicien.

— Petit cochon, petit cochon, laissez-moi entrer, lâchai-je en plantant mon bâton dans le sol et en fixant Marcone. Il faudrait que nous discussions, John.

Le boss me regarda un moment, puis ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Vous savez vous montrer persuasif, monsieur Dresden, répondit-il.

Johnny Gentleman Marcone se leva, sans jamais me quitter des yeux. Il devait être furieux, mais il affichait un calme glacial.

— Mesdames et messieurs, il semble que *La Cafétéria*

fermera plus tôt ce soir. Je vous prie de sortir calmement par les issues les plus proches. Ne vous occupez pas de l'addition. Monsieur Dresden, pourriez-vous libérer la porte pour laisser partir ma clientèle ?

Je m'écartai. Tout le monde s'enfuit, personnel compris. Je restai seul avec Marcone, Hendricks, Pic-à-Glace et Patte-Folle. Personne ne bougea avant la disparition du dernier client – du dernier témoin. Mon agresseur suait comme un cochon. Hendricks n'avait pas cillé. Ce colosse avait la patience d'un prédateur prêt à fondre sur un cerf imprudent...

— Rendez-moi mes cheveux, lançai-je dès que la porte se fut refermée.

— Je vous demande pardon ? répondit Marcone.

Il inclina la tête d'un côté, l'air sincèrement pris au dépourvu.

Je désignai Patte-Folle avec mon bâton de combat.

— Vous avez très bien entendu. Ce petit fumier ma sauté dessus près de la station-service pour me voler des cheveux. Rendez-les moi ! Je ne finirai pas comme Tommy Tomm !

Furieux, Marcone tourna lentement la tête vers son employé.

Le gros visage de Patte-Folle prit une teinte crayeuse. Une goutte de sueur perla le long de sa tempe.

— Je ne sais pas de quoi il parle, patron.

— Je suppose que M. Dresden est venu avec des preuves, dit-il sans quitter le truand des yeux. !

— Examinez son poignet gauche. Il porte des traces de griffures.

Marcone hocha la tête, son regard de tigre rivé dans celui de Patte-Folle.

— Alors ? demanda-t-il presque gentiment.

— Il ment, boss ! répondit le porte-flingue en se léchant les lèvres. C'est ma copine qui ma fait ces marques. Il le sait. C'est vous qui l'avez dit, c'est un vrai mage, il voit des trucs...

Dans ma tête, les pièces du puzzle se mirent en place.

— Le meurtrier de Tommy Tomm sait que je suis sur sa piste, dis-je. C'est votre rival, celui qui vend le Troisième Œil. Notre ami Patte-Folle a dû empocher un joli pactole pour vous doubler. Ça fait un bout de temps qu'il travaille pour l'ennemi et

le rencarde.

L'homme de main n'aurait même pas pu bluffer au poker pour sauver sa vie. Il me fixa, horrifié, et secoua la tête.

— On va régler ça tout de suite, coupa Johnny Gentleman. Lawrence, montrez-moi votre main.

— Il ment, patron ! pleurnicha Lawrence. Il essaie de vous embrouiller !

— Lawrence, lâcha Marcone sur le ton d'un père qui réprimande son fils.

Lawrence la Patte-Folle sut que tout était fini. Je devinai sa décision désespérée avant même qu'il agisse.

— menteur ! hurla-t-il.

Il se leva et j'eus à peine le temps de comprendre qu'il me braquait avec un .38, le frère jumeau de mon revolver.

Il tira.

Plusieurs choses se produisirent. Je levai mon bras et projetai ma volonté sur mon bracelet orné de petits boucliers médiévaux, histoire de renforcer mon champ de force. Les balles ricochèrent dessus en sifflant et en produisant des étincelles dans l'établissement obscur.

Pic-à-Glace se jeta au sol en sortant un Uzi. Plus direct, Hendricks réagit avec l'instinct aveugle d'un sauvage en repoussant Marcone d'une main pour lui faire un rempart de son corps. De l'autre, il dégaina un petit semi-automatique.

Lawrence surprit la manœuvre du colosse et paniqua. Il tourna l'arme vers Hendricks.

L'armoire à glace l'abattit sans hésiter. Trois détonations sèches. Trois petits éclairs. Les deux premières balles touchèrent Patte-Folle à la poitrine et il recula de quelques pas. La troisième lui transperça le front. Là, il s'effondra.

J'aperçus les yeux noirs du truand, la même couleur que les miens. Il tourna la tête vers moi, cligna des yeux une fois, puis toute vie les quitta. *C'était fini.*

Je restai immobile un instant, comme pétrifié. Entrée fracassante ou pas, je n'avais jamais voulu en arriver là. Personne ne devait mourir, ni moi ni eux. J'en étais malade. J'avais pris ça comme un jeu, un défi entre machos que je voulais absolument gagner. Ce n'était plus un jeu à présent, et

tout ce que je désirais, c'était m'en sortir intact.

Personne ne bougeait. Marcone rompit enfin le silence derrière Hendricks.

— Je le voulais vivant. Nous aurions pu le faire parler avant de le tuer.

— Désolé, patron, grommela le géant en s'écartant de Johnny.

— Ça ne fait rien, monsieur Hendricks. Il vaut mieux avoir des remords que des regrets, j'imagine...

Marcone se redressa, réajusta sa cravate, puis s'agenouilla près du corps. Il prit le pouls de Patte-Folle et fit non de la tête.

— Lawrence, Lawrence... Pourquoi n'es-tu pas venu me parler ? Je t'aurais offert deux fois plus que ces misérables. Hélas, il faut admettre que tu n'as jamais été très futé.

Toujours impassible, Johnny retroussa la manche gauche du cadavre. Il se rembrunit et lui lâcha le bras, l'air pensif.

— Il semble que nous ayons un ennemi commun, monsieur Dresden, dit-il en se tournant vers moi. Qui est-ce ?

— Aucune idée, répondis-je. Si je le savais, je ne serais pas là. Je pensais même que c'était vous.

— Je croyais que vous me connaissiez mieux que ça, monsieur Dresden.

— Vous avez raison...

Les assassinats étaient beaucoup trop vicieux et sauvages pour être l'œuvre de Marcone. S'il fallait éliminer des concurrents, ce n'était pas la peine d'en faire une superproduction. À ses yeux, il n'y avait aucune raison de tuer des innocents comme Jennifer Stanton ou Linda Randall, c'était maladroit, et mauvais pour les affaires.

— S'il vous a volé quelque chose, je vous prie de bien vouloir le récupérer, monsieur Dresden, dit le mafieux. Dépêchez-vous, je crois que *La Cafétéria* vit ses dernières heures. Quel dommage !

C'était dur, mais je m'approchai du corps. Il me fallut déposer mon bâton et ma crosse pour fouiller ses poches. Je me fis l'effet d'une goule perchée sur une dépouille, occupée à la détrousser.

Aucune trace de mes cheveux. Je fixai Marcone, il était d'un

calme absolu.

— Rien, dis-je.

— Intéressant. Il a dû passer la mèche à une tierce personne avant de venir ici.

— Ou à quelqu'un dans la boîte...

— Non, je l'aurais remarqué...

— Je vous crois. Mais à qui alors ?

— Notre ennemi, manifestement.

— Bordel ! grognai-je en fermant les yeux, le poids de la fatigue pointant de nouveau son vilain nez.

Marcone ne répondit pas, mais donna quelques ordres discrets à Pic-à-Glace et Hendricks. Le colosse essuya son flingue avec une nappe et le laissa tomber par terre. L'autre truand passa derrière le bar et commença à bidouiller un truc avec une bouteille de whisky et une mèche.

Je repris mes attributs de mage avant de me relever et de dévisager le mafieux.

— Que savez-vous ? Il me faut tous les détails, si je veux retrouver ce type.

Johnny Gentleman Marcone réfléchit... avant d'approuver.

— C'est un fait. Malheureusement, vous avez choisi de régler cette affaire en public. Aux yeux de tous, vous vous êtes rangé du côté de mes ennemis. Même si je comprends vos motivations, vous m'avez défié. Quels que soient mes sentiments à votre égard, je ne peux pas laisser passer ça sans m'exposer à d'autres problèmes. Je me dois de garder le contrôle. Cela n'a rien de personnel, monsieur Dresden, c'est la loi du milieu.

Je serrai mon bâton de combat, et vérifiai que mon bouclier était toujours actif.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rien du tout... Je n'ai rien à faire. Soit notre ennemi vous tuera, dans ce cas, je n'aurai même pas à impliquer un de mes hommes, soit vous réussirez à l'identifier et à le neutraliser. Là, je ferai savoir à qui veut l'entendre que vous avez agi sur mon ordre. En retour, j'accepte d'oublier cette soirée. Quoi qu'il en soit, j'ai tout à gagner à ne rien faire.

— Si je suis le prochain à me faire arracher le cœur, vous

n'en saurez pas plus. Vous n'aurez pas plus d'éléments pour démasquer le type et l'éliminer.

— C'est vrai, répondit Marcone en souriant — juste une seconde. Mais je pense que vous êtes plus coriace que ça. Même s'il parvient à vous tuer, il se dévoilera d'une manière ou d'une autre. Depuis notre dernière rencontre, j'ai une meilleure idée des choses dont je dois me méfier.

Je fis la moue et me dirigeai d'un pas raide vers la sortie.

— Harry, dit Marcone.

Je me retournai.

— Sur un plan plus personnel, je ne sais rien qui pourrait vous aider. Tous les hommes tombés entre nos mains n'ont rien voulu dire. Ces abrutis étaient terrifiés. Ils ignoraient l'origine de la drogue, sa composition et l'identité des intermédiaires. Ils parlaient d'ombres. *Il* serait toujours dans l'ombre. C'est tout ce que j'ai appris.

Je scrutai Johnny Marcone un moment, puis hochai la tête.

— Merci.

— Bonne chance. Mais je préférerais que nous ne nous rencontrions plus, à l'avenir. Je ne saurais tolérer une nouvelle ingérence dans mes affaires.

— Je pense que c'est une bonne idée.

— Excellent. J'adore les gens qui comprennent vite.

Il me tourna le dos pour rejoindre ses hommes, laissant le cadavre de Patte-Folle derrière lui.

J'émergeai dans la nuit froide et pluvieuse. J'étais toujours malade et le regard mort de Lawrence restait gravé dans ma mémoire. J'entendais toujours le rire chaud de Linda et regrettais encore d'avoir menti à Murphy. Pourtant, je n'avais aucune intention de lui en dire plus. Je ne savais toujours pas qui voulait ma mort et je n'avais aucune défense à présenter devant la Blanche Confrérie.

— Regarde les choses en face, Harry, murmurai-je. Tu es baisé.

## Chapitre 18

Vous connaissez le désespoir ? La détresse absolue ?

Vous n'êtes jamais resté dans le noir en sachant au plus profond de votre âme que rien n'allait s'arranger ? Plus jamais ? Que vous aviez perdu quelque chose pour l'éternité ?

Voilà ce que je ressentais en m'éloignant de *La Cafétéria*.

Quand je n'arrive pas à réfléchir, que j'ai la cervelle débitée en tranches, quand je suis épuisé, effrayé et que je me sens vraiment très seul, je me promène. Voilà, c'est tout. Je marche, encore et toujours, jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose, un truc qui l'emporte sur la douce tentation du suicide par arme blanche. Alors, j'ai marché. *A posteriori*, il était assez stupide de déambuler ainsi dans Chicago un samedi soir. Je ne levais pas souvent le nez. Je marchais en laissant les événements se dérouler dans ma tête, les mains enfoncées dans les poches de mon manteau qui claquait contre mes jambes pendant que le crachin imbibait mes cheveux.

Je pensai à mon père. C'est une habitude quand je suis au fond du trou. C'était un homme bon et généreux. Un raté de première, prestidigitateur à une époque où la technologie faisait plus de miracles que la magie. Sans jamais ramener grand-chose à la maison, il passait le plus clair de son temps sur les routes, à se produire dans des clubs miteux, suant sang et eau pour fournir de quoi vivre à ma mère.

Il était absent le jour où je suis né.

Il était absent quand elle mourut...

Il est arrivé un ou deux jours après ma naissance et il m'a collé le nom de trois magiciens avant de m'emmener avec lui. Il divertissait les enfants et les retraités – le roi des gymnases et des supermarchés. Il était toujours généreux et gentil, plus qu'il pouvait vraiment se le permettre. Toujours un peu triste, aussi...

Il me montrait des photos de ma mère et m'en parlait toutes les nuits. À tel point que je finis par croire que je l'avais connue.

Ce sentiment s'accroissait avec les années. Je voyais mon père sous le même jour qu'elle. Un homme charmant et gentil. Un peu naïf, certes, mais honnête et bienveillant. Quelqu'un qui choyait son prochain et qui ne pensait pas au gain matériel avant tout. Je compris pourquoi elle l'aimait.

Il n'a pas vécu assez longtemps pour faire de moi son assistant, comme il me l'avait promis. Il est mort d'une rupture d'anévrisme. Quand j'ai découvert son corps, il était froid et il souriait. Il rêvait peut-être de maman quand il s'est éteint. En le regardant, ce fut la première fois de ma vie où je me sentis complètement seul. Quelque chose avait disparu sans espoir de retour. J'avais un trou dans le cœur que rien ne pourrait jamais remplir.

En cette nuit pluvieuse de printemps, je retrouvais ce sentiment. Je marchais dans Chicago et mon souffle formait de petits nuages de buée. Ma botte droite craquait à chaque pas, et ma tête était remplie par les images des défunts.

Je n'aurais pas dû être surpris en reconnaissant l'appartement de Linda Randall. La police était partie depuis longtemps, tout était éteint, et les voisins dormaient bien au chaud dans leurs lits. Pas un bruit dans la résidence. L'aube n'était pas encore levée, mais, quelque part sur un toit, un oiseau chantait.

J'étais à bout de forces et d'idées. Pas d'illumination, aucune inspiration. Au prochain orage, l'assassin me tuerait et, à en juger par la qualité de l'air, ça n'allait pas tarder. De toute manière, s'il ne me butait pas, Morgan s'arrangerait pour me faire décapiter par la Blanche Confrérie dès lundi matin. À l'heure actuelle, cet enfoiré était déjà en train de distiller ses accusations. Si le Conseil abondait en son sens, je n'avais aucune chance.

La porte du studio était barrée avec une bande jaune et noir portant l'inscription : « POLICE – INTERDIT ».

Je pénétrais dans l'appartement sans même me rendre compte que j'avais lancé un sort pour débloquer la porte et détacher la bande du bas.

— Une connerie de plus, Harry, soufflai-je.

Je n'étais pas d'humeur à m'écouter...

Je musardai dans l'appartement de Linda à l'atmosphère chargée d'un subtil mélange de parfum et de sang. Les arabesques cramoisies n'avaient pas encore été nettoyées. Le propriétaire du studio s'en occuperait plus tard.

On ne voit jamais ce genre de détails dans les films.

Je finis par me coucher sur la moquette, dos au lit, la tête tournée vers la porte vitrée donnant sur la petite terrasse. Je n'avais plus envie de bouger. Plus envie d'aller nulle part, ni de faire quoi que ce soit. Inefficace. J'avais été inefficace. Et dans deux jours, je serais mort.

Le pire, c'est que je n'en avais plus rien à foutre. J'étais à bout, exténué par cette débauche de magie, la marche, les coups, les blessures, le manque de sommeil. J'étais dans le noir. Tout était noir.

J'ai dû m'endormir. Dieu sait que j'en avais besoin, avec tout ce qui m'était arrivé.

Ce fut un rayon de soleil agressif qui me réveilla. La confusion régnait dans ma cervelle.

Je clignai des yeux et levai la main pour me protéger de la lumière. Le matin, je ne suis jamais au sommet de ma forme. Le soleil était déjà haut, dominant les immeubles, de l'autre côté de la rue. Ses rayons espiègles transperçaient les rideaux et s'infiltraient par mes paupières jusque dans mon cerveau. Je grognai, avant de me retourner vers l'agréable obscurité du lit, le dos offert à la chaleur du soleil.

Mais le sommeil me fuit. Un sentiment de dégoût me submergea.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Harry ? m'écriai-je.

— J'attends la mort, bougonnai-je.

— C'est ça, oui, répondit ma conscience. Lève-toi donc, et remue-toi un peu !

— Je ne veux pas. Suis fatigué... Casse-toi !

— Si tu es assez en forme pour parler tout seul, tu es assez bien pour sauver ton petit cul ! Ouvre les yeux !

Je me roulai en boule en signe de protestation, mais finis par obtempérer contre ma volonté. La lumière éclairait le studio

d'une manière presque joyeuse, lui conférant une aura dorée. Il était vide, mais des souvenirs agréables le réchauffaient. Sous le lit, je distinguai un livre de classe. Quelques photographies faisaient office de marque-page. Je remarquai aussi une photo de Linda Randall. Elle était radieuse. Aucune trace de la lassitude blasée que je lui avais connue. Manifestement, c'était le jour de la remise des diplômes et elle posait en compagnie d'un couple charmant frisant la soixantaine. Ses parents, supposai-je. Elle semblait heureuse.

Et là, illuminé par un rayon de soleil qui s'estompait déjà, gisait un petit cylindre en plastique rouge avec un bouchon gris.

La providence !

Je le ramassai en tremblant et le secouai. Il y avait un rouleau à l'intérieur. J'ouvris le tube pour examiner le film. L'amorce était rentrée dans le rouleau. La pellicule était pleine, mais les photos n'avaient pas encore été développées. Je refermai le cylindre avant de le comparer avec celui que j'avais trouvé près de la maison des Sells. Ils étaient identiques.

Mon esprit se ranima. Un nouveau champ de possibilités s'offrait à moi. J'avais là une chance de m'en sortir, de retrouver le meurtrier et de reprendre le contrôle de ce chaos.

Pourtant, rien n'était vraiment clair. Je n'étais pas sûr de ce qui se tramait, mais je tenais un lien entre la disparition de Victor Sells et cette affaire de meurtres. J'avais une nouvelle piste, et très peu de temps pour la suivre. Il fallait que je me reprenne et que je fasse vite. On n'abat pas un magicien comme ça !

Je me redressai, puis récupérai mon bâton et ma crosse. Il fallait partir, je n'avais aucun besoin de me faire pincer en flagrant délit d'effraction. C'était la voie express pour la prison et je serais mort avant de bénéficier d'une libération sous caution. J'échafaudais déjà mon plan de bataille : comment remonter jusqu'au photographe qui avait opéré chez les Sells, faire développer la pellicule pour découvrir ce qu'elle recelait d'assez important pour qu'on tue Linda Randall.

À cet instant, j'entendis un bruit. Je m'immobilisai. Il se reproduit, c'était un grattement furtif.

Quelqu'un introduisit une clé dans la serrure de la porte

d'entrée et l'ouvrit.

## Chapitre 19

Pas le temps de me cacher sous le lit ou dans la salle de bains... De toute manière, je préférais être libre de mes mouvements. Je sautai derrière la porte pendant qu'elle s'ouvrait, droit comme un i.

Un petit homme maigre et nerveux entra. Les cheveux châtain coiffés en queue-de-cheval, il était vêtu de couleurs sombres et portait un sac en bandoulière. Il repoussa la porte derrière lui avant d'examiner la pièce avec anxiété. Comme tous ceux qui sont trop agités pour avoir les idées claires, il percevait moins de choses qu'il aurait dû et ne me remarqua pas à la périphérie de son champ de vision. Il avait un je-ne-sais-quoi de Tom Cruise.

Il traversa la pièce, s'immobilisa et remarqua les draps tachés de sang. Il serra les poings en étouffant un sanglot, puis s'accroupit pour fouiller sous le lit. Au bout de quelques secondes, il céda à l'énervement et lâcha une bordée de jurons.

Je caressai le cylindre en plastique rangé dans ma poche. Ainsi, le mystérieux photographe qui avait fait des siennes chez Victor Sells venait chercher un film ici. J'éprouvais cette sensation particulière, comme quand je finis un puzzle très complexe, un mélange de satisfaction et de vanité.

En silence, je posai mon bâton et ma crosse, puis accrochai sur ma poche ma carte officielle de consultant de la police avec photo et tout. Je refermai mon manteau sur mon tee-shirt pourri en espérant que l'homme serait trop affolé pour remarquer le jogging enfoncé dans mes bottes de cow-boy.

Les mains dans les poches, je refermai la porte d'un coup de pied. Quand elle claqua, je déclarai :

— Alors, comme ça, on revient sur les lieux du crime ? Je savais qu'on vous coincerait si je restais en planque.

Dans d'autres circonstances, j'aurais été mort de rire en voyant la réaction du type. Il sursauta, se cogna la tête contre le sommier, couina, se releva pour me faire face et manqua de tomber sur le lit en me voyant. Je révisai mon opinion sur son apparence ! Il avait la bouche trop étroite, ses yeux étaient trop petits et rapprochés, bref, il ressemblait plutôt à un furet.

J'avançai, lentement, pas à pas.

— Vous n'avez pas pu vous en empêcher, hein ?

— Pas du tout ! Mon Dieu ! Laissez-moi vous expliquer, je suis photographe ! Vous voyez ? (Il ouvrit son sac pour en sortir un appareil photo.) Je fais des clichés pour des magazines. Je suis là pour ça, j'essaie de voir ce que je peux en tirer !

— Ne vous fatiguez pas. Nous savons tous les deux que vous n'êtes pas là pour prendre des photos. Voilà ce que vous cherchiez.

Je lui montrai le petit étui rouge à capuchon gris.

Il s'arrêta net, comme hypnotisé, ses yeux passant du cylindre à moi.

— Qui êtes-vous ? demandai-je d'une voix bourrue.

J'essayai de m'imaginer à la place de Murph train de m'interroger au commissariat.

— Wise, Donny Wise, répondit l'homme, apeuré. Je vais avoir des ennuis ?

— Ça dépend de vous... Vous avez vos papiers ?

— Bien sûr, oui !

— Faites voir, lâchai-je en le fusillant du regard. Pas de gestes brusques !

Sans me quitter des yeux, il sortit son portefeuille avec une lenteur exagérée et me le tendit. Je m'avançai pour m'en saisir et l'examiner. Le nom et la photo correspondaient au permis de conduire. Pas de problème.

— Très bien, monsieur Wise, dis-je. Vous êtes au beau milieu d'une enquête. Tant que vous vous montrerez coopératif, je pense que...

Je levai les yeux. Il étudiait mon badge. Il m'arracha le portefeuille et s'écria :

— Vous n'êtes pas un flic !

— En effet, mais je travaille avec la police. Et j'ai la pellicule.

Wise jura de nouveau et rangea son appareil dans son sac. Il se préparait à partir.

— Vous n’avez rien qui puisse me lier à tout ça, je me casse !

Il avança vers la porte.

— Pas si vite, monsieur Wise. Il faut qu’on discute. Parlons de l’étui que vous avez laissé tomber mercredi soir, près de la maison de Lake Providence.

— Qui que vous puissiez être, maugréa-t-il en me jetant un coup d’œil, je n’ai rien à vous dire.

Il ouvrit la porte.

Je fis un geste vers ma crosse, puis lâchai sur un ton dramatique :

— *Vento Servitas !*

Le bâton fila sur un courant aérien et alla claquer la porte au nez du photographe. Il se tourna vers moi, les yeux exorbités, et se pétrifia.

— Mon Dieu ! Vous êtes l’un d’entre eux ! Ne me tuez pas ! Vous avez les clichés ! Je ne sais rien ! Rien ! Vous n’avez rien à craindre !

Il essayait de contrôler sa voix, mais il tremblait. Je le vis évaluer la distance qui le séparait de la porte-fenêtre, comme s’il calculait ses chances de l’atteindre avant que je l’en empêche.

— On se calme, Wise. Je ne vous veux aucun mal. Je cherche le meurtrier de Linda. Aidez-moi, dites-moi ce que vous savez, je me charge du reste.

Le photographe eut un petit rire nerveux et fit un pas vers l’issue potentielle.

— C’est ça, pour me faire tuer comme elle ? Comme les autres ? Jamais !

— Non, monsieur Wise. Dites-moi ce que vous savez et je mettrai fin à ces meurtres. J’enverrai l’assassin derrière les barreaux.

J’essayai de garder mon calme, de combattre mon aigreur. Bon sang, je voulais lui faire peur, mais pas l’effrayer au point qu’il envisage de sauter à travers une vitre pour s’enfuir. Je repris :

— Je veux arrêter le coupable autant que vous.

— Et pourquoi ? demanda-t-il avec une pointe d’amertume.

Vous la connaissiez ? Vous couchiez avec elle, vous aussi ?

— Non... Elle n'aurait pas dû mourir comme ça, c'est tout.

— Vous n'êtes pas de la police, alors pourquoi prendre ce risque ? Pourquoi faire chier ces gens ? Vous avez vu de quoi ils sont capables ?

— Et qui le fera, sinon ? Il y a quoi, là-dedans ? demandai-je en ressortant le film. Qu'est-ce qu'il y a de si important pour qu'on tue Linda ?

Donny Wise croisa les bras et regarda autour de lui.

— On fait un marché. Vous me rendez la pellicule, et je vous révèle ce que je sais.

— Je peux en avoir besoin, dis-je en faisant non de la tête.

— Ça ne vous servira à rien, si vous ne savez pas quoi chercher. Je ne vous connais même pas ! Je ne veux pas de problèmes, moi ! Tout ce que je désire, c'est rester en un seul morceau !

Je l'étudiai attentivement. Si j'acceptais l'échange, je perdais la pellicule et son contenu. Si je refusais, et s'il me disait la vérité, les photos ne me seraient d'aucune utilité. La piste s'arrêtait avec lui. Si je n'obtenais rien d'autre, j'étais mort.

Je claquai des doigts et mon bâton tomba sur le sol. Puis j'envoyai le film à Wise, qui se pencha pour le ramasser sans me quitter des yeux.

— Après ça, dit-il, je me barre et je ne vous ai jamais vu. On est quittes.

— Ça marche.

Donny prit une profonde inspiration, puis il se passa la main dans les cheveux.

— Je connais Linda comme ça... Elle avait posé pour moi. Je prends des photos pour les filles du coin. La plupart aimeraient percer dans les magazines.

— Les magazines pour adultes ?

— Non, dans *Mickey Parade* ! Bien sûr que c'est du X ! Rien de très classieux, mais la paie est bonne, même si on ne bosse pas pour *Penthouse*.

— Bref, Linda est venue me voir mercredi pour me proposer un marché. Je prends des photos, je lui donne les négatifs, et j'ai le droit de... heu... et elle est très gentille avec moi. Tout ce que

j'ai à faire, c'est de me pointer là où elle me le demande et de mitrailler à travers les fenêtres. Je me taille et je lui livre la marchandise le lendemain. J'ai accepté. Aujourd'hui, elle est morte.

— Près de Lake Providence.

— Exact.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

Donny se prit la tête entre les mains et contempla le lit.

— Linda... Des gens... Je ne connaissais personne. Ils faisaient une sorte de fête avec des bougies et d'autres trucs. Avec ce putain d'orage, je n'entendais rien de ce qu'ils disaient. J'avais peur que quelqu'un me voie grâce à la foudre, mais ils étaient bien trop occupés.

— Ils baisaient ?

— Non, ils jouaient à la belote coincée. Oui, ils baisaient. Attention, c'était du sérieux, pas du spectacle. Quand c'est pour de vrai, ce n'est pas aussi photogénique. Il y avait Linda, une autre femme et trois hommes. J'ai déchargé mon appareil... et j'ai mis les bouts.

J'esquissai un sourire, mais il ne sembla pas relever le double sens de sa phrase. Les fouille-merde ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Vous pouvez me les décrire ?

— Je ne les regardai pas. Ils n'avaient rien d'extraordinaire, si vous voyez ce que je veux dire. J'en avais des haut-le-cœur.

— Vous savez ce que Linda voulait faire des clichés ?

Il me regarda comme si j'étais le dernier des abrutis.

— Mais, bon sang, mon gars, tu veux faire quoi avec des photos de ce calibre ? Elle voulait les faire chanter ! Les images d'une orgie pareille n'auraient pas nui à sa réputation, mais on ne peut pas en dire autant pour les autres. Bonjour le niveau des collaborateurs de la police !

J'ignorai cette dernière remarque.

— Qu'allez-vous faire de ce rouleau, Donny ?

— Sûrement le balancer aux ordures...

Il cilla plusieurs fois. Il mentait. Il le garderait, découvrirait l'identité des hommes et essaierait d'en tirer un profit quelconque. C'était bien le genre de la maison.

— Je vais vous aider, dis-je en claquant des doigts. *Fuego !*

Le capuchon gris s'envola avec une petite gerbe de flammes, et Donny piailla en lâchant le cylindre qui tomba comme une éclaboussure de plastique fondu.

Bouche bée, il regarda la flaque sur le sol, puis leva les yeux vers moi.

— J'espère que vous ne m'avez pas menti, monsieur Wise.

Il devint blanc comme de la craie et m'assura de son honnêteté, avant de quitter l'appartement en arrachant deux bandes jaunes dans sa hâte. Il ne ferma même pas la porte derrière lui.

Je ne l'arrêtai pas. Je le croyais. Dans son état, il n'était pas assez intelligent pour improviser une telle histoire. Une vague d'enthousiasme et de colère me submergea. Je voulais retrouver le coupable ! Je voulais retrouver celui, ou celle, qui s'appropriait les forces de la vie et de la création à des fins destructrices, pour le renvoyer dans le dépotoir qu'il n'aurait jamais dû quitter. Quelle que soit l'identité de celui qui tuait par magie, ou à petit feu avec le Troisième Œil, il devait payer. Mon cerveau consumait goulûment ces nouveaux indices. *Avec un peu de chance, je n'aurai pas à me contenter d'une mort affreuse, demain matin.*

Linda Randall voulait faire chanter quelqu'un. Il s'agissait peut-être de Victor, ou de l'un des deux autres fêtards. Mais pourquoi ? Je n'avais plus les photos, juste les informations de Donny. Je ne pouvais pas me permettre d'attendre ! Si je voulais boucler l'affaire et arrêter l'assassin de Linda, je devais remonter la piste qu'il m'avait fournie.

Comment peut-on se mettre dans une telle merde en aussi peu de temps ? Quelles étaient les probabilités de tomber sur une affaire de meurtre ultra-compliquée en travaillant sur une enquête totalement différente près d'une résidence secondaire de Lake Providence ?

Simple. Ce n'était pas un accident. Tout était calculé. On m'avait envoyé là-bas pour inspecter la maison des Sells et pour découvrir ce qu'il s'y passait. Une femme qui ne supportait pas la compagnie des magiciens, qui ne voulait pas donner son nom, qui faisait exprès de parler d'une manière décousue, qui ne

pouvait pas rester longtemps quand elle avait un rendez-vous et qui était prête à abandonner cinq cents dollars pour que je raccroche un téléphone. On m'avait envoyé en première ligne pour que j'attire l'attention.

Voilà la clé !

Je récupérerai mon bâton et ma crosse.

Il était temps de parler avec Monica Sells.

## Chapitre 20

Le taxi me largua non loin du pavillon de Monica. J'étais déjà à court de temps, d'argent et de patience. Inutile d'aggraver les choses en m'y rendant à pied.

C'était une jolie petite maison de deux étages. Dans le jardin, deux arbres rivalisaient de hauteur avec la demeure. Un Espace stationnait dans l'allée, juste à côté d'un vieux panier de basket. La pelouse était bien haute, faute d'entretien, mais avec ces averses... Le quartier avait l'air tranquille, et il me fallut un peu de temps pour remarquer que la plupart des maisons étaient à vendre. Des rideaux usés aveuglaient les vitres sales comme autant de toiles d'araignée. Les chants d'oiseaux étaient rares pour une rue garnie d'arbres, et je n'entendis aucun aboiement. Dans le ciel, les nuages préparaient un nouvel orage.

On avait l'impression qu'une malédiction frappait le quartier, comme si un sorcier s'était installé dans le coin.

J'allai sonner à la porte des Sells.

Pas de réponse.

Je frappai, avant de m'endormir sur la sonnette.

Toujours rien.

Je serrai les poings et regardai autour de moi. Personne. Je préparai un sort pour ouvrir.

Je n'en eus pas besoin, car la porte s'entrouvrit sur Monica, qui me dévisagea de ses yeux verts. Elle portait un chemisier en flanelle aux manches remontées et un jean, un bandana couvrant ses cheveux. Aucun maquillage. Même si elle paraissait un peu plus vieille ainsi, ça lui donnait un certain charme. De ce fait, elle semblait plus naturelle, plus proche de sa véritable personnalité qu'avec les habits élégants et les bijoux qu'elle arborait pour venir à mon bureau.

Elle pâlit.

— Je n'ai rien à vous dire, monsieur Dresden. Allez-vous-en !

— Hors de question...

Elle tenta de fermer la porte, mais je la bloquai avec mon bâton.

— J'appelle la police, souffla-t-elle d'un ton las.

Elle me barrait toujours la route.

— Allez-y, répondis-je. Et je lui parlerai de votre petit jeu avec votre mari.

J'avais suivi mon intuition sur ce coup-là, mais tant pis. Après tout, elle ne *savait* pas que j'ignorais ce qu'il se passait vraiment.

Bingo ! Elle hésita et je sentis sa résolution diminuer. J'ouvris la porte et elle recula, surprise de me voir forcer physiquement l'entrée. Seigneur, même moi, j'étais étonné. Je n'avais pas remarqué à quel point j'étais en colère avant de noter l'effroi qui s'affichait sur son visage. Je ne sais pas de quoi j'avais l'air, mais ça ne devait pas être joli.

Je m'arrêtai pour fermer les yeux et prendre une profonde inspiration. Je devais me contrôler. Perdre mon sang-froid n'aurait servi à rien.

Et c'est là qu'elle sortit le Taser.

Je l'entendis bouger et ouvris les yeux à temps pour la voir s'emparer d'un petit boîtier noir posé sur un piano. Monica était morte de peur. J'aperçus l'arc électrique de l'arme quand elle tenta de la plaquer contre mon estomac.

Je fis tourner mon bâton de gauche à droite, et déviai son coup vers le chambranle, puis je feintai pour me préparer à son prochain assaut pendant qu'elle se retournait.

— Vous n'y toucherez pas ! gronda-t-elle en se jetant sur moi. Ni vous, ni personne ! Je vous *tuerai* avant, mage !

La fureur et la détermination remplacèrent la peur. Un instant, cette femme me fit penser à Murphy. Pour la première fois, elle me regarda en face sans penser à baisser les yeux, et je pus lire en elle.

Le temps sembla suspendre son vol. J'eus le loisir d'analyser la couleur de ses yeux, la structure de son visage, de me rappeler où je l'avais déjà vue avant, et pourquoi elle me semblait si familière. Je dépassai son regard pour y trouver la peur et

l'amour qui avaient motivé ses gestes et ses décisions. Je vis ce qui l'avait conduite vers moi. Je perçus son chagrin et sa souffrance.

Tout s'éclaira. Partageant son émotion, cet amour qui la brûlait encore maintenant, tout me parut évident. Pour ne pas l'avoir compris plus tôt, j'étais vraiment un crétin.

— Stop ! dis-je.

Enfin, essayai-je de dire, avant que le Taser ne me touche.

Je lâchai mes bâtons et attrapai le poignet de Monka. Quand elle poussa l'arme contre mon visage, j'accompagnai son geste.

À dix centimètres, les étincelles me roussissaient les poils. Je soufflai sur l'appareil avec un zeste de volonté en plus. Il y eut un petit éclair, une volute de fumée, et il s'éteignit. Je fais toujours cet effet au matériel électronique. De quoi être surpris que le Taser ait duré aussi longtemps. Quoi qu'il en soit l'ensorceler était un jeu d'enfant.

Je bloquai le poignet de Monica, mais elle avait arrêté de lutter. Elle me fixait, encore sous le choc de la mise à nu. Elle trembla et l'arme tomba sur le sol. Je la libérai et elle continua de me regarder.

Elle n'était pas la seule à trembler. Une mise à nu de l'âme n'est pas un phénomène à prendre à la légère. Parfois, je déteste ce pouvoir. Je ne voulais pas savoir qu'elle avait été abusée sexuellement dans son enfance, ni qu'elle s'était mariée avec un homme qui lui faisait la même chose. Son seul réconfort, elle le trouvait auprès de ses deux enfants. Je n'avais pas eu le temps de voir toutes les implications, ni la logique globale. Je ne savais pas précisément pourquoi elle m'avait mêlé à tout ça, mais je compris que l'objectif suprême était de protéger ses enfants.

Cela me suffisait. Ça et la ressemblance avec quelqu'un que je connaissais. Le reste venait tout seul avec...

Monica Sells mit quelques secondes avant de se reprendre. Elle était rapide, comme si elle avait l'habitude de remettre son masque quand il tombait.

— Je... Je suis désolée, monsieur Dresden, me dit-elle avec une pointe de fierté blessée. Que venez vous faire ici ?

— Pas grand-chose, répondis-je en ramassant mes bâtons. Je veux récupérer mes cheveux et découvrir pourquoi vous m'avez

attiré dans ce merdier. Je veux coincer le meurtrier de Tommy Tomm, de Jennifer Stanton et de Linda Randall.

Les yeux de Monica s'assombrirent et elle pâlit un peu plus.

— Linda est morte ?

— La nuit dernière. C'est moi le prochain sur la liste.

Au loin, le tonnerre gronda. Un orage se préparait. Quand il arriverait en ville, il signerait mon arrêt de mort. C'était aussi simple que ça.

Je revins à Monica et il m'apparut évident qu'elle en savait autant que moi sur le sort lié à la foudre. Elle connaissait la menace et son regard exprima une sorte de frustration résignée.

— Partez, monsieur Dresden... Je ne veux pas que vous soyez là quand... Partez avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous êtes mon dernier espoir... Je vous ai déjà demandé de me faire confiance. N'hésitez pas à recommencer. Sachez que je ne suis pas ici pour vous faire du mal, ni à vous ni à vos...

La porte du couloir s'entrouvrit et une gamine blonde apparut.

— Maman ? balbutia-t-elle. Maman ? ça va ? Tu veux que j'appelle la police ?

Visiblement nerveux, un vieux ballon de basket dans les mains, un garçon plus jeune d'un ou deux ans vint rejoindre la fillette.

Je contemplai Monica. Elle avait les yeux fermés et des larmes coulaient sur ses joues. Au bout d'un moment, elle se reprit et parla calmement à la petite :

— Tout va bien. Jenny, Billy, retournez dans votre chambre et fermez la porte. Allez.

— Mais, maman..., commença le garçon.

— Tout de suite !

Viens, Billy, souffla la fille en posant la main sur l'épaule de son frère. On y va.

Elle me jeta un coup d'œil, et son regard était trop vieux – trop chargé – pour une enfant de son âge. Les gosses disparurent et on entendit bientôt un bruit de verrou.

Monica attendit ce déclic pour fondre en larmes.

— Je vous en prie, monsieur Dresden ! Partez ! Si vous êtes toujours là quand l'orage éclatera, et si jamais il l'apprend...

Elle se prit la tête entre les mains.

Je m'approchai. Il fallait qu'elle m'aide, quoi qu'il puisse lui en coûter. Je savais à présent sur quelle corde sensible jouer.

Je suis vraiment un fumier, parfois !

— S'il vous plaît, Monica. Je n'ai plus le choix, vous êtes mon seul espoir. Je ne veux pas finir comme Jennifer, Tommy et Linda. (Je plantai mon regard dans le sien et elle ne baissa pas les yeux.) Aidez-moi.

Je captais sa terreur, sa souffrance et sa fatigue. Je faisais pression sur elle, lui extorquant plus qu'elle pouvait donner.

— Très bien, lâcha-t-elle en se dirigeant vers la Cuisine. Je vais vous dire ce que je sais, magicien. Mais je ne peux pas vous aider.

Elle se retourna vers moi et ses mots tombèrent comme un couperet :

— Personne ne peut plus rien pour vous, désormais.

## Chapitre 21

La cuisine était lumineuse et agréable. Monica collectionnait les images de vaches, et des bovins s'étalaient avec indolence sur les murs, le réfrigérateur et jusque sur la porte du buffet. Le frigo était couvert de dessins et de bulletins scolaires. Des bouteilles multicolores étaient alignées sur le rebord de la fenêtre. Dehors, des mobiles cliquetaient, malmenés par le vent qui se levait. Sur le mur, une horloge, également en forme de ruminant, décomptait les secondes avec sa queue. « Tic-tac, tic-tac, tic-tac. » Monica Sells s'assit à la table de cuisine. Elle avait l'air de se détendre un petit peu. Cette pièce était son sanctuaire, l'endroit où elle se réfugiait quand ça n'allait pas. Tout était impeccable, d'une propreté irréprochable.

Je lui laissai le maximum de temps pour se relaxer. C'était court. J'avais l'impression de sentir l'air se charger d'une certaine tension alors que l'orage gagnait en puissance. Je ne pouvais pas me permettre d'être charitable. J'allais me remettre à la tourmenter, mais elle me devança.

— Posez vos questions, magicien, j'y répondrai. Moi-même, je ne sais pas par où commencer.

Elle ne me regardait pas. Elle ne regardait rien.

— Parfait, dis-je en m'appuyant contre le bahut. Vous connaissez Jennifer Stanton, je le sais. Vous êtes parentes ?

— Nous avons les yeux de notre mère, lâcha Monica sans sourciller. Ma petite sœur a toujours été une rebelle. Elle a fugué pour devenir actrice et elle s'est retrouvée sur le trottoir. D'une certaine manière, ça lui allait. Je voulais qu'elle arrête, mais je ne crois pas qu'elle en avait envie. Je ne suis pas certaine qu'elle aurait su faire autre chose.

— La police vous a contactée au sujet de sa mort ?

— Non. On a appelé mes parents à Saint Louis, mais

personne n'a découvert que je vis ici. Ça ne devrait pas tarder.

— Pourquoi n'avez-vous pas alerté les autorités ? Pourquoi être venue me trouver ?

— La police ne peut rien pour moi, monsieur Dresden. Vous pensez qu'elle m'aurait crue ? On m'aurait prise pour une folle, si j'avais débarqué avec une histoire de sortilèges et de rituels ! Les flics auraient peut-être eu raison, d'ailleurs. Je me demande si je ne deviens pas cinglée.

— Et vous m'avez appelé. Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité ?

— Et comment ? Comment entrer dans le bureau de quelqu'un dont on ignore tout pour lui dire...

Elle s'interrompit et étouffa un nouveau sanglot.

— Et me dire quoi, Monica ? Qui a tué votre sœur ?

Les mobiles tintinnabulaient de nouveau. Notre amie la vache horlogère battait la mesure. Monica prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Elle rassemblait ses dernières bribes de courage. Je connaissais déjà la réponse, mais je voulais l'entendre de sa bouche. Je devais en être certain. Je tentai de me persuader qu'affronter la réalité, et la verbaliser, lui ferait du bien. Je n'étais pas sûr d'y croire moi-même. Comme je l'ai déjà dit, je suis un piètre menteur.

— Seigneur, je vous en prie. C'est mon mari, monsieur Dresden. C'est Victor !

Elle serrait les poings et je crus un instant qu'elle allait fondre en larmes. Pourtant, elle se contenta de se recroqueviller un peu plus, comme pour se protéger d'une attaque.

— Voilà pourquoi vous m'avez mis sur sa piste. Vous m'avez envoyé à la résidence du lac en sachant qu'il y était. Oui, vous m'avez expédié là-bas pour qu'il me voie.

Je parlai d'une voix calme, sans colère, mais les mots frappaient Monica comme autant de coups de marteau. Elle tressaillit.

— Je n'avais pas le choix, gémit-elle. Mon Dieu, monsieur Dresden, vous n'imaginez pas ce que j'ai vécu. C'était de pire en pire. Il n'était pas aussi méchant, au début, mais ça n'a pas cessé de se dégrader. J'avais peur...

— Pour vos enfants, continuai-je.

Elle hocha la tête et me raconta tout. Lentement au début, puis de plus en plus vite, comme si elle ne pouvait plus supporter le poids de son fardeau. Je l'écoutai, parce que je lui devais bien ça. Je l'avais blessée, en la forçant à me parler.

— Vous devez comprendre que c'était un homme bon. Il travaillait dur pour nous procurer tout le confort possible. Tout ça parce qu'il savait que mes parents étaient très riches. Il voulait atteindre leur niveau, mais il n'a jamais pu. La frustration le dévorait, il devenait aigri et parfois il piquait des colères noires, mais pas au point où nous en sommes arrivés. Il peut être si gentil quand il veut. Je pensais que les enfants lui redonneraient un peu de confiance.

» Billy devait avoir quatre ans quand Victor a découvert la magie. C'est devenu une obsession. Il a accumulé les livres et les objets insolites. Il a posé un verrou sur la porte du grenier et il y disparaissait après le dîner. Parfois, ça durait toute la nuit et, de temps à autre, j'avais l'impression d'entendre des voix, là-haut – des voix inhumaines.

» Tout a empiré. Quand il se mettait en colère, des phénomènes étranges se produisaient. Les rideaux s'enflammaient ou des tasses s'envolaient pour s'écraser contre les murs.

Monica tourna son regard vers les vaches, comme pour s'assurer de leur présence.

— Il nous criait dessus sans raison. Parfois il était pris de fous rires incompréhensibles. Il... il a commencé à voir des choses que lui seul pouvait distinguer. J'ai cru qu'il devenait fou.

— Mais vous n'avez jamais abordé le sujet.

— Mon Dieu, non ! Je m'étais habituée à me tenir tranquille, monsieur Dresden. À ne pas le contrarier. Un soir, il m'a fait boire une drogue en me disant qu'elle m'apporterait la vision et le savoir. Je percevais enfin ce qu'il voyait et je pourrais le comprendre. J'étais sa femme, après tout.

Elle éclata en sanglots.

Un autre mystère disparaissait, mais je m'en doutais déjà.

— Le Troisième œil, dis-je.

— Oui. J'ai vu... monsieur Dresden, et je l'ai vu, *lui*.

Monica grimaça et je crus qu'elle allait vomir. Je compatis. Si on reçoit le don de double vue sans être prévenu, ni en connaître les implications, et qu'on découvre le vrai visage de son mari – du père de ses enfants – obsédé par le pouvoir, dévoré par l'ambition, la vie devient un enfer. On ne peut jamais oublier le spectacle d'un époux transformé en monstre, et même le temps est impuissant à gommer ce souvenir.

– J'en voulais plus, continua-t-elle. Quand j'ai perdu ce don, je voulais le retrouver en dépit de l'horreur. Je tentais de me cacher, mais il l'avait deviné. Il m'a regardée dans les yeux, et il *a su*, monsieur Dresden, comme vous venez de le faire. Il a éclaté de rire, comme s'il venait de gagner à la loterie. Il était tellement content qu'il m'a embrassée. J'en étais malade.

» Il produisait toujours plus de drogue, mais ce n'était jamais assez. Il devenait fou de rage. Il s'est aperçu que la fureur décuplait son pouvoir. Du coup, il cherchait tous les prétextes pour être en colère, mais il avait beau se mettre dans des états exécrationnels, cela ne lui suffisait pas. Et c'est là que... que...

Je me souvins du livreur de pizzas terrifié et des divertissements que les feys avaient épiés.

– C'est là qu'il s'est aperçu qu'il pouvait aussi utiliser les émotions des autres pour augmenter sa puissance, continuai-je.

Monica commença à se balancer comme une enfant.

– Au début, il s'en prenait à moi, il me terrifiait et je finissais épuisée. Après, il a découvert que ses rituels fonctionnaient mieux avec le désir. Il s'est mis à la recherche d'investisseurs, comme il les appelait.

Elle me regarda d'un air suppliant.

– Je vous en conjure, monsieur Dresden, croyez bien qu'il n'était pas toujours aussi infect. Parfois, je retrouvais presque mon mari. Je pensais qu'il nous revenait.

J'essayai de la comprendre, mais je n'étais pas certain d'éprouver autre chose que de la colère contre quelqu'un qui traitait sa famille ainsi. Sa famille ou n'importe qui d'autre, d'ailleurs. Monica dut le lire sur mon visage, car elle s'empressa de baisser la tête. Puis elle parla d'un ton précipité, comme si elle voulait diluer ma rage. La voix d'une femme habituée à ce genre de scène...

— Il a rencontré les Beckitt. Ils étaient riches et ils voulaient bien le sponsoriser, mais en échange, Victor devait les aider à se venger de Johnny Marcone. Ils lui ont fait confiance et donné tout l'argent dont il avait besoin.

Je me souvins du couple fantomatique et repensai aux yeux morts de Mme Beckitt.

— Et il a commencé ses rituels. Les cérémonies. Il prétendait avoir besoin de notre libido. (Monica semblait de plus en plus mal à l'aise.) Ce n'était pas si désagréable. Il fermait le cercle et, aussitôt, plus rien n'avait d'importance à part les plaisirs de la chair. J'oubliais tout, c'était une sorte d'évasion...

Elle se frotta les mains contre son jean, comme pour se débarrasser d'une crasse ignominieuse.

— Mais ce n'était pas suffisant. Il a donc approché Jennifer. Il savait ce qu'elle faisait et connaissait ses contacts. Des gens comme elle, comme Linda, qui lui présenta l'homme de main de Marcone. Je ne connais pas son nom, ni ce que Victor lui a promis, mais il a accepté de nous rejoindre.

» À l'époque, je n'étais pas obligée d'assister à toutes les séances. Jenny ou moi restions avec les enfants. Victor fabriquait la drogue et l'argent commença à affluer. Les choses s'arrangèrent un temps. Il fallait juste que je n'y pense pas trop. Mais Victor est devenu encore plus étrange. Il invoquait des démons. Je les ai vus ! Il réclamait toujours plus de pouvoir. Il était insatiable. C'était horrible ! Il ressemblait à un animal rendu fou par la faim. Il s'est mis à observer... les enfants. Sa manière de les guetter m'épouvanta. Je savais... Oh, mon Dieu ! Mes bébés ! Mes bébés !

Cette fois, Monica s'effondra sur le sol en sanglotant.

Je voulus m'agenouiller pour la prendre dans mes bras et la reconforter. Mais je la connaissais, à présent. J'avais vu son âme et je savais qu'elle se serait mise à hurler. *Bon sang, Harry, tu n'as pas assez torturé cette pauvre femme ?*

Je fouillai dans les placards pour trouver un verre, le remplis d'eau fraîche et le posai près d'elle. Elle se releva et but un peu en tremblant. Un filet d'eau coula le long de son menton.

— Je suis désolé, dis-je.

Je ne trouvai rien de mieux, et si elle m'entendit, elle ne le

montra pas. Elle but encore un peu d'eau, puis reprit son récit, comme si elle voulait se débarrasser du goût infâme de ses mots.

— Je voulais le quitter. Il aurait été furieux, mais je ne pouvais pas le laisser s'approcher des enfants. J'en ai parlé à Jenny, qui a décidé de prendre les choses en main. Ma petite sœur a essayé de me protéger, elle a menacé d'appeler la police et Johnny Marcone s'il ne me laissait pas partir. Elle allait tout raconter, et... et...

— Il l'a tuée, dis-je.

Par les mânes de Robert-Houdin ! Victor n'avait même pas eu besoin de cheveux. N'importe quel fluide corporel aurait fait l'affaire et, avec les cérémonies de chair qu'il organisait, il avait eu tout loisir de récolter ceux de Jennifer. Il lui avait peut-être même demandé de lui ramener des sécrétions du truand. Ou alors, puisqu'ils faisaient l'amour quand le sort a frappé, ils étaient trop proches et ont été tous les deux victimes du sortilège.

— Oui, il l'a tuée, confirma Monica. Je suis venue vous voir juste après. Je pensais que vous pourriez l'empêcher de toucher à mes bébés ou de tuer quelqu'un d'autre. Linda est morte, maintenant. Ce sera votre tour et vous ne pouvez pas l'arrêter. Personne ne le peut.

— Monica, murmurai-je.

— Allez-vous-en ! Partez, je vous en supplie, monsieur Dresden. Je ne veux pas assister à votre mort...

Mon cœur était comme un morceau de cire. J'avais tellement envie de la rassurer. Je voulais sécher ses larmes, et la persuader qu'il restait de la joie, du bonheur et de la lumière dans le monde. Mais je crois qu'elle ne m'aurait pas entendu. Elle était partie dans un lieu où seules les ténèbres, la souffrance et la peur faisaient loi.

Je n'avais qu'une solution : sortir en silence et la laisser pleurer. Peut-être que ça l'aiderait à guérir.

Selon moi, ses pleurs ressemblaient plus à des morceaux de verre tombant d'une vitre brisée.

En allant vers la porte, je remarquai un petit mouvement sur la gauche. Discrète comme un spectre, Jenny Sells était tapie

dans le couloir. Ses grands yeux verts me dévoraient, en tout point semblables à ceux de sa mère et de la tante dont elle portait le prénom. Je me tournai vers elle.

— Vous êtes le magicien, déclara-t-elle. Harry Dresden. J'ai vu votre photo dans *Les Arcanes de Chicago*.

Je hochai la tête.

La petite m'inspecta encore une minute avant de reprendre :

— Vous allez aider ma maman ?

La question était simple, mais comment répondre à une enfant que tout n'est pas aussi facile que ça.

Que toutes les réponses ne sont pas aussi limpides ? Voire qu'il n'y a pas de réponse du tout ?

Je lui rendis son regard si éveillé, puis détournai rapidement la tête. Je ne voulais pas qu'elle voie ma vraie nature et les choses que j'avais dû faire. Elle n'avait pas besoin de ça.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

— Vous promettez ?

Je lui en fis le serment.

Jenny m'étudia encore un peu, réfléchit un instant, puis sembla approuver d'un air triste.

— Avant, mon père était gentil, mais je crois qu'il a changé. Vous allez le tuer ?

Encore une question simple.

— Je n'en ai pas envie, mais s'il essaie de m'assassiner, je n'aurai pas le choix.

— J'adorai tante Jenny, dit la gamine, au bord des larmes. Maman ne m'a rien raconté et Billy est trop petit, mais je sais ce qui est arrivé. J'espère que vous êtes gentil, monsieur Dresden. Ça nous manque, en ce moment. Bonne chance.

Elle se retourna avec plus de grâce et de dignité que j'en aurai jamais, et disparut dans le salon.

Je filai à toute vitesse pour retrouver le taxi qui m'attendait patiemment pendant que son compteur tournait.

Je lui demandai de me trouver une cabine téléphonique, puis fermai les yeux pour cogiter. C'était difficile avec cette douleur. Ça peut avoir l'air bête, mais je déteste voir des gens comme Monica ou la petite Jenny souffrir ainsi. On n'a pas le droit de torturer les autres de cette façon. Chaque fois que je tombe sur

un cas pareil, je deviens fou de rage.

Hors de moi, je ne savais plus si je voulais hurler ou pleurer. J'avais envie de défoncer le crâne de Victor Sells, mais aussi de ramper sous les couvertures et de me cacher dans mon lit. J'aurais aimé reconforter Monica, mais j'étais encore trop tendu, trop choqué, et j'avais trop peur. Par les ombres et les démons, Victor Sells me tuerait dès que l'orage éclaterait.

— Concentre-toi, Harry ! dis-je tout haut. Concentre-toi !

Le chauffeur me jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

Je rangeai dans un petit sac toute ma frayeur, ma rage et mes autres émotions. Je n'avais pas le temps de me laisser aveugler par mes sentiments, il fallait que je me concentre sur mon but, il me fallait un plan. Murphy !

Murphy pourrait m'aider ! Je n'avais qu'à lui communiquer l'adresse de la résidence secondaire et la cavalerie donnerait l'assaut. Il y avait peut-être une réserve de Troisième Œil et Victor serait arrêté comme n'importe quel trafiquant de drogue.

Ce plan prenait l'eau. Et si Victor cachait sa came ailleurs ? Et s'il parvenait à s'enfuir ? Monica et les enfants seraient en danger. Et de plus, je n'étais même pas sûr que Karrin m'écoute. De toute façon, le juge ne signerait sans doute aucun mandat de perquisition sur la seule bonne foi d'un individu qui était peut-être déjà recherché à cette heure. Et même dans le cas contraire, la chaîne administrative requise pour travailler avec les autorités de Lake Providence un dimanche ralentirait considérablement le processus. Mon pauvre cœur n'avait pas une telle marge de manœuvre.

La police ne pouvait rien pour moi.

Si les choses avaient été différentes, par exemple si j'avais été en meilleurs termes avec la Blanche Confrérie, il m'aurait suffi d'exposer le cas Victor à ses membres, et ils se seraient chargés de lui. Ils ne sont pas trop fans des rigolos qui se servent de la magie pour invoquer des démons, tuer *des gens* et fabriquer de la drogue. Il avait violé toutes les Lois de la Magie, et Morgan se serait fait un plaisir de le traquer.

Mais je ne pouvais pas compter sur la Confrérie. À cause de l'intolérance débile du gardien, j'étais suspect. Le Conseil se réunissait lundi à l'aube. Certains de ses membres

m'écouteraient sûrement, mais ils étaient encore en route, à ce moment précis. Impossible d'appeler à l'aide ceux qui étaient de mon côté. En somme, je n'avais plus le temps de joindre mes alliés habituels.

Conclusion, j'étais tout seul. Ça fait un choc.

J'allais affronter Victor Sells, un des plus puissants sorciers que j'aie jamais rencontrés, dans son propre sanctuaire, la Maison du Lac. En outre, j'allais devoir le vaincre sans violer les lois des arcanes. Je n'avais pas le droit de le tuer par magie, mais il fallait quand même que je l'arrête.

Cela dit, que je le défie ou pas, j'avais toutes les chances de mourir. Alors, tant pis ! Si je devais périr, ce ne serait sûrement pas dans mon pieu, en train de gémir. Si Victor Sells voulait la peau de Harry Blackstone Copperfield Dresden, il fallait qu'il en mérite chaque centimètre carré !

Cette décision me remonta le moral. Au moins, j'avais un objectif et une direction. Mais il me fallait aussi un avantage – un as dans la manche à sortir contre Sells. Une surprise.

Maintenant que j'en savais plus sur lui, je comprenais mieux la magie avec laquelle il m'avait attaqué la veille. Elle était puissante, mortelle même, mais sans grand raffinement ni contrôle. Victor était fort, c'était un mage naturel, mais il manquait d'entraînement. Si j'avais eu un de ses cheveux – quelque chose à utiliser contre lui ! J'aurais peut-être dû fouiller sa salle de bains, mais mon instinct me soufflait qu'il n'était pas aussi imprudent. Quiconque s'attache à utiliser ce genre de sort contre des gens devient doublement paranoïaque quand il s'agit de s'en protéger.

Mais j'avais quelque chose ! Son talisman scorpion, dans le tiroir de mon bureau ! C'était même un objet auquel il tenait. Je pouvais l'utiliser pour créer un lien avec lui et lui renvoyer son pouvoir dans la gueule, sans me salir les mains.

Il me restait un espoir, je n'étais pas encore mort. Pas du tout !

Le taxi s'arrêta dans une station-service, et, avant d'aller téléphoner, je lui demandai de m'attendre une minute. Si je mourais ce soir, je voulais m'assurer que tous les chiens de l'enfer tomberaient sur le râble de Victor Sells.

J'appelai Murphy au commissariat.

Il y eut plusieurs sonneries, puis on décrocha.

Il y avait une sacrée friture sur la ligne et j'eus du mal à reconnaître mon interlocuteur.

— Bureau de l'inspecteur Murphy, Carmichael à l'appareil.

— Carmichael, criai-je. Ici Harry Dresden ! Je dois parler à Murphy !

— Comment ? répondit le flic, sa voix presque couverte par les grésillements. (Ce putain de téléphone craquait au plus mauvais moment.) Je ne vous entends pas. Murphy ? Vous voulez parler à Murphy ? Qui est-ce ? C'est toi, Anderson ?

— Harry Dresden ! Je dois parler à Murphy !

— J'entends rien, Andy. Écoute, Murphy n'est pas là, elle est allée perquisitionner le bureau de Dresden.

— Quoi ?

— Le bureau de Dresden ! Elle a dit qu'elle n'en aurait pas pour longtemps. Écoute, la communication est affreuse, essaie de rappeler plus tard.

Il raccrocha.

J'appelai mon bureau en tremblant. La dernière chose qu'il me fallait, c'était Karrin furetant dans mon bureau et confisquant des trucs. Si elle saisissait le scorpion comme preuve, j'étais fichu. Je n'aurais jamais le temps de tout lui expliquer. En plus, si on se rencontrait, elle serait tellement furieuse qu'elle risquait de me foutre en taule pour la nuit ! Et, dans ce cas, je serais mort le lendemain matin.

Le téléphone sonna et Karrin décrocha. La ligne était d'une pureté cristalline.

— Bureau de Harry Dresden.

— Murph ! Merci, mon Dieu ! Il faut qu'on parle !

— Trop tard, Harry... Tu aurais dû passer ce matin.

Je l'entendis bouger et ouvrir des tiroirs.

— Bon sang, Murph ! Je connais le meurtrier ! Écoute, fous le camp d'ici, c'est peut-être dangereux !

Je m'étais préparé à lui mentir, mais en prononçant ces mots, je compris que j'avais sûrement raison. Je croyais avoir vu le talisman bouger. Et je n'avais sans doute pas rêvé.

— Dangereux, grogna-t-elle en renversant mes stylos et en

fouillant dans les tiroirs du haut. Je vais t'en donner du dangereux ! Se foutre de ma gueule, ça, c'est dangereux ! Je ne joue pas, moi ! Je ne te fais plus confiance !

Le talisman était dans le tiroir du milieu.

— Murphy ! Donne-moi une dernière chance ! Quitte cette pièce !

Il y eut un silence. Je l'entendis inspirer profondément. Puis elle reprit d'un ton des plus professionnels :

— Pourquoi, Dresden ? Qu'est-ce que tu caches ?

Je l'entendis ouvrir le deuxième tiroir.

Il y eut un claquement et Karrin lâcha un juron. Le combiné tomba sur le sol. J'entendis des coups de feu, des ricochets et un cri.

— Bordel ! m'égosillai-je. Murphy !

Je raccrochai brutalement avant de courir vers le taxi.

— Hé, mec, y a pas le feu ! lança le chauffeur.

Je claquai la porte, lui donnai l'adresse du bureau, et lui envoyai tout le fric qui me restait avant de lâcher :

— Il faut que j'y sois depuis cinq minutes !

L'homme cligna plusieurs fois des yeux.

— Que des tarés ! Les tacos récoltent que des tarés !

Sur ces mots, il démarra dans un crissement de pneus.

## Chapitre 22

L'immeuble était fermé le dimanche. Je cassai presque la clé en ouvrant la porte. Sans perdre de temps avec l'ascenseur, je montai les marches quatre à quatre.

Cinq étages ! Je mis moins d'une minute, mais je détesterai chacune de ses secondes jusqu'à la fin de mes jours. Arrivé à mon étage, j'avais les poumons en feu et la bouche sèche. Je courus vers mon bureau. Le couloir était calme et silencieux. Seuls le panneau de l'issue de secours et la lumière du soleil éclairaient l'endroit. Les ombres s'allongeaient un peu partout.

Ma porte était entrouverte. Mon souffle pourtant rauque ne parvenait pas à couvrir le grincement du ventilateur. La grande lumière n'était pas allumée, mais la lampe de bureau, si. Un filet doré fusait jusque dans le couloir. Je m'arrêtai sur le palier, tremblant tellement que j'avais du mal à tenir mes bâtons.

— Murphy ? Murphy, tu es là ?

Ma voix était cassée, sans aucune puissance.

Je fermai les yeux, tendis l'oreille et crus entendre deux bruits.

Le premier était une respiration laborieuse accompagnée d'un gémissement. Murphy. Le second était un crissement de chitine. L'air empestait la poudre. La colère m'envahit. La créature de Sells avait blessé mon amie. Il était hors de question de rester là à ne rien faire !

J'ouvris la porte de la pointe de ma crosse et entrai silencieusement, bâton de combat tendu, des mots de pouvoirs sur mes lèvres.

Juste en face de ma porte, j'ai disposé une table qui propose des prospectus comme « Les sorcières ne flottent pas si bien que ça » ou « La magie en l'an 2000 ». J'en avais écrit certains et je les réservais aux curieux qui voulaient en savoir plus sur la

magie. Je glissai mon bâton dessous. Rien. Je me relevai pour observer les alentours.

À ma droite, des armoires de rangement s'alignaient le long du mur, près de quelques chaises. Les armoires étaient fermées, mais quelque chose pouvait très bien se cacher sous les sièges. Je déviai sur la gauche, vérifiai derrière la porte, puis me collai au mur en inspectant la pièce.

Mon bureau est dans le coin du fond, à droite en entrant, dans la diagonale de la porte. Un meuble d'angle... Il y a des fenêtres de chaque côté, et mes rideaux étaient baissés, comme d'habitude. Le vieux ventilateur fatigué grinçait au milieu du plafond.

Je regardai partout, les sens en alerte. Ravalant ma colère, je me forçai à rester sur mes gardes. Je n'aiderais pas Murphy s'il m'arrivait la même chose qu'à elle.

J'avançai lentement, brandissant mon bâton de combat.

J'aperçus les baskets de Karrin et, à en juger par l'angle de ses pieds, j'imaginai quelle était couchée sur le côté. Pas moyen de voir le reste de son corps. Je progressai encore et peu à peu le bureau apparut.

Je gardai mon bâton braqué comme un pistolet.

Murphy gisait sur le sol, la tête reposant sur sa chevelure dorée, les yeux grands ouverts, le regard vide. Elle portait un jean, une veste simple et un blouson de sport. Une tache de sang auréolait son épaule gauche. Son pistolet était à quelques centimètres de sa main. Elle respira un peu avant de gémir sous l'effort.

— Murphy, soufflai-je, les larmes aux yeux, avant de répéter plus fort : Murphy !

Elle bougea. Au moins, elle réagissait à ma voix.

— Du calme, du calme, dis-je. Arrête. N'essaie pas de bouger. Je vais essayer de t'aider.

Je m'agenouillai à ses côtés sans quitter la pièce des yeux. Rien de visible. Je posai mon bâton pour prendre le pouls de Murphy. Il était rapide, irrégulier. Elle ne saignait pas assez pour que ce soit grave, mais j'examinai son épaule. Malgré l'épaisseur du blouson, je sentis l'œdème.

— Harry, murmura-t-elle. C'est toi ?

— Oui, Murph, répondis-je en saisissant le téléphone. Tiens le coup, je vais appeler une ambulance.

Le tiroir du milieu était vide.

— Je n'arrive pas à y croire. Espèce de fumier, souffla péniblement Murphy. Tu m'as tendu un piège.

— Chut, fis-je en composant le numéro des urgences. Tu as été empoisonnée. Tu as besoin de soins.

L'opératrice prit mes coordonnées et je lui précisai qu'il fallait s'équiper de sérums antivenimeux. Elle me demanda d'attendre. Comme si j'avais le temps ! La saloperie qui avait attaqué Murphy rôdait encore dans les parages. Il fallait que je sorte Karrin d'ici et que je récupère le talisman pour pouvoir lutter contre Victor Sells dans son repaire du lac.

Murphy s'agita encore et je sentis quelque chose de froid se refermer sur mon poignet. Je n'en croyais pas mes yeux. À moitié dans le coaltar, elle réussit à boucler l'autre extrémité des menottes autour du sien.

— Tu es en état d'arrestation, souffla-t-elle. Empaffé ! En attendant de passer aux aveux, tu n'iras nulle part.

— Murph ? Mon Dieu, tu ne te rends pas compte de ce que tu fais !

— Oh que si ! répondit mon amie en esquissant son rictus de circonstance. Tu aurais dû venir me voir ce matin... Je te tiens maintenant, Dresden. Pauvre crétin !

J'eus l'impression que le plancher se dérobaît sous mes pieds.

— Espèce de connasse têtue des enfers ! Il faut que je te sorte d'ici avant qu'il revienne !

À ce moment, le scorpion surgit de l'ombre, sous mon bureau. Aucune chance de l'écraser sous ma chaussure, car il avait la taille d'un gros terrier, à présent. La carapace ocre luisante, il était d'une rapidité effroyable.

Je me jetai sur le côté en voyant sa queue se détendre. Le dard s'enfonça à quelques centimètres de mes yeux. Un liquide frais éclaboussa ma joue et la peau brûla aussitôt. Du venin !

Mon réflexe de survie avait fait rouler mes bâtons, et je tentai de me tortiller pour les attraper. Les menottes de Murphy m'en empêchant, nous grimaçâmes tous deux à cause de la

morsure des bracelets. Je sentis le poli de ma crosse sous le bout de mes doigts, mais il y eut un nouveau bruit de course. La créature allait m'attaquer dans le dos. Le bâton glissa hors de portée.

Je n'avais pas le temps de lancer un sort. J'arrachai un tiroir de mon bureau et parvins de justesse à me retourner pour le placer entre l'aiguillon et moi. Il y eut un souffle d'air suivi d'un bruit mat. Larme s'était fichée dans le bouclier improvisé. Une pince s'attaqua à mon pantalon, arrachant un morceau de viande par la même occasion, je hurlai.

Je lançai au loin le tiroir et le scorpion qui y était toujours accroché. Ils s'écrasèrent à quelques mètres de moi.

Karrin délirait, totalement inconsciente de la situation. Sûrement l'effet du poison.

— Ce n'est pas la peine, Dresden. Je te tiens maintenant. Inutile de te débattre. Mets-toi à table !

— On ta déjà dit que tu compliquais un peu les choses de temps en temps, Murphy ?

Je me rapprochai pour passer ma main enchaînée sous son dos en rabattant son autre bras. J'allais essayer de la transporter, mon bras droit sous son bras gauche, unis par la paire de menottes.

— Mon ex-mari, gémit-elle.

Je clopinai en direction de la porte. Une douleur lancinante montait de ma jambe blessée et du sang coulait.

— Que se passe-t-il ? (La peur et la confusion déformaient la voix de Murphy.) Harry, je ne vois plus rien.

Et merde ! Le poison la tuait. En général le venin du scorpion brun d'Amérique du Nord est aussi dangereux que celui d'une abeille, mais les abeilles lambda ne font pas la taille d'un chien. En plus, Murphy n'était pas très épaisse. Si le dard lui avait inoculé beaucoup de toxine, elle avait peu de chances de s'en tirer. Elle avait besoin de soins. Maintenant.

Avec les mains libres, j'aurais récupéré mes bâtons et livré bataille. Attaché à Karrin, je préfèrai ne pas tenter le coup. Même si j'arrivais à me protéger, la bestiole pouvait piquer Murphy de nouveau et la tuer net. Je n'étais pas dans la meilleure position pour trouver ses clés, et je n'avais pas le

temps de les essayer une par une. De même, les seuls sorts assez puissants pour briser les menottes rapidement avaient toutes les chances de me tuer avec les éclats, et je n'avais pas le temps de lancer un sort d'évasion plus délicat.

*Bon sang, papa, si seulement tu avais vécu assez longtemps pour m'apprendre à me sortir d'une paire de menottes !*

— Harry, répéta Karrin, je n'y vois rien...

Sans répondre, je la poussai vers la porte. Un concert de craquements résonna dans mon dos. En me retournant, je m'aperçus que le scorpion, le dard toujours coincé dans le bois du tiroir, commençait à le mettre en pièces avec ses pinces et ses pattes. Je repris ma progression vers le couloir et parvins à fermer ma porte d'un coup de pied. Les jambes de Murphy ne la soutenaient pas beaucoup, et notre différence de taille n'arrangeait rien. Je devais lutter pour la tenir debout et la faire avancer.

Nous étions arrivés au bout du couloir. À ma gauche l'ascenseur, à ma droite, l'escalier.

Je m'arrêtai un instant pour souffler un peu. J'essayai d'oublier le bruit de bois brisé provenant de mon bureau, Karrin s'était effondrée contre moi et je ne savais même pas si elle respirait encore. Je n'aurais jamais la force de la porter dans les escaliers. Aucun de nous deux n'était plus capable d'un tel effort. L'ambulance n'allait pas tarder et, si je n'étais pas en bas pour lui confier Murphy, je pouvais aussi bien la laisser agoniser ici.

Je déteste l'ascenseur. Pourtant, je l'appelai. L'affichage commença son décompte, en route pour le cinquième étage.

Les craquements cessèrent derrière moi et quelque chose ébranla la porte de mon bureau.

— Par l'enfer ! lâchai-je sans quitter des yeux l'affichage.

Deuxième étage. Un délai d'environ dix siècles. Troisième étage.

— Mais dépêche-toi ! grognai-je en martelant le bouton une centaine de fois.

Soudain, je pensai à mon bracelet protecteur. Je tentai de l'animer, mais c'était infaisable dans cette position. Je couchai Murphy avec autant de délicatesse et de rapidité que possible,

puis levai ma main gauche pour me concentrer sur les boucliers.

Le bas de ma porte explosa et le scorpion déboula dans le couloir en percutant le mur. Il était encore plus gros ! Cette saloperie n'arrêtait pas de grandir.

En pleine frénésie, il rebondit contre la paroi et avança dans ma direction. Puis, avec un horrible bruissement chitineux, il remonta le couloir aussi vite qu'un sprinter. Il sauta, pinces tendues, l'aiguillon prêt à frapper. Je me concentrai sur mon champ de force en essayant de le lever avant que le monstre ne me frappe.

C'était moins une. Le bouclier invisible arrêta la créature à quelques centimètres de mon corps, avant de la catapulter en arrière. Elle atterrit sur le dos, où elle se contorsionna pendant quelques furieuses secondes.

L'ascenseur sonna et les portes s'ouvrirent tranquillement.

Sans ménagement, je tirai Murphy dans la cabine. À quelques mètres de là, le scorpion se replia sur sa queue et se remit d'aplomb. Doué d'une intelligence maléfique, il nous repéra et fonça dans notre direction. Je n'avais pas le temps de relever mon bouclier.

Je hurlai.

Les portes se fermèrent. Il y eut un impact sourd, la cabine frémit quand le monstre la percuta.

L'ascenseur descendait. Je tentai de retrouver mon souffle. Qu'était donc cette *saloperie* ?

Trop maligne et trop rapide pour un simple scorpion, cette horreur m'avait tendu une embuscade et elle avait attendu que je pose mes armes pour m'attaquer. Ce devait être une espèce de golem miniature, une version à huit pattes du monstre de Frankenstein conçue pour aspirer de l'énergie ectoplasmique et grossir. Ce n'était pas vivant – une sorte de robot programmé pour une mission. Ce fumier de Victor avait dû apprendre où son talisman avait fini et lui lancer un sort pour l'animer et lui faire attaquer tout ce qui bouge. Murphy s'était fait avoir en beauté.

Le scorpion grandissait toujours, devenant plus fort, plus rapide et plus vicieux. Mettre Karrin hors de danger ne serait pas suffisant, il fallait arrêter cette créature. Non que j'en crève

d'envie, mais j'étais le seul du quartier à en être capable. Et si sa croissance ne s'arrêtait pas, il fallait que je la tue avant qu'elle n'échappe à tout contrôle.

Le panneau de la cabine affichait les étages, quatre, trois, deux. Soudain, l'ascenseur s'immobilisa. Les lumières vacillèrent, puis s'éteignirent.

— Et merde ! criai-je. Pas maintenant ! Pas *maintenant* !

Les machines me détestent !

Je tambourinai sur les boutons mais rien ne se passa. Quelques secondes plus tard, il y eut un petit éclair dans le panneau – une volute de fumée – puis la console s'éteignit à son tour. L'éclairage de secours s'alluma un instant. Puis il y eut un léger claquement et il lâcha aussi. Dans les ténèbres, j'attirai Murphy contre moi.

Loin au-dessus de nos têtes, un crissement métallique résonna dans le puits d'ascenseur. Je levai les yeux vers le plafond, invisible dans cette obscurité.

— J'espère que c'est une blague, murmurai-je.

Il y eut un claquement et une créature de la taille d'un gorille atterrit sur le toit. Après une seconde de silence, un bruit de déchirure retentit au-dessus de nous.

— Mais c'est pas vrai ! hurlai-je.

Pourtant, le scorpion, bien réel, était en train d'arracher le plafond, faisant sauter les rivets et les fixations. Une averse de poussière me tomba dans les yeux. Nous étions comme des sardines en boîte attendant d'être mangées. À mon avis, me piquer maintenant serait inutile, puisque je me viderais de mon sang avant que le venin ne fasse son effet.

— Réfléchis, Harry ! meuglai-je. Concentre-toi !

J'étais coincé dans un ascenseur, menotté à une amie agonisante, et un scorpion magique de la taille d'une voiture cherchait absolument à traverser le plafond de la cabine pour me déchiqueter. Je n'avais ni ma crosse, ni mon bâton de combat, et les autres joujoux que j'avais emportés à *La Cafétéria* étaient épuisés. Mon bracelet de protection retarderait simplement l'inévitable.

Un grand lambeau de métal disparut et un peu de lumière pénétra dans la cabine. J'avais une bonne vue sur le ventre du

monstre qui glissa une de ses pinces dans l'ouverture pour l'élargir un peu plus.

J'aurais dû l'écraser quand il n'était encore qu'une petite vermine. Oui, prendre ma chaussure, et l'écrabouiller sur mon bureau. Mon cœur rata un battement quand la pince s'infiltra de nouveau pour explorer le haut de la cabine. La créature reprit son œuvre de destruction pour agrandir le trou.

Serrant les dents, je rassemblai mes dernières bribes de pouvoir, sachant pertinemment que c'était inutile. Je pouvais balancer un torrent de flammes sur cette saloperie, mais dans ce cas, le puits de l'ascenseur se transformerait en fournaise, et des morceaux de métal fondu tomberaient et nous transformeraient en statues de fer en fusion. Cela dit, je n'allais pas non plus laisser cette bestiole nous bouffer. Je pouvais attendre qu'elle saute et cibler mon effet, limitant ainsi les dommages collatéraux.

Voilà ce qui arrive quand on ne maîtrise pas l'Invocation. De la vitesse et de la puissance à revendre, mais au niveau de la finesse... Mes bâtons servaient à concentrer mon pouvoir en m'aidant à avoir un contrôle absolu sur mes capacités. Sans eux, j'étais aussi précis qu'un kamikaze bardé de grenades qui se jette sur l'ennemi.

J'eus une illumination. Je n'abordais pas la situation sous le bon angle.

Je m'agenouillai pour presser mes paumes contre le plancher de la cabine. Des trucs et des machins me tombaient dessus et le claquement des pinces se faisait plus proche. Je pris tout ce pouvoir accumulé pour le projeter sous mes mains. Visant l'espace sous l'ascenseur, je changeai d'élément, passant du feu à l'air. Pourquoi ne pas utiliser le sort tout simple qui m'avait servi des centaines de fois pour appeler mes bâtons. L'application était juste un peu plus... volumineuse.

— *Vento Servitas !* criai-je en insufflant toute ma puissance, ma colère et ma peur dans le sortilège.

Une colonne de vent souleva la cabine comme si un géant s'en était emparé. L'ascenseur fusa dans le puits obscur et les freins de sécurité volèrent en éclats, leurs débris retombant sur nous par le trou du scorpion. L'accélération m'écrasa contre le

plancher. Un sifflement s'éleva alors que la cabine se précipitait au sommet du bâtiment.

*Je n'avais pas prévu de créer un effet aussi puissant*, pensai-je en priant pour ne pas être *le* responsable de notre mort, à Murphy et moi.

La cabine accélérât toujours et je sentis mes joues se creuser sous l'effet de la vitesse.

L'immeuble fait douze étages. Nous étions partis du deuxième. En comptant trois mètres par étage, j'estimai la hauteur totale à une trentaine de mètres.

En une demi-douzaine de mes battements de cœur frénétiques, l'ascenseur avait parcouru cette distance et enfoncé les blocs de fin de course avant de percuter le toit comme la cloche d'un jeu de force à la fête foraine. L'impact écrasa le scorpion comme une cosse de pistache, ne laissant qu'une grosse tache brune et quelques plaques de chitine proprement repassées. Des giclées d'ectoplasme se déversèrent dans la cabine, derniers vestiges du corps de la créature.

Au même moment, Karrin et moi fûmes propulsés vers le haut, rencontrant ainsi le suc magique à mi-parcours. Je protégeai Murph avec mon corps et le choc contre le plafond me coupa le souffle. Nous retombâmes en tas sur le plancher de la cabine et Murphy laissa échapper un grognement.

Je restai immobile. La bête était morte. Écrabouillée entre le sommet de l'immeuble et l'ascenseur. Elle en avait quand même profité pour nous couvrir d'humeur translucide.

Incroyable, j'avais sauvé nos peaux !

Pourtant, j'avais l'impression d'oublier quelque chose.

La cabine émit un crissement léger, puis elle vibra avant de retomber dans le conduit, son coussin d'air ayant disparu.

Nous redescendions à toute vitesse et mon instinct me souffla que nous n'allions pas tarder à ressembler au scorpion.

Le moment était venu d'utiliser mon bracelet. Tirant Karrin près de moi, je rétablis le bouclier autour de nous. Je n'eus que quelques instants pour me concentrer et réfléchir. Il fallait concevoir un champ très résistant mais assez souple pour que nous ne nous écrasions pas dessus lors de la collision. Je devais lui donner assez de flexibilité pour absorber le choc

monstrueux.

Il faisait sombre et il ne me restait plus que quelques secondes. Je soulevai Karrin en déployant ma bulle, emplissant la cabine de fines couches d'air presque solides, tissées selon des réseaux d'énergie conçus pour répartir la force cinétique de l'impact. Je sentis une forme de pression autour de nous, comme si nous étions emballés dans de la mousse de polystyrène.

Nous tombions toujours plus vite. Le moment M arriverait vite, et il y eut un bruit assourdissant tandis que je me concentrais sur le bouclier.

Quand j'ouvris de nouveau les yeux, j'étais assis dans une cabine en ruine, Karrin Murphy inconsciente dans les bras. Les portes de l'ascenseur grincèrent un instant, puis tombèrent dans le hall.

Deux ambulanciers, bouche bée, contemplaient les restes de la cabine. Il y avait de la poussière partout.

J'étais en vie.

Je n'y croyais pas. J'étais vivant. J'examinai mon corps, puis je me pliai en deux en éclatant de rire.

— Prends ça, Victor des Ombres ! hurlai-je. Ha ! Ha ! Envoie la sauce, espèce de fumier ! Je vais t'enfoncer ma crosse dans la gorge !

J'étais toujours en train de me marrer quand les secouristes nous transportèrent à l'extérieur, trop ébahis pour me poser des questions. Je surpris leurs regards inquiets et compris qu'ils préméditaient de me donner un sédatif à la première occasion.

— Le champion ! exultai-je en levant le poing au ciel. Je surfais toujours sur une vague d'adrénaline de la taille des chutes du Niagara, remarquant à peine que mon bracelet de boucliers d'argent n'était plus qu'une gourmette noircie et à moitié fondue, brûlée par la somme d'énergie que j'avais canalisée.

— Je suis le meilleur ! Prends garde, Sells ! J'arrive !

Les grosses gouttes de pluie me ramenèrent à la réalité en quatrième vitesse. Je remarquai soudain que j'étais toujours menotté à Karrin et que je n'avais pas le fameux talisman censé m'aider à triompher de l'Homme de l'Ombre. Victor était bien

au chaud dans sa propriété de Providence, il détenait toujours une boucle de mes cheveux et il planifiait de l'utiliser pour m'arracher le cœur dès que l'orage serait à sa portée.

Même si Murphy et moi étions vivants, ma joie était un peu prématurée. Je n'avais pas grand-chose à célébrer pour l'instant.

Je sondai le ciel.

Le tonnerre était proche. La foudre se promenait de nuage en nuage, éclairant l'horizon d'un nimbe spectral.

La tempête arrivait.

## Chapitre 23

La pluie s'écrasait autour de moi. Le genre de bonnes grosses gouttes qu'on ne voit qu'au printemps. L'atmosphère se fit épaisse, et plus chaude encore en dépit de l'averse.

Il fallait réfléchir à toute vitesse en gardant mon calme. J'étais toujours menotté à Murphy et nous étions couverts de poussière transformée en bouillasse par l'ectoplasme. La substance disparaîtrait au bout de quelques minutes, pour retourner dans son plan d'origine. Pour l'instant, ce n'était qu'une gêne poisseuse et dégoûtante.

Mais j'en aurais peut-être l'usage...

À l'inverse des miennes, les mains de Karrin étaient assez fines, en dépit des cals laissés par la pratique des arts martiaux et du tir. Si je lui avais dit ça en face, elle m'aurait cassé la gueule en me traitant de « porc misogyne ».

Un des secouristes parlait dans sa radio, pendant que l'autre s'occupait de Murph en la transportant avec moi. Je n'aurais pas d'autre occasion. Je me penchai sur Murph essayant de dissimuler mes activités avec mon manteau. Je dépliai sa main et compressai ses doigts pour faire glisser le bracelet métallique.

Au prix de griffures accompagnées de gémissements, je parvins à libérer la menotte juste au moment où nous arrivions derrière l'ambulance. Le deuxième secouriste se précipita pour nous ouvrir avant d'entrer dans le véhicule. Des sirènes de pompiers et de police convergeaient dans notre position.

Rien n'est jamais simple quand je suis dans le coin.

— Elle a été empoisonnée, dis-je au secouriste. Vous trouverez la piqûre sur le haut de son bras droit ou dans l'épaule. C'est une dose massive de venin de scorpion brun. Il doit y avoir du sérum antipoison quelque part. Un tourniquet aussi, et...

— Mec, coupa l'ambulancier excédé, je connais mon boulot. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ne me le demandez pas..., lâchai-je en me tournant vers l'immeuble.

L'averse redoublait de violence. Avais-je encore du temps ? Ou serais-je mort avant d'arriver à la maison du lac ?

— Vous saignez, dit le secouriste sans quitter Karrin des yeux.

Je regardai ma jambe. Elle ne m'avait pas fait mal jusqu'au moment où je compris enfin ce qui venait de m'arriver. La pince avait déchiré le survêtement sur une quinzaine de centimètres – pareil pour la chair en dessous. Une belle entaille.

— Asseyez-vous, continua le secouriste. Je suis à vous dans une minute. Mais dans quoi vous êtes-vous roulé ?

Je m'essuyai la tête, profitant de l'occasion pour ramener mes cheveux en arrière. L'autre type revint avec une bouteille d'oxygène et ils se remirent au travail pour soigner Murphy. Elle ressemblait à une pizza. Le visage pâle par endroits et rouge ailleurs, elle était aussi molle qu'une frite McDonald's, sauf quand des spasmes tétanisaient ses muscles. La souffrance l'envahissait, puis disparaissait.

Tout était ma faute ! Si je n'avais pas refusé de lui dire ce que je savais, elle n'aurait jamais dû fouiller mon bureau ! Si j'avais été plus honnête, elle ne serait peut-être pas en train de mourir sur une civière. Je ne pouvais pas l'abandonner. La laisser seule une fois de plus et partir...

Et pourtant, c'est ce que je fis, forcé de fuir avant que le reste des secours arrive, que la police commence à poser des questions et que les infirmiers se mettent à ma recherche et donnent ma description aux autorités.

Tout en moi m'écoeurait. Je ne supportais pas de partir sans être certain que Murphy survivrait à la piqûre. Je me détestais d'avoir laissé des insectes et des démons ravager mon appartement et mon bureau – sans compter mes propres pouvoirs. Je répugnais à fermer les yeux, car je voyais les corps mutilés de Tommy Tomm, de Jennifer Stanton et de Linda Randall. Je maudis la peur sournoise qui me tordait le ventre quand je pensais à mon propre cœur, expulsé hors de ma

poitrine.

Plus que tout, j'exécrai Victor Sells, le responsable de cette affaire. L'Homme de l'Ombre qui allait profiter de cet orage pour m'exécuter.

Je pouvais mourir d'une minute à l'autre... Pas si vite. Le moral remonta quand j'examinai les nuages. Arrivée par l'ouest, la tempête venait à peine de s'abattre sur la ville. Elle était assez lente, un peu comme un rouleau compresseur qui allait écraser la zone pendant des heures. La résidence des Sells était à l'est, de l'autre côté du lac Michigan. Une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau. Avec un peu de chance et une bonne voiture, je pouvais peut-être arriver avant l'orage et vaincre Victor dans la foulée.

J'avais perdu mes bâtons pendant l'attaque du scorpion, mais je pouvais toujours invoquer le vent pour les récupérer. Vu mon état de nerfs, je risquai d'emporter la façade du bâtiment. Je n'avais pas envie d'utiliser ma *puissante magie* pour prendre des centaines de kilos de briques sur la tronche. En plus, j'avais grillé mon bracelet à boucliers en amortissant la chute de l'ascenseur.

Il me restait le pentagramme de ma mère, autour de mon cou. Ce talisman était un symbole de l'ordre et de la coordination des différents pouvoirs qui gouvernaient la magie blanche. J'avais aussi mes années d'apprentissage, plus mon expérience du terrain et des duels de sorciers. Enfin, je conservais ma foi.

Mais c'était tout ce qu'il me restait.

Épuisé, commotionné, blessé, j'avais utilisé plus de magie en une seule journée que bien des mages en une semaine. J'avais déjà dépassé mes limites, tant mystiques que physiques, mais je m'en moquais.

La douleur dans la jambe ne m'affaiblissait et ne me décourageait pas. Elle embrasait mon esprit, ma concentration, brillant d'un feu encore plus pur qui donnait à ma colère et à ma haine un tranchant acéré.

Victor allait payer pour ce qu'il avait fait à tous ces gens, mes amis et les autres. Je ne crèverais pas avant d'avoir montré à ce type ce qu'est un véritable magicien.

J'arrivai assez vite chez *McAnany*. Je fis irruption dans le pub telle une tempête de jambes, de vent et de pluie, de claquements de manteau et de fureur.

L'endroit était plein à craquer. Les treize tabourets, les treize tables, les treize piliers, il y avait du monde partout. La fumée des pipes formait des volutes patiemment découpées par le ventilateur fixé au plafond. Sur les tables et les quelques appliques, des bougies luttèrent en vain contre les ténèbres et le clair-obscur de l'orage n'arrangeait pas les choses. La lumière tamisée conférait un aspect flou et insolite aux ornements des piliers. Tous les jeux d'échecs étaient sortis, mais j'avais le sentiment que les joueurs tentaient d'oublier quelque chose qui les troublait.

Tous se tournèrent vers moi quand je descendis les marches, dégoulinant de pluie et de sang. La salle entière se tut.

Ces gens formaient les bas-fonds de la communauté magique. Des envoûteurs dont le potentiel, la motivation ou la force n'était pas assez développée pour en faire de vrais magiciens. Des personnes aux dons innés qui comprenaient leur nature et tentaient de se faire oublier : des autodidactes, des herboristes, des médecins holistiques, des apprenties sorcières, des adolescents un peu perdus qui découvraient leurs pouvoirs sans savoir vraiment qu'en faire. Ils étaient tous là : des vieux et des jeunes, impassibles, inquiets ou effrayés. Je les connaissais tous, au moins de vue.

Je balayai l'assistance du regard, tous baissèrent les yeux, mais je n'eus aucun mal à comprendre ce qui se passait. La rumeur se répand vite chez les adeptes de la magie, et le téléphone arabe avait accompli son œuvre. Tout le monde savait que j'étais dans la ligne de mire. Un conflit opposait deux mages, l'un blanc, l'autre noir, et tous ces paumés s'étaient réfugiés *au McAnany*. Ils venaient bénéficier de la protection de son architecture tortueuse et de la configuration ésotérique des tables et des piliers en attendant la fin du conflit.

En revanche, inutile de me réfugier ici, le pub ne pouvait rien contre un sort ciblé. C'était un parapluie, pas un abri antiatomique. Impossible d'échapper au sort de Sells, à moins de fuir dans l'Outremonde. Hélas, j'y serais plus en danger que

si je me planquais chez Mac...

Je restai là, sans dire un mot. Je les connaissais tous, certains étaient presque des amis, mais je ne pouvais pas leur demander de m'aider. J'ignorais comment Victor se considérait, mais c'était un véritable magicien, et il les aurait écrasés comme des insectes. Ils n'étaient pas de taille contre un monstre pareil.

Je parlai enfin, faisant éclater le silence comme un marteau brise une glace :

— Mac, j'ai besoin de ta voiture.

À mon arrivée, le tenancier astiquait son zinc avec un torchon immaculé. Comme toujours, sa chemise blanche pendait sur sa carcasse fatiguée. Il ne s'était pas arrêté de briquer quand tout le monde s'était tu, et il ne cessa pas davantage quand il sortit les clés d'une main avant de me les envoyer.

— Merci, Mac, dis-je en les attrapant.

— Ungh, répondit-il.

Il leva les yeux vers moi, puis regarda par-dessus mon épaule. Je compris l'avertissement et me retournai.

Dehors, la foudre tomba, illuminant la silhouette de Morgan, en haut des marches – une masse sombre contre le ciel gris. Il descendit vers moi, et le tonnerre roula sous ses pas. La pluie avait peu d'effet sur sa chevelure poivre et sel, si ce n'était celui de ramollir la courbe de son catogan. La garde de son épée dépassait de son manteau. Sa main musclée et calleuse reposait sur le pommeau.

— Harry Dresden, j'ai tout compris, déclara-t-il. Utiliser l'énergie de la foudre pour tuer les gens est dangereux, mais vous êtes bien assez inconscient et ambitieux pour essayer. Asseyez-vous ! (Il désigna une table que ses occupants s'empressèrent de quitter.) Nous allons rester ici tous les deux. Ainsi, vous n'aurez pas l'occasion de profiter de la tempête pour blesser des innocents. Il est hors de question que vous continuiez à tuer jusqu'à ce que le Conseil se réunisse.

Ses yeux brillaient d'une détermination glacée.

Je le dévisageai en ravalant ma colère, les mots qui ne demandaient qu'à fuser et le sort qui brûlait de le balayer hors de mon chemin.

J'optai pour une approche plus calme.

— Morgan, je connais l'identité du tueur. Je suis sa prochaine cible et, si je ne l'arrête pas, je suis bon pour le cimetière.

Son regard brillait de fanatisme, le gardien tira l'épée de son fourreau sur quelques centimètres et répéta son ordre :

— Assis !

Je haussai les épaules, m'approchai de la table et tirai un des sièges pour soulager un peu ma jambe blessée. Le dossier en main, je tournai sur moi-même pour prendre de l'élan et propulsai la chaise dans le ventre du gardien. Pris par surprise, Morgan tenta en vain d'esquiver, mais la solide chaise de bois atteignit son but. Dans un film, quand on frappe quelqu'un avec une chaise, elle se casse. Nous n'étions pas au cinéma et ce ne fut pas la chaise qui se brisa.

Le gardien se plia en deux et mit un genou à terre. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, je profitai de la vitesse acquise pour faire un tour complet dans l'autre direction, puis abattis mon arme improvisée sur le dos de Morgan. L'impact le plaqua au sol et il ne se releva pas.

Je rangeai la chaise sous la table.

Un silence de mort régnait dans la salle.

Tout le monde connaissait le gardien et sa relation avec moi. Tous étaient au courant de ma situation précaire vis-à-vis de la Blanche Confrérie. J'avais attaqué un représentant du Conseil dans l'exercice de ses fonctions. Bref, je venais de creuser ma tombe. Même un miracle n'aurait pas suffi à convaincre les membres de la Confrérie que je n'étais pas un renégat fuyant sa justice.

— Qu'il aille se faire voir, lâchai-je. J'ai pas de temps à perdre avec ces conneries...

Mac vint s'agenouiller près du gardien, sans se départir de son calme légendaire, mais avec un rien d'inquiétude. Il prit le pouls de Morgan, releva une de ses paupières et me jeta un coup d'œil.

— Vivant, m'informa-t-il.

J'étais soulagé. Même si le héraut de la Confrérie était un abruti, de bonnes intentions l'animaient. Nous poursuivions le

même objectif, lui et moi. Il ne l'avait pas compris et je ne voulais pas le tuer.

Cela dit, je dois admettre que le souvenir de son visage arrogant déformé par la surprise, quand je l'avais frappé, restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Mac ramassa les clés que j'avais laissées tomber dans l'action, et me les rendit en lançant :

— Le Conseil ne va pas être content.

— C'est mon affaire.

— Bonne chance, Harry, souffla Mac en me serrant la main.

Dans le silence absolu, des regards apeurés restaient braqués sur moi.

Les clés en main, je quittai la chaleur du pub pour m'enfoncer dans la tempête. J'avais atteint le point de non-retour.

## Chapitre 24

Je roulais comme si ma vie en dépendait. Une image assez juste...

La voiture de Mac était une TransAm 89, blanche, équipée d'un moteur huit cylindres. Le compteur monte à 200, et je suis sûr d'être allé au-delà à certains moments. La pluie conjuguée à ma vitesse excessive rendait la route extrêmement dangereuse, mais j'avais la meilleure des motivations, aussi ne ménageais-je pas la boîte de vitesses. Je surfais toujours sur la vague de colère qui m'avait poussé loin des ruines de mon bureau et soustrait aux griffes de Morgan.

Avec l'heure tardive, les nuages qui s'accumulaient assombrissaient le ciel. La foudre avait des reflets émeraude assez insolites, et le feuillage des arbres se détachait avec violence dans le ciel nocturne. Sur la route, les bandes blanches étaient trop ternes. Outre les lampadaires, la plupart des véhicules que je croisais sur l'autoroute avaient leurs phares allumés.

Heureusement pour moi, le trafic n'était pas trop chargé. Si nous avions été un autre jour que dimanche, je serais mort mille fois. De plus, je dus me *faufiler* entre la relève des brigades routières, car personne ne m'arrêta.

J'essayai d'attraper la station météo sur l'autoradio, mais je dus abandonner. Grâce à l'action combinée de l'orage et de mon agitation, l'appareil ne produisait que des parasites et absolument rien d'audible au sujet de la tempête. Il ne me restait plus qu'à prier pour arriver à Lake Providence avant elle.

Gagné ! La pluie était derrière moi quand j'atteignis les abords de la bourgade. Je freinai pour aborder la rue qui menait à la maison des Sells, commençai une bonne séance d'aquaplaning, transformai le drame potentiel en dérapage

contrôlé avec plus de maîtrise et de professionnalisme que j'en possédais réellement, et réussis à revenir sur la bonne route.

Je remontai l'allée de la résidence située sur la petite presqu'île marécageuse qui mordait sur le lac Michigan. Enfin, je m'arrêtai en faisant gronder le moteur et gémir les freins. Un instant, je me crus dans la peau de Magnum. Il était agréable de trouver une voiture de sport qui ne me claque pas entre les pattes, parce que La Coccinelle, ça va un moment. Enfin, bref, la caisse avait résisté jusqu'au repaire de Victor, et je bénis Mac quand j'en sortis.

Les dernières averses avaient inondé l'allée centrale. Même si ma jambe blessée m'empêchait de courir, la rage me donnait des ailes et je volai presque jusqu'à la maison. L'orage approchait, il avait déjà dépassé le lac. Je voyais le rideau de pluie tomber sur les berges.

Je puisai dans mes dernières réserves d'énergie, rassemblai tout le pouvoir disponible et affûtai mes sens au maximum. Je n'étais plus qu'à une vingtaine de mètres de la demeure quand je m'immobilisai, les yeux fermés. Il fallait s'attendre à des pièges magiques ou à des alarmes, voire à quelques esprits gardiens invisibles à l'œil nu. Sans compter les illusions ou les sorts qui pouvaient me dissimuler l'Homme de l'Ombre. Il fallait que je désamorce tout ça, que j'absorbe la plus petite bribe d'information.

Je libérai ma Clairvoyance.

Comment décrire la vision d'un magicien ? Cela échappe presque à toute définition. Détailler une chose aide à l'expliquer, à la circonscrire, à l'enfermer dans une grille de références. Les mages utilisent la Clairvoyance depuis l'aube de l'humanité, et ils n'ont toujours pas compris comment et pourquoi elle fonctionne.

Tout ce que je peux dire, c'est que j'avais l'impression qu'on avait retiré la cagoule qui m'occultait non seulement la vue, mais tous les autres sens. Tout à coup, je perçus les relents de poisson et de boue montant de la rive du lac, le parfum des frênes et l'odeur de la pluie qui précède l'orage, portée par ses vents sulfureux. En regardant les arbres, je les vis dans leurs nouvelles parures du printemps, mais aussi dans la pleine

floraison de l'été, la splendeur de l'automne et la nudité austère de l'hiver. La maison me révélait tous ses composants. Les poutres se faisaient l'écho de forêts spectrales et les fenêtres pleuraient les plages sablonneuses. Les vents m'apportaient la chaleur de juillet et le froid de décembre. Je vis cette bâtisse dévorée par les flammes, une tragédie potentielle qui flottait sur le cours des heures à venir.

L'édifice était un espace de pouvoir en lui-même. Un linceul d'émotions négatives le couvrait comme un lierre maléfique. Le désir, l'avidité et la haine dominaient. Toutes sortes d'esprits et de chimères rôdaient autour de la maison bercée par les effluves de colère, de désespoir et de peur. Ce genre d'endroit attire toujours sa cohorte d'ombres errantes, comme un grenier allèche les rats.

Un crâne gigantesque apparaissait en superposition contre la bâtisse. En fait, il avait partout. Silencieux, blancs comme le plâtre et aussi réels que vous et moi. On eut dit qu'un fétichiste les avait dispersés ici et là pour préparer une fête des plus sinistres. La mort. La mort nichait dans un avenir tangible, solide et inévitable lié à la maison.

Peut-être le mien.

Un frisson me parcourut et je chassai cette idée. Quelles que soient l'intensité de la vision et la puissance de l'image conférée par la Clairvoyance, l'avenir est changeant, il peut toujours être modifié. Toujours !

Avec un peu de chance, personne ne mourrait ce soir. Inutile d'en arriver là, ni pour eux ni pour moi...

Mais un sombre pressentiment me hantait. J'examinai cette demeure obscure, avec toute cette concupiscence, cette peur, cette haine dévoilée comme un manteau de peau humaine accroché aux épaules d'une belle fille aux cheveux délicats, aux lèvres pulpeuses, avec des yeux concaves et des dents pourries. Elle me repoussait et m'effrayait.

Pourtant elle avait aussi un charme indéfinissable qui m'attirait. Ici, le pouvoir était à ma disposition, une puissance que j'avais repoussée si longtemps auparavant. J'avais rejeté ma seule famille pour échapper à un tel pouvoir. Une force qui m'aurait permis de plier le monde à ma volonté, de le façonner,

de balayer toutes ces vétilles nommées « lois » et « civilisation », pour imposer l'ordre au désordre et garantir ma sécurité – ma position.

En un mot, mon avenir.

Et comment m'avait-on récompensé d'avoir résisté à la tentation ? Les mages de la Blanche Confrérie que j'avais protégés me méprisaient et s'étaient servis des règles que j'avais respectées pour me faire condamner, alors qu'on m'avait offert le monde sur un plateau.

Je pouvais éliminer Victor Sells avant même qu'il s'aperçoive de ma présence. Je pouvais déchaîner la fureur et le feu sur cette maison, éliminer ses occupants et ne laisser que des ruines. Il serait aisé de me servir de toutes les forces obscures qu'il avait rassemblées, d'accomplir mes vœux les plus chers, et tant pis pour les conséquences !

Pourquoi ne pas le tuer tout de suite ? La Clairvoyance me révélait une pulsation violacée, derrière une fenêtre. On préparait un sort. L'« Homme de L'Ombre » était chez lui et il s'apprêtait à lancer le rituel qui me détruirait. Pourquoi aurais-je dû l'épargner ?

Je serrai les poings, au comble de la rage. La tension crépitait dans l'air et j'étais à un souffle d'annihiler la maison, Victor Sells et tous ses séides. Avec une telle puissance, je pouvais même en remonter au Conseil, à ces vieux décrépés sans imagination ni ambition. La Blanche Confrérie et son chien de garde, Morgan, ne soupçonnaient pas l'étendue de mes pouvoirs. Toute l'énergie dont j'avais besoin était là, courtisant ma colère et prête à réduire en cendres tout ce que je haïssais... ou craignais.

Soudain, le pentacle d'argent légué par ma mère s'embrasa d'une flamme froide et mon cœur s'emballa. Je vacillai en levant une main. Mes doigts étaient tellement crispés que j'avais du mal à les ouvrir. Ma main trembla, oscilla, puis commença à retomber.

Un phénomène étrange se produisit. Une autre main se referma sur la mienne. Fine et délicate, elle la releva comme celle d'un enfant pour la refermer sur mon pentagramme.

Avec sa force tranquille, la géométrie ordonnée et rationnelle

du talisman m'envahit. L'étoile à cinq branches est un symbole de magie blanche parmi les plus anciens. Et aussi tout ce qu'il me restait de ma mère... Elle me redonna une chance d'éclaircir mes idées.

Je pris de profondes inspirations pour dépasser la colère, la haine et le désir qui brûlaient en moi. La magie ne doit pas servir à se venger ni à punir. Elle vient de la nature, elle vit en harmonie avec les éléments, avec l'énergie de tous les êtres vivants, et surtout des gens. La magie d'un homme révèle son vrai visage, son essence. Observer comment il emploie sa force est le meilleur moyen de connaître son âme.

Je ne suis pas un meurtrier, contrairement à Victor Sells. Je m'appelle Harry Blackstone Copperfield Dresden. Je suis un magicien. Les mages contrôlent leurs pouvoirs, pas l'inverse. Les magiciens ne se servent pas de la magie pour tuer les gens, ils l'utilisent pour découvrir, protéger, réparer et aider. Pas pour détruire.

Ma colère s'évapora. Ma haine retomba et je me ressaisis. La douleur, dans ma jambe, n'était plus qu'un élancement et je frissonnai en recevant de nouvelles gouttes de pluie. Je n'avais ni mon bâton ni ma crosse, et mes autres fétiches étaient épuisés. Tout ce qui me restait était au fond de moi.

Je relevai la tête, me sentant soudain bien seul et bien petit. Personne ne me tenait la main, personne n'était campé à mes côtés. Pourtant, une seconde, je crus sentir un parfum familier, mais il disparut. Je ne pouvais faire : appel à personne.

À part moi.

— Mon vieux Harry, dis-je tout haut, on ne peut pas faire mieux, alors...

Sur ces bonnes paroles, je bravai la tempête pour m'approcher de cette maison chargée de maléfices qui irradiait la sauvagerie et le mal, nichée dans son décor spectral couvert de crânes. Je me préparai à affronter un assassin en position de force dans son sanctuaire, prêt à tout pour m'éliminer, et je ne pouvais compter que sur mon intelligence, mon expérience et mon entraînement.

Et après, on dira que je ne fais pas le plus beau métier du monde ?

## Chapitre 25

Je n'oublierai jamais la maison de Victor Sells. C'était une abomination. Si elle avait l'air inoffensive sur le plan physique, son cœur était infâme et corrompu. Gorgée d'énergie négative, elle exsudait la colère, l'orgueil et le désir. Surtout le désir – le désir de puissance et de richesse plus que le simple désir charnel.

Des esprits éthérés grouillaient sur les murs, les gouttières, le porche et les rideaux. Ils se goinfraient des émanations maléfiques produites par les sorts de Sells. Il devait y avoir une sacrée déperdition. Victor ne me paraissait pas homme à suffisamment contrôler ses rituels pour éviter le gaspillage.

Je boitai jusqu'à l'entrée, où je ne détectai ni alarme ni protection magique. J'avais surestimé l'Homme de l'Ombre. Il était aussi puissant qu'un magicien confirmé, mais il manquait de méthode. Trop de muscles, pas assez de cervelle. C'était bon à savoir.

J'essayai la porte – pour la forme.

Elle s'ouvrit.

Incroyable !

Sans trouver la mariée trop belle ni remettre en doute l'ego monstrueux de Victor Sells – qui avait négligé de fermer sa porte –, je pris mon courage à deux mains et entrai.

J'avais oublié la décoration de la maison. Tout ce dont je me souvenais, c'était ce que m'avait révélé la Clairvoyance – la même pourriture qu'à l'extérieur, mais en encore plus concentrée et plus malsaine. Il y avait des *créatures* partout. Des entités aux yeux phosphorescents et affamés qui ressemblaient à des reptiles ou à des rats, voire à des insectes. Toutes ignobles et hostiles, elles s'enfuyaient au contact de mon aura d'énergie. Ces horreurs produisaient des sons comme je

n'en avais jamais entendu, mais la Clairvoyance absorbait tout.

J'empruntai lentement un couloir obscur fourmillant d'abominations qui glissèrent et rampèrent hors de mon chemin. La lueur violette que j'avais aperçue se faisait plus forte – je n'étais plus très loin de la source de magie. J'entendis de la musique. Le même CD que dans la chambre où Tommy Tomm et Jennifer Stanton avaient trouvé la mort. Une mélodie sensuelle et douce au rythme entraînant.

Je fermai les yeux pour écouter. Il y avait d'autres sons. Une sourde psalmodie, une incantation répétée à l'infini. Victor devait se préparer à lancer un sort.

Une femme feulait de plaisir. Les Beckitt étaient peut-être là.

Un grondement remonta dans mes jambes – le tonnerre passait au-dessus du lac. La voix se chargea d'un accent vicieux et complaisant, l'incantation arrivait à son apogée.

Rassemblant le peu d'énergie encore à ma disposition, j'émergeai dans une pièce immense qui culminait sous le toit de la maison. J'étais dans un salon, et un escalier en spirale débouchait sur une grande mezzanine comprenant une cuisine et une salle à manger. La terrasse devait donner sur cette plate-forme.

Le séjour était vide. Le chant et les râles de plaisir venaient du demi-étage. En bas, la chaîne hi-fi était couverte de flammes spirituelles et de monstruosité se gavant de musique. Je perçus l'influence de la musique comme une brume violacée en accord avec la lumière qui provenait de la plate-forme. Le rituel était très complexe et faisait appel à de nombreux éléments de base coordonnés par le magicien résidant, Victor Sells. C'était difficile. Pas étonnant que ses sorts soient si efficaces : il avait dû en rater pas mal avant de trouver la bonne formule.

Sans bruit, je passai sous la mezzanine en m'écartant le plus possible de la chaîne. Une dizaine d'esprits bavèrent, mais je restai hors de leur portée. La pluie martelait à un rythme régulier le toit, la terrasse et les vitres.

J'étais au milieu d'un empilement de caisses et de boîtes en tout genre. J'ouvris la plus proche et tombai sur une centaine de petites fioles contenant du Troisième Œil. La Clairvoyance leur conférait une apparence sulfureuse riche en possibilités et en

catastrophes potentielles. Images fugitives de ce qui pourrait arriver, des visages déformés par l'horreur surnageaient dans le liquide délétère.

Dans une autre boîte, je trouvai des bouteilles d'un liquide verdâtre presque lumineux. De l'absinthe ? Je reniflai et sentis quasiment la folie distillée dans ces flacons. Je m'écartai, au bord de la nausée. Rapidement, je fis le tour des autres caisses. De l'ammoniaque, comme dans les hôpitaux et les asiles psychiatriques, du peyotl dans des Tupperware – je l'aurais reconnu n'importe où –, de la poudre d'alun toute blanche, de l'antigel et un sac rempli de paillettes de toutes les couleurs. Il y avait encore d'autres choses perdues dans les ombres, mais je ne pris pas le temps de les examiner. J'avais deviné leur nature.

Des potions !

Des ingrédients pour les potions. Victor fabriquait le Troisième Œil, comme je concoctais des potions, mais à plus grande échelle, en volant l'énergie des lieux et des gens. L'absinthe était la base du produit. Sells produisait en masse un poison magique qui devait rester inerte jusqu'à l'absorption, moment où il influait sur les émotions et les désirs. Voilà peut-être pourquoi je n'avais rien remarqué avant. Un examen sommaire ou non magique n'aurait rien révélé. Il fallait libérer sa Clairvoyance pour avoir une chance de le détecter. Et j'évite de faire ce genre de chose trop souvent...

Pris de tremblements, je fermai les yeux. J'en voyais trop. C'est le problème, avec ce pouvoir. En regardant les composants, les fioles de drogues, je percevais des images fugaces de la souffrance qu'elles provoquaient. Submergé, je perdais contact avec la réalité.

L'orage gronda encore plus fort, juste au-dessus de la maison. Victor haussa la voix à un niveau audible. Une langue ancienne... De l'égyptien ? Du babylonien ? ça n'avait pas d'importance. La haine et la malveillance étaient palpables. Ces mots vibraient pour tuer.

Je tremblais encore plus. Était-ce seulement dû à la Clairvoyance ? Toute cette énergie négative m'affectait-elle ?

Non. J'étais effrayé. J'avais peur de quitter mon refuge pour affronter le maître de la horde d'abominations qui grouillaient

dans tous les coins. Je sentais d'ici sa force et sa confiance. La puissance de sa volonté imprégnait l'atmosphère d'une foi répugnante. Je me sentais dans la peau d'un enfant apeuré devant un gros chien méchant, ou face au caïd du coin. Le genre de peur qui paralyse, qui donne envie de s'excuser et de partir se planquer.

Le temps des dérobades et des excuses était passé. Il fallait agir. Je repoussai ma Clairvoyance et repris mes esprits autant qu'il me fut possible.

La foudre frappa et le vacarme la suivit de près. La lumière vacilla et la chaîne sauta un morceau. Au sommet de l'extase, Victor hurla son invocation. La femme cria de plus belle. C'était sûrement Mme Beckitt.

— Quand on paie, faut assumer après, murmurai-je.

Focalisant ma volonté, je tendis le bras en criant :

— *Fuego !*

Une bouffée de chaleur jaillit de ma main, les menottes de Murphy pendant toujours à mon poignet, et un jet de flammes traversa la pièce pour embraser la chaîne qui émit des sons plus semblables à des ululements torturés qu'à de la musique.

Je désignai le plafond et hurlai :

— *Veni arrière !*

Une rafale de vent me souleva, gonflant mon manteau comme la cape de Batman, et j'atterris sur la plate-forme.

J'avais beau m'attendre au spectacle, je fus désarçonné. Victor était tout en noir. Des chaussures à la chemise en passant par le pantalon... Il était très élégant, surtout comparé à mon jogging et à mes bottes de cow-boy. La lumière surnaturelle qui émanait du cercle conférait une aura étrange à ses sourcils broussailleux et à son visage anguleux.

Ce salaud était entouré des composants du rituel qui devait me tuer. Il tenait une grosse cuillère affûtée comme un rasoir et, à ses pieds, un lapin albinos ligoté par une corde rouge se tordait entre deux bougies – une noire et une blanche. Une des pattes du lapin saignait, tachant sa fourrure immaculée. Une boucle de mes cheveux noirs était fixée à sa tête. Il y avait un autre cercle tracé à la craie, large de cinq mètres, où les Beckitt copulaient avec une incroyable bestialité. La source d'énergie de

Victor Sells.

Tétanisé, il me regarda atterrir. Le vent soufflait autour de moi comme un cyclone miniature, renversant les pots de fleurs et les bibelots.

— Vous ! cria-t-il.

— Moi, confirmai-je. Il fallait que je vous parle de quelque chose, Victor.

En moins d'une seconde, sa stupeur se transforma en rage. Il brandit la cuillère de la main droite et hurla son sortilège. Puis il ramassa le lapin, ma représentation cérémonielle, pour lui arracher le cœur – et donc le mien par la même occasion.

Je ne lui laissai pas le temps de finir ; m'emparant du tube de plastique vide dans ma poche, je l'envoyai sur l'Homme de l'Ombre.

Ce n'était pas une arme fantastique. Mais c'était un objet réel lancé par une personne normale. Idéal pour briser un cercle magique.

L'étui percuta Victor et ruina l'intégrité de l'anneau au moment où il achevait l'incantation en plongeant sa cuillère dans le corps du pauvre mammifère. La fureur des éléments descendit le long du conduit incantatoire créé par le cercle maintenant imparfait de Sells.

L'énergie se déversa dans la pièce. Libre de toute contrainte et de tout contrôle, elle se répandit telle une tornade de sons et de teintes bruts. Elle faucha tous les objets – puis Victor et moi – et rompit le second cercle, envoyant les Beckitt valdinguer contre un mur.

Je m'accrochai à la rambarde pendant que le pouvoir ravageait la pièce, l'air se chargeant d'une magie pure, dangereuse comme de l'eau sous pression se précipitant vers une issue.

— Enfoiré ! hurla Victor. Tu vas te décider à mourir, oui ?

Il cria quelque chose d'autre en me désignant du doigt. Instantanément, une gerbe de flammes fondit sur moi.

Puisant dans l'énorme réserve d'énergie disponible, je formai un grand mur devant moi, les yeux fermés sous l'effort. Me concentrer sans mon bracelet était terriblement dur. Le feu ricocha contre mon rempart et monta jusqu'au dôme d'air

solidifié modelé par Sells pour contenir son rituel. J'ouvris les yeux au moment où les flammes s'attaquaient aux poutres du toit.

L'air vibrait toujours après le passage du feu. Constatant ma résistance, Victor grogna en agitant la main. Il « appelait ». Une baguette tordue ressemblant beaucoup à un os vola vers lui. Il la braqua sur moi comme s'il s'agissait d'un pistolet.

Le problème, avec les sorciers, c'est qu'ils deviennent obsédés par une seule chose : la magie. Victor ne devait pas s'attendre que je me relève et que je me précipite pour le balancer contre le mur d'un coup d'épaule. Je poursuivis avec un coup de genou dans le ventre, mais ratai ma cible et frappai directement entre les jambes. Victor devint tout pâle et se plia en deux sur le sol. Cela faisait déjà quelques secondes que je lui hurlais des choses incohérentes. J'entrepris de lui flanquer des coups de pied dans la tête.

Il y eut un bruit métallique. Je me retournai à temps pour voir M. Beckitt, à poil, me braquer avec un automatique, et pour me jeter sur le côté au moment où une explosion retentissait. Quelque chose de chaud me déséquilibra en me percutant la hanche et je continuai à rouler dans la cuisine. J'entendis Beckitt jurer sur un fond de cliquetis rageurs. Le flingue s'était enrayé. Tu parles ! Avec autant de magie dans le coin, on avait de la chance qu'il n'ait pas explosé !

Pendant ce temps, Victor secoua son bâton, et une demi-douzaine de scorpions desséchés en tombèrent. Son sourire *plus-blanc-que-blanc* illumina son visage bronzé de skipper, et – les yeux luisant de plaisir et de haine – il lâcha :

– *Scorpis ! Scorpis ! Scorpis !*

Je dus ramper un peu plus dans la cuisine. Une de mes jambes était désormais sourde à mes ordres. Dans la salle à manger, les scorpions s'animèrent, puis ils se mirent à grossir. L'un d'eux, rapidement suivi par les autres, pénétra dans la pièce pour se précipiter sur moi. Il grandissait toujours.

Sells jubilait. Mme Beckitt rejoignit son mari, nue elle aussi. Tous les deux étaient armés, le visage déformé par la rage, leurs yeux exprimant une inextinguible soif de sang.

Je m'adossai contre un placard et un balai rebondit sur ma

tête pour atterrir à côté de moi. Je m'en saisis. Mon cœur battait à tout rompre.

Une baraque pleine de drogue, un sorcier maléfique dans son antre, deux tarés avec des flingues, une tempête de magie cherchant la moindre occasion pour tout faire sauter et une demi-douzaine de scorpions du même tonneau que celui qui avait failli me tuer dans mon bureau. Ils allaient bientôt atteindre des tailles dignes d'un film japonais. Il restait moins d'une minute à jouer et plus de remplaçants sur le banc de touche.

Globalement, c'était plutôt une mauvaise soirée pour l'équipe locale.

## Chapitre 26

J'étais fait comme un rat. Impossible de sortir de la cuisine, pas le temps de libérer un sort explosif en combat rapproché, et ces foutus scorpions me réduiraient en bouillie bien avant Victor et son arsenal magique – ou avant qu'un des Beckitt me colle un peu plus de plomb dans la carcasse. Ma hanche me faisait un mal de chien, mais c'était préférable à l'état de choc consécutif aux blessures plus graves. Enfin, pour l'instant, c'était le cadet de mes soucis. Je m'agrippai au balai, la seule arme qui me restait, et je n'avais même pas la place de l'utiliser.

Une idée me frappa : un plan tellement enfantin que j'esquissai un sourire. Arrachant un brin du balai, j'entonnai un chant en agitant le morceau de paille. Une fois de plus, je me servis de l'énorme potentiel magique des lieux pour façonner un sort.

— *Pulitas !* criai-je en arrivant au point culminant de la mélodie. *Pulitas ! Pulitas !*

Le balai sursauta, vibra puis se redressa entre mes mains. Immédiatement, il décolla, menaçant les monstres de la pointe de sa brosse. Je n'aurais jamais cru utiliser ce sort de nettoyage, appris à contrecœur durant mes études, pour repousser une armée de scorpions magiques. Enfin, faute de grives...

Le balai fondit sur les créatures et les poussa hors de la cuisine avec une terrifiante efficacité. Chaque fois qu'une des créatures essayait de le contourner, il se rabattait sur elle pour la propulser sur le dos avant de continuer sa tâche.

En plus, je suis sûr qu'il s'occupait aussi de la poussière. Quand je lance un sort, je le fais bien.

Victor étouffait de rage en voyant que ses soldats caparaçonnés étaient encore trop petits pour éviter le plongeon dans le salon. Je m'abritai derrière un buffet tandis que les

Beckitt ouvraient le feu sur le balai. Leurs balles s'écrasèrent contre le mur et le placard du fond, mais aucune ne transperça mon abri de fortune. Ils avaient dû opter pour des revolvers, car il n'y eut aucun incident de tir.

Je profitai de ce répit pour comprimer ma blessure. Quelle souffrance, mes aïeux ! Le projectile ne devait pas être très loin de l'os. Je ne sentais plus ma jambe. La plaie saignait beaucoup, mais j'étais encore loin de l'hémorragie. Le feu s'était propagé dans le plafond et le toit n'allait pas tarder à nous tomber dessus.

— Cessez le feu ! Cessez le feu, bon sang ! hurla Victor.

Les détonations s'arrêtèrent.

Je risquai un coup d'œil par-dessus le buffet.

Mon balai avait repoussé tous les scorpions dans la pièce du bas. Furieux, Victor s'empara du manche et le cassa sur la rambarde. Dans ma main, le brin de paille se brisa avec un bruit sec, et je sentis l'énergie du sort s'évanouir.

— Joli tour, Dresden, grommela l'Homme de l'Ombre. Mais pathétique. Vous n'avez aucune chance de vous en sortir. Abandonnez et je vous laisserai partir.

Les Beckitt rechargèrent leurs armes. Prudent, je préférerais baisser la tête avant qu'ils ne décident de faire un carton. Pourvu qu'ils n'utilisent pas des balles blindées ! Sinon, aucun meuble au monde ne pourrait m'éviter la mort.

— Bien sûr, Vic, répondis-je du ton le plus calme possible. Tu es renommé pour ta générosité et ton sens de l'équité.

— Il me suffit de vous garder dans ce coin, en attendant que le feu vous tue.

— Bonne idée, mourons tous ici. Dommage pour la marchandise entassée dans le salon, non ?

Victor lâcha un juron et une rafale de flammes traversa la cuisine. Je n'eus aucun mal à me protéger derrière le buffet.

— Comme c'est mignon, raillai-je avec mépris. Du feu ! On ne peut pas faire plus simple. Je crois que c'est ce qu'apprennent les magiciens durant les premières semaines de formation. Après, certains progressent.

J'inspectai la pièce. Il devait bien y avoir quelque chose qui pourrait m'aider à m'enfuir. Je ne vis rien.

— Taisez-vous ! beugla Sells. C'est qui, le vrai magicien, ici ? Qui est le maître des lieux, et qui se vide de son sang dans une cuisine ? Vous n'êtes *rien*, Dresden ! Vous n'êtes qu'un *raté* ! Vous savez pourquoi ?

— Holà, c'est une devinette ?

Victor eut un rire cruel.

— Parce que vous êtes un idiot d'idéaliste ! Il faut vous réveiller, mon gars, le monde est une jungle ! C'est la loi du plus fort, et vous êtes fragile ! Les puissants font ce qu'ils veulent, les faibles finissent écrasés ! Quand tout sera terminé, je n'aurai qu'à vous décrocher de ma semelle, avant de continuer mon œuvre !

— Trop tard, Vie, continuai-je en façonnant un petit mensonge. J'ai tout dit à la police à ton sujet. J'ai aussi prévenu la Blanche Confrérie. Tu ne sais même pas de quoi je parle, hein ? Imagine un mélange de la Ligue de justice et de l'Inquisition. Tu vas adorer ! Ses membres t'effaceront comme une vieille tache de stylo-plume. Bon sang ! Tu es tellement ignare !

— Non, répondit-il après un instant de silence. Vous mentez. Vous mentez, Dresden !

— Si je mens, je meurs, dis-je, ce qui n'était pas entièrement faux. Oh, j'ai aussi parlé à Johnny Marcone. Je me suis arrangé pour qu'il sache qui tu es et où il te trouvera.

— Espèce de connard ! Espèce de foutu connard ! Qui t'a engagé ? Marcone ? C'est pour ça qu'il t'a tiré de tes affaires minables ?

Je ne pus réprimer un rire faiblard. Un morceau d'étagère enflammé s'écrasa à côté de moi. Il commençait à faire chaud ici. L'incendie se propageait.

— Tu n'as rien compris, n'est-ce pas, Vic ?

— Qui ? hurla-t-il. Qui t'a engagé ? Cette pute de Linda ? Ou cette traînée de Jennifer ?

— Quel dommage, Victor ! Tu aurais dû prendre un joker ! La main passe...

Au moins, si je continuais à le faire parler, je l'entraînerais peut-être avec moi. Et si j'arrivais à le rendre dingue, il pourrait même commettre une erreur.

— Arrêtez les discours ! lâcha M. Beckitt. Il n'est pas armé, il faut le tuer et partir avant de mourir ici avec lui !

— Je vous en prie, faites..., dis-je sur un ton joyeux. Je n'ai plus rien à perdre, et je peux faire sauter cette baraque avec une boule de feu qui fera passer Hiroshima pour un pétard de fête foraine.

— Ta gueule ! cria Sells. Je veux un nom, Dresden ! Dis-le-moi !

Si je lui donnais Monica, il serait capable de s'en prendre à elle, dans l'hypothèse où il parviendrait à s'enfuir. Inutile de courir le risque.

— Va te faire foutre, Vic ! répondis-je.

— Allez faire chauffer la voiture, grogna Victor aux Beckitt. Passez par la terrasse, les scorpions attaqueront tout ce qui bouge dans le salon.

J'entendis des mouvements dans la pièce d'à côté. On ouvrait la porte de derrière. Le feu continuait ses ravages et la fumée devenait plus épaisse.

— Je dois te laisser, Dresden, dit Victor, jubilant. Mais avant, il faut que je te présente un ami. Cette histoire ne me disait rien qui vaille.

— Kalshazzak, murmura-t-il.

Le pouvoir vibra dans l'air et un nuage lumineux apparut.

— Kalshazzak, répéta Victor – plus fort.

Il y eut un son, un sifflement étranglé qui semblait venir de très loin, un cri qui se ruait sur nous. Proche de l'hystérie, le mage noir cria ce nom pour la troisième fois.

— Kalshazzak !

Un coup de tonnerre ébranla la maison et une odeur de soufre envahit l'atmosphère alors que je jetais un coup d'œil par-dessus le meuble.

Victor se tenait près de la porte-fenêtre donnant sur la terrasse. Les flammes dévoraient le plafond et une fumée noire noyait le salon. L'incendie emplissait la pièce de teintes infernales.

Le démon que j'avais banni hier soir était couché aux pieds de l'Homme de l'Ombre. On ne peut pas tuer un démon, mais seulement détruire le réceptacle physique qu'il se crée pour

opérer dans notre plan d'existence. Chaque fois qu'on l'appelle, il se crée un nouveau corps.

J'étais fasciné par ce spectacle. C'était la deuxième fois que je voyais quelqu'un invoquer un démon. La première, j'avais dû tuer le sorcier, mon maître, peu de temps après.

La créature était accroupie devant Victor Sells. La haine ajoutait à ses yeux bleus une touche de Cramoisi. Il fixait ce mage aux vêtements sombres, brûlant du désir de déchiquer le mortel qui avait osé invoquer un démon.

Victor avait l'air d'un fou. Le visage ruisselant de sueur, il inclina la tête d'un côté, comme si son sens de l'équilibre venait de basculer et qu'il voulait compenser ce vertige. Heureusement que j'avais réduit ma Clairvoyance. Je n'avais aucune envie de découvrir la véritable apparence de cette créature – ni de voir à quoi ressemblait le mari de Monica, à présent.

Le Crapaud de l'Enfer ulula de frustration, puis il se tourna vers moi en coassant sa fureur. Le mage noir éclata de rire, fier d'avoir imposé sa volonté à cet être venu des abysses.

— Tu vois, Dresden ? Le fort survit et le faible se fait hacher menu ! (D'un geste auguste à l'adresse de son démon, Victor me désigna.) Tue-le !

Je me remis debout en m'aidant avec le meuble au moment où le démon se dressait.

— Bon sang, Victor, dis-je, je n'en reviens pas de constater à quel point tu es maladroit.

Sells se rembrunit et une lueur d'inquiétude passa dans son regard. Il eut un instant d'incertitude, en plein milieu de son triomphe. J'esquissai un sourire en me concentrant sur la créature qui approchait lentement.

— Il ne faut jamais révéler le Nom Véritable d'un démon, déclarai-je avant de commander : Kalshazzak !

Le monstre s'arrêta et cria de douleur et de rage en entendant son nom.

Je le frappai avec ma volonté.

— Kalshazzak ! clamai-je de nouveau.

Soudain, l'essence du démon apparut dans ma tête : un infâme têtard gluant qui se débattait. Un étau enserra mes tempes. Je vis trente-six chandelles et faillis perdre l'équilibre.

Je tentai de reprendre la parole, mais les mots se bloquèrent dans ma gorge. La créature coassa de plaisir, et tenta d'accentuer la terrible pression, pour me faire lâcher prise et m'obliger à lui rendre sa liberté. La lueur bleutée de son regard devint aveuglante.

Je repensai à la petite Jenny Sells – ne me demandez pas pourquoi – et à Murphy gisant sur une civière sous la pluie. Il y avait aussi Susan, couchée par terre et trop malade pour courir.

J'avais déjà battu cette grenouille infâme. Je pouvais recommencer.

La gorge à vif, je criai le nom de la créature une troisième et dernière fois. Le mot était un peu déformé et manquait de clarté. Un instant, je crus que le pire était arrivé, mais Kalshazzak beugla avant de se contorsionner sur le sol comme un insecte empoisonné, en arrachant de grands morceaux de plancher.

Je vacillai, épuisé, et manquai de perdre connaissance.

— Qu'est-ce que tu fais ? piailla Victor. Qu'est-ce qui te prend ? répéta-t-il horrifié par le comportement de la créature. Tue-le ! Je suis ton maître ! Tue-le !

Le démon coassa de haine et hésita entre nous deux, comme s'il choisissait qui il dévorerait en premier. Ses yeux se rivèrent sur Sells qui pâlit et recula vers la porte-fenêtre.

— Sûrement pas, murmurai-je en libérant le dernier sort dont j'étais capable.

Avec un dernier effort de volonté, le vent me souleva et me projeta contre Victor comme un missile, l'éloignant de la porte et nous faisant dépasser le démon qui avait sauté au même moment.

Nous ricochâmes contre le mur avant de nous arrêter contre la balustrade. Au-dessous, le salon n'était plus qu'un brasier, l'air devenant presque trop chaud pour être respiré. Un éclair de souffrance plus violent que tout ce que j'avais connu fusa de ma hanche et j'eus du mal à reprendre mes esprits. Les effluves de l'incendie me brûlaient les poumons.

J'ouvris les yeux. Le feu était partout. Le démon se tenait entre nous et la seule issue possible. En bas, tout n'était que chaos, flammes et fumée. Une fumée étrange, sombre, qui

aurait dû s'élever, mais préférerait rester collée au sol, comme le brouillard de Londres. La douleur était si vive que je ne pouvais plus bouger. Je n'arrivai même plus à respirer suffisamment pour gémir.

— Sois maudit ! hurla Victor en me décollant du sol avec une force de dément. Sois maudit ! Que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait ?

— La Quatrième Loi de la Magie interdit qu'on lie un esprit contre sa volonté, parvins-je à souffler malgré mon supplice. Alors, je suis intervenu pour annuler ton contrôle, sans en établir un autre.

— Tu veux dire..., commença Sells les yeux exorbités.

— Il est libre, confirmai-je en regardant la créature. Et il a l'air d'avoir faim.

— On fait quoi ? demanda Victor d'une voix tremblante. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On meurt... Je n'avais rien d'autre de prévu ce soir, alors autant t'inviter.

Sells jeta un coup d'œil au démon puis se tourna vers moi.

— Bosse avec moi ! Tu l'as vaincu une fois, donc tu peux le refaire ! On le battra ensemble !

Je sondai mon adversaire. Je n'avais pas le droit de le tuer avec la magie. De toute manière, je n'en avais aucune envie et ça m'aurait valu une condamnation à mort. Mais je pouvais aussi ne rien faire.

Bon choix ! Je fermai les yeux en me contentant de sourire.

— Va te faire mettre, Dresden ! Il ne peut pas nous manger en même temps ! Autant lui fournir son repas !

Sur ces mots, Victor me souleva et tenta de me lancer sur le monstre.

Je luttai faiblement. La fumée envahissait la maison et le démon approchait. Victor était plus petit que moi, mais plus costaud. Meilleur que moi à la lutte, il ne s'était pas pris une balle dans la hanche.

Il parvint à me soulever et faillit me projeter, mais je fus plus rapide et réussis à m'accrocher à son cou en le giflant avec les menottes de Murphy. Il tenta de desserrer ma prise, mais je tins bon et nous percutâmes la rambarde avant de passer par-

dessus.

Le désespoir décuple les capacités d'un homme, je parvins à agripper la base de la balustrade, échappant ainsi à l'enfer qui consumait le salon. En inspectant la pièce, je vis la queue d'un scorpion émerger comme un mât de la mer de fumée noirâtre épaisse de plus de un mètre. En bas, un concert de claquements rageurs résonnait. Je vis deux scorpions déchiqueter un canapé en un clin d'œil ! Ils trônaient sur leur victime, les pinces relevées comme des drapeaux sur une voiture de golf. Par la barbe de Merlin !

Victor s'était accroché un peu plus haut sur ma gauche. Le visage déformé par la haine, il regardait le démon s'approcher. Je le vis reprendre son souffle, avant de se caler d'un pied pour libérer une main et la tendre vers la créature – un geste de protection ou une attaque magique...

Impossible de laisser Sells s'en sortir. Il était indemne et, s'il terrassait le démon, il pourrait s'enfuir. Je devais lui dire quelque chose qui le mettrait assez en colère pour qu'il tente de m'arracher la tête.

— Hé, Vic ! C'est ta femme qui m'a engagé !

On aurait pu croire que je l'avais frappé. Il tourna la tête vers moi. Son visage devenu un masque de fureur, il se lança dans une incantation destinée à me réduire en morceaux, mais dut s'interrompre quand la créature se jeta sur lui et referma ses mâchoires sur sa gorge et sa clavicule. Ses os se brisant comme des gâteaux secs, Victor couina, tremblant de tous ses membres, il tenta de fuir la créature en se précipitant vers le bas, et le démon vacilla.

Les dents serrées, j'essayai de tenir. Un scorpion sauta et j'eus à peine le temps de relever les jambes.

— Fumier ! gargouilla Sells, piégé dans la gueule du monstre.

Son sang coulait à flots. Une artère était déchirée, et le démon se contentait de secouer sa proie au-dessus du vide pendant qu'elle gesticulait en vain. Sells me décocha des coups de pied dans la main. Il me toucha deux fois, et je commençai à lâcher prise. Risquant un regard vers le bas, je vis qu'un scorpion se préparait à sauter de nouveau.

J'aurais dû t'écouter, Murphy.

Si les scorpions ne me tuaient pas, le monstre s'en chargerait. Et si le démon ne me tuait pas, l'incendie réussirait.

J'allais mourir.

Cette pensée me rasséra. Il était réconfortant de savoir que tout serait bientôt terminé. J'allais mourir, c'était aussi simple que ça. J'avais lutté autant que possible, fait tout ce que je pouvais et maintenant c'était fini. Dans ces dernières secondes, je regrettais quand même de ne pas avoir eu le temps de m'excuser auprès de Karrin, de Jenny Sells – pour avoir tué son père – et de Linda Randall, pour avoir compris les choses trop tard, provoquant ainsi sa mort. Le bracelet des menottes de Murphy était froid malgré la chaleur de l'incendie qui s'approchait, tandis que des monstres, des démons et des mages noirs fondaient sur moi.

Je baissai les paupières.

Les menottes de Murphy.

Mes yeux s'ouvrirent.

Les menottes !

Victor me flanqua un nouveau coup de pied. Je balançai mes jambes et accompagnai le mouvement avec les épaules pour me donner un peu d'élan. Puis, je saisis sa jambe de la main gauche et, de la main droite, envoyai le bracelet vide contre l'un des barreaux de la rambarde. L'anneau de métal entourait la tige de fer et se referma avec un claquement sec.

Je me laissai tomber en m'agrippant à l'Homme de l'Ombre, qui poussa un cri horriblement aigu avant de tomber. Kalshazzak ne put supporter cette surcharge et bascula à son tour dans le vide.

Ils s'écrasèrent dans le salon enfumé...

Au milieu d'une forêt de dards fusant et de carapaces étincelantes.

Victor poussa des hurlements déchirants qui ressemblaient plus à ceux d'un cochon qu'on égorge qu'à ceux d'un homme.

Je pendais lamentablement à quelques mètres au-dessus de la mêlée. Les menottes me gardaient douloureusement accroché à la balustrade. Ma vision se brouillait mais je parvins à voir les aiguillons frapper sans relâche. Je distinguais les yeux phosphorescents du démon, jusqu'à ce que l'un d'eux soit

déchiré par un dard de la taille d'un pic à glace.

J'assistais aussi au martyre de Victor, transpercé de toutes parts, ses blessures dégoulinant de venin. Le Crapaud de l'Enfer ne luttait plus contre les pinces et les aiguillons, sa sale gueule tordue par la rage et la peur dans les derniers instants de son agonie.

Le fort survit et le faible se fait bouffer... Il semblait bien que Victor n'avait pas investi dans le bon type de force.

Je ne voulais pas voir la suite. Après tout, le feu qui consumait le plafond était magnifique avec ses vagues de flammes rouge et or. Je n'avais plus la force de me tirer de ce merdier et cette histoire était devenue trop pénible et douloureuse pour que j'aie le courage d'essayer. Je contemplai le feu en attendant. Fait étrange, je m'aperçus que j'étais mort de faim. Pas étonnant, je n'avais rien mangé depuis... vendredi ? Vendredi. On pense vraiment à des trucs bizarres quand vient la fin.

Et on commence à avoir des hallucinations.

Un exemple ? Je vis Morgan apparaître par la porte-fenêtre, l'épée d'argent de la Blanche Confrérie entre les mains. Son poids faisant trembler la mezzanine. L'un des scorpions – de la taille d'un berger allemand – le repéra, découvrit l'escalier et le gravit pour se jeter sur le gardien.

Morgan frappa deux fois et le monstre tomba en morceaux.

Le gardien s'approcha de moi, l'air sinistre. Il ferma à demi les yeux et leva son Épée de Justice. La lame étincelait.

Elle s'abattit.

*Toute l'histoire de ma vie... Je survivis à ce que les méchants m'envoient et je me fais descendre par les types pour qui je combats.*

*Classique !*

## Chapitre 27

Il faisait sombre et froid. La douleur me réveilla, je crachai mes poumons. La pluie dégoulinait sur mon visage. Je n'avais jamais rien senti d'aussi agréable. Le visage de Morgan étant collé au mien, je compris qu'il m'avait fait de la respiration artificielle.

Beurk !

Je toussai en m'asseyant, luttant pour reprendre mon souffle. Le gardien m'examina un instant, puis il se redressa, l'air morose.

Je parvins à trouver assez d'air pour parler.

— Vous m'avez sauvé.

— Oui, grogna-t-il.

— Pourquoi ?

Il me regarda et se pencha pour récupérer son épée et la glisser dans son fourreau.

— Parce que j'ai vu ce qui s'est passé là bas. Je vous ai vu risquer votre vie pour arrêter l'Homme de l'Ombre. Vous n'avez violé aucune loi et vous n'êtes pas l'assassin.

— Ça n'explique pas pourquoi vous m'avez sauvé...

Morgan se tourna vers moi, ébahi.

— Comment ça ?

— Vous auriez pu me laisser mourir...

— Vous êtes innocent, répondit le gardien, impassible. Vous êtes un membre de la Blanche Confrérie... (À ces mots, sa bouche se tordit comme s'il avait mordu dans un citron.) En principe... Il est donc de mon devoir de protéger votre vie.

— Je suis innocent.

— Oui.

— Donc, ça signifie que j'étais dans mon droit et que *vous* étiez...

— Plus que prêt à exécuter la Malédiction si vous franchissiez la ligne, Dresden. N’allez pas croire que votre innocence vous blanchit totalement à mes yeux !

— Mais si ma mémoire est bonne, le gardien a pour devoir de rapporter ma conduite au Conseil non ? Il se rembrunit davantage.

— Donc, poursuivis-je, lundi, vous raconterez tout ce qui s’est passé. La vérité et rien que la vérité !

— Oui, grogna Morgan. Il se pourrait même que la Malédiction de Damoclès soit levée.

J’eus un rire toussotant.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, Dresden. Beaucoup de membres du Conseil savent que vous commercez avec les forces des ténèbres. *Nous* ne vous quitterons pas des yeux. Nous vous surveillerons nuit et jour et nous *prouverons* que vous êtes une menace !

Je ris si fort, cette fois, que j’en retombai sur le côté.

— Ça va ? demanda Morgan.

— Donnez-moi quelques litres de Listerine et ça devrait aller.

Le gardien continua à me fixer et mon hilarité redoubla. Il leva les yeux au ciel et grommela quelque chose au sujet de la police qui arriverait d’une minute à l’autre pour me soigner. Il se retourna et s’enfonça dans les bois sans cesser de bougonner.

Les autorités surgirent juste à temps pour arrêter les Beckitt – au moins pour attentat à la pudeur. Plus tard, ils furent mis en examen dans l’affaire du Troisième Œil, puis inculpés de trafic de stupéfiants. Heureusement qu’ils dépendaient de la juridiction du Michigan. À Chicago, ils ne seraient jamais sortis Vivants de la prison. Ça n’aurait pas été bon pour les affaires de Marcone.

Un mystérieux incendie s’était déclaré dans *La Cafétéria* le soir de ma visite. Il paraît que Johnny Gentleman n’a eu aucun mal à toucher son assurance en dépit des rumeurs qui circulaient. Dans les rues, le bruit courait que Marcone avait engagé Harry Dresden pour éliminer le chef du gang du Troisième Œil. Le genre d’« on-dit » dont l’origine reste inconnue. Je ne fis aucun effort pour démentir. Pourquoi courir le risque d’exploser dans ma voiture ?

J'étais trop mal en point pour assister au Conseil de la Blanche Confrérie, mais j'appris qu'il avait décidé de lever la Malédiction de Damoclès – un nom que j'avais toujours trouvé un peu prétentieux, d'ailleurs – à cause de « mes actions valeureuses au-delà de l'appel du devoir ». Je crois que Morgan ne me pardonnera jamais de faire partie du camp des gentils. Avec son obsession malade de l'honneur et des traditions, il a dû s'étouffer avec sa langue en racontant mes exploits devant le Conseil. Nous nous détestions, mais je devais bien admettre que ce type était honnête.

Au moins, je n'aurai plus à craindre de le voir débarquer chaque fois que je lancerai un sort.

Enfin, espérons.

Murphy resta dans un état critique pendant soixante-douze heures, mais elle s'en tira. Sa chambre était dans le même couloir que la mienne. Je lui ai envoyé des fleurs et les restes de ses menottes. J'avais ajouté un mot où je lui disais de ne pas me demander comment la chaîne avait pu être coupée aussi parfaitement. Elle n'aurait jamais cru à l'histoire de l'épée magique. Les fleurs avaient dû arranger les choses, car, dès qu'elle fut en état de marcher, elle vint dans ma chambre pour me les jeter au visage, avant de repartir sans dire un mot.

Elle prétendait ne pas se souvenir de l'épisode du bureau. C'était peut-être vrai. De retour au commissariat, elle annula le mandat d'arrêt et m'appela pour un conseil, le lendemain. Elle m'envoya aussi un gros chèque pour couvrir les frais de l'enquête sur les meurtres. Nous étions peut-être de nouveau amis, sur le plan professionnel.

Mais nous ne plaisantions plus.

Certaines blessures mettent du temps à cicatriser.

La police avait découvert les restes du stock de Troisième Œil dans la maison du lac, et Victor Sells fut inculpé à titre posthume. Monica Sells et ses enfants furent admis dans le programme de protection des témoins. J'espère que leur vie est plus agréable, à présent. En tout cas, elle pourrait difficilement être pire...

Bob finit par rentrer à la maison, plus ou moins dans la limite des vingt-quatre heures et je fis mine d'ignorer les

rumeurs au sujet d'une fête orgiaque, donnée à l'université de Chicago, qui aurait duré du samedi soir au dimanche soir. Bob fit de même.

« UN RENDEZ-VOUS AVEC LE DIABLE » clamait la une des *Arcanes* de lundi. Susan était passée à l'hôpital pour m'en apporter un exemplaire et en discuter. Le plâtre qui immobilisait mes hanches l'amusa beaucoup. Je devais le garder jusqu'à ce que les médecins parviennent à me passer à la radio. Bizarrement la machine n'arrêtait pas de tomber en panne. Susan fut même touchée par mon manque de mobilité. Je jouais sur la corde sensible pour lui extorquer une nouvelle soirée et ça ne parut pas trop l'ennuyer.

Cette fois, aucun démon ne vint nous déranger et je n'eus aucun besoin des philtres d'amour ou des conseils de Bob. Merci beaucoup !

Je rendis sa TransAm à Mac et récupérai ma Coccinelle. Je ne sais pas si l'échange était vraiment rentable, mais ma caisse roulait. La plupart du temps.

Je m'arrangeai également pour faire livrer des pizzas à Tut-Tut et ses amis – tous les jours pendant une semaine. Le livreur a dû me prendre pour un marteau quand je lui ai demandé de laisser les pizzas sur le bas-côté de la route. Mais je n'en avais rien à foutre, puisque j'honorais mes promesses.

Mister s'est senti un peu floué dans l'affaire, mais sa dignité l'empêcha d'insister sur ce genre de broutilles.

Et moi ? Qu'ai-je gagné dans l'histoire ? Je ne sais pas. J'ai échappé à un ennemi qui me poursuivait depuis longtemps. J'ignore précisément lequel. Selon les conservateurs de la Blanche Confrérie – des gens comme Morgan –, j'étais l'Antéchrist en puissance, et je commençais à les croire. L'avantage, pour eux, était d'avoir acquis une certitude. Personnellement, je doutais encore. Le pouvoir était là. La tentation aussi. Il fallait apprendre à vivre avec.

Ça me va !

Chaque jour, le monde devient plus étrange et plus sombre. Les choses s'accélèrent et risquent d'échapper à tout contrôle. Nous vivons la fin d'un cycle et l'homme ne sait plus qui il est.

De mon côté, j'essaie de rester moi-même. Je ne veux pas

vivre dans la jungle de Victor, même si elle a fini par le dévorer. Je ne veux pas exister dans un monde où le fort commande et le faible obéit. Je préférerais un endroit plus tranquille, où les trolls restent sous leurs putains de ponts et où les elfes arrêtent d'enlever les enfants. Un lieu où les vampires gardent leurs distances, les feys s'occupant de leurs oignons.

Je m'appelle Harry Blackstone Copperfield Dresden. Invoquez mon nom à vos risques et périls. Quand votre vie bascule, lorsque les fantômes jouent avec l'interrupteur et que personne d'autre ne veut vous aider, appelez-moi.

Je suis dans l'annuaire.

***Fin du tome 1***